



OEUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de la Vie de l'Auteur & des Remarques Historiques & Critiques,

Par M. DE VOLTAIRE.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

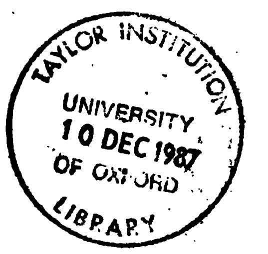
TOME SECOND.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez ARKSTE'E & MERKUS,

MDCCLXV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 DEC 1987
OF OXFORD
LIBRARY

PIECES CONTENUES

dans ce Second Tome.

PIECES CONTENUES

L'IMPROMTU DE VERSAILLES, Comédie en un Acte en prose, représentée à Versailles le 14 Octobre 1663, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

DOM

DOM GARCIE

DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

COMÉDIE HÉROIQUE.

ACTEURS.

DOM GARCIE, Prince de Navarre, amant de Done Elvire.

DONE ELVIRE, Princesse de Léon.

DOM ALPHONSE, Prince de Léon, cru Prince de Castille, sous le nom de Dom Sylve.

DONE IGNE'S, Comtesse, amante de Dom Sylve, aimée par Mauregat, usurpateur de l'Etat de Léon.

E'LISE, confidente de Done Elvire.

DOM ALVAR, confident de Dom Garcie, amant d'Elise.

DOM LOPE, autre confident de Dom Garcie, amant d'E'lise.

DOM PE'DRE, écuyer d'Ignés.

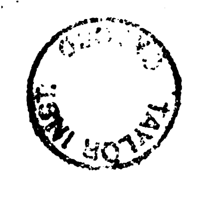
UN PAGE de Done Elvire.

La Scene est dans Astorgue ville d'Espagne, dans le Royaume de Léon.



DOM GARCIE DE NAVARRE.

J. Punt delin. et fecit, 1738.



DOM GARCIE DE NAVARRE, OU LE PRINCE JALOUX,

COMÉDIE HÉROIQUE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, E'LISE.

D. ELVIRE.

NON, ce n'eſt point un choix, qui pour ces deux amans
Sçut régler de mon cœur les ſecrets ſentimens;
Et le Prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.
Dom Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux;
Même éclat de vertus, joint à même naiſſance,
Me parloit en tous deux pour cette préférence,
Et je ſerois encore à nommer le vainqueur,
Si le mérite ſeul prenoit droit ſur un cœur.
Mais ces chaînes du Ciel, qui tombent ſur nos âmes,
Déciderent en moi le deſtin de leurs flâmes;
Et toute mon eſtime égale entre les deux,
Laiſſa vers Dom Garcie entraîner tous mes vœux.

E'LISE.

Cet amour que pour lui votre aſtre vous inſpire,
N'a ſur vos actions pris que bien peu d'empire,

Puiſque nos yeux, Madame, ont pû long-tems douter
Qui de ces deux amans vous vouliez mieux traiter.

D. ELVIRE.

De ces nobles rivaux l'amoureuſe pourſuite
A de fâcheux combats, Eliſe, m'a réduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame panchoit;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injuſtice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le ſacrifice:
Et Dom Sylve, après tout, dans ſes ſoins amoureux
Me ſembloit mériter un deſtin plus heureux.
Je m'oppoſois encor ce qu'au ſang de Caſtille,
Du feu Roi de Léon ſemble devoir la fille;
Et la longue amitié, qui d'un étroit lien
Joignit les intérêts de ſon pere & du mien.
Ainſi plus dans mon ame un autre prenoit place,
Plus de tous ſes reſpects je plaignois la diſgrace:
Ma pitié, complaiſante à ſes brûlans ſoupirs,
D'un dehors favorable amuſoit ſes déſirs;
Et vouloit réparer, par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faiſois d'outrage.

ÉLISE.

Mais ſon premier amour que vous avez appris
Doit de cette contrainte affranchir vos eſprits;
Et, puiſqu'avant ces ſoins où pour vous il s'engage
Done Ignés de ſon cœur avoit reçû l'hommage,
Et que, par des liens auſſi fermes que doux,
L'amitié vous unit cette Comteſſe & vous,
Son ſecret révélé vous eſt une matiere
A donner à vos vœux liberté toute entiere;
Et vous pouvez, ſans crainte, à cet amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. ELVIRE.

Il eſt vray que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que Dom Sylve étoit un infidéle,
Puiſque par ſes ardeurs mon cœur tyranniſé
Contre elles à préſent ſe voit autoriſé;
Qu'il en peut juſtement combattre les hommages,
Et, ſans ſcrupule, ailleurs donner tous ſes ſuffrages.
Mais enfin quelle joye en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il ſouffre la rigueur?

Si d'un Prince jaloux l'éternelle foiblesse
Reçoit indignement les soins de ma tendresse,
Et semble préparer, dans mon juste courroux,
Un éclat à briser tout commerce entre nous.

E'LISE.

Mais si de votre bouche il n'a point sçû sa gloire,
Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire?
Et ce qui d'un rival a pû flater les feux,
L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux?

D. ELVIRE.

Non, non, de cette sombre & lâche jalousie
Rien ne peut excuser l'étrange frénésie,
Et par mes actions je l'ai trop informé
Qu'il peut bien se flater du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il est des interprêtes
Qui parlent clairement des atteintes secrettes.
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour, & sur cette matiere
Le moindre jour doit être une grande lumiere,
Puisque chez notre sexe, où l'honneur est puissant,
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
J'ai voulu, je l'avoue, ajuster ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un & l'autre mérite:
Mais que contre ses vœux on combat vainement,
Et que la différence est connue aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pancher l'habitude!
Dans les unes toujours on paroît se forcer;
Mais les autres, hélas! se font sans y penser,
Semblables à ces eaux si pures & si belles
Qui coulent sans effort des sources naturelles.
Ma pitié pour Don Sylve avoit beau l'émouvoir,
J'en trahissois les soins, sans m'en appercevoir;
Et mes regards au Prince, en un pareil martyre,
En disoient toujours plus que je n'en voulois dire.

E'LISE.

Enfin, si les soupçons de cet illustre amant,
Puisque vous le voulez, n'ont point de fondement,
Pour le moins font-ils foi d'une ame bien atteinte,
Et d'autres chériroient ce qui fait votre plainte.

De jaloux mouvemens doivent être odieux
S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux :
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'allarmes
Doit, lorſque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes ;
C'eſt par-là que ſon feu ſe peut mieux exprimer,
Et, plus il eſt jaloux, plus nous devons l'aimer.
Ainſi puiſqu'en votre ame un Prince magnanime...

D. ELVIRE.

Ah ! ne m'avancez point cette étrange maxime.
Par-tout la jalouſie eſt un monſtre odieux ;
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux ;
Et plus l'amour eſt cher qui lui donne naiſſance,
Plus on doit reſſentir les coups de cette offenſe.
Voir un Prince emporté qui perd à tous momens
Le reſpect que l'amour inſpire aux vrays amans ;
Qui, dans les ſoins jaloux où ſon ame ſe noye,
Querelle également mon chagrin & ma joye ;
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer,
Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer :
Non, non, par ces ſoupçons je ſuis trop offenſée,
Et ſans déguiſement je te dis ma penſée.
Le Prince Dom Garcie eſt cher à mes déſirs,
Il peut d'un cœur illuſtre échauffer les ſoupirs,
Au milieu de Léon on a vû ſon courage
Me donner de ſa flâme un noble témoignage,
Braver en ma faveur les périls les plus grands,
M'enlever aux deſſeins de nos lâches tyrans,
Et, dans ces murs forcés, mettre ma deſtinée
A couvert des horreurs d'un indigne hyménée ;
Et je ne céle point que j'aurois de l'ennui,
Que la gloire en fût due à quelqu'autre qu'à lui ;
Car un cœur amoureux prend un plaiſir extrême
A ſe voir redevable, Eliſe, à ce qu'il aime,
Et ſa flâme timide oſe mieux éclater,
Lorſqu'en favoriſant elle croit s'acquiter.
Oui, j'aime qu'un ſecours, qui hazarde ſa tête,
Semble à ſa paſſion donner droit de conquête ;
J'aime que mon péril m'ait jettée en ſes mains,
Et, ſi les bruits communs ne ſont pas des bruits vains,

Si la bonté du Ciel nous ramene mon frere,
Les vœux les plus ardens que mon cœur puisse faire,
C'eſt que ſon bras encor ſur un perfide ſang
Puiſſe aider à ce frere à reprendre ſon rang ;
Et par d'heureux ſuccès d'une haute vaillance
Mériter tous les ſoins de ſa reconnoiſſance :
Mais, avec tout cela, s'il pouſſe mon courroux,
S'il ne purge ſes feux de leurs tranſports jaloux,
Et ne les range aux loix que je lui veux preſcrire,
C'eſt inutilement qu'il prétend Done Elvire :
L'hymen ne peut nous joindre, & j'abhorre des nœuds
Qui deviendroient ſans doute un enfer pour tous deux.

E'LISE.

Bien que l'on pût avoir des ſentimens tout autres,
C'eſt au Prince, Madame, à ſe régler aux vôtres,
Et dans votre billet ils ſont ſi bien marqués,
Que quand il les verra de la ſorte expliqués....

D. ELVIRE.

Je n'y veux point, Eliſe, employer cette lettre,
C'eſt un ſoin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laiſſe aux mains d'un amant
Des témoins trop conſtans de notre attachement :
Ainſi donc empêchez qu'au Prince on ne la livre.

E'LISE.

Toutes vos volontés ſont des loix qu'on doit ſuivre.
J'admire cependant que le Ciel ait jetté
Dans le goût des eſprits tant de diverſité,
Et que, ce que les uns regardent comme outrage,
Soit vû par d'autres yeux ſous un autre viſage.
Pour moi, je trouverois mon ſort tout-à-fait doux,
Si j'avois un amant qui pût être jaloux ;
Je ſçaurois m'applaudir de ſon inquiétude ;
Et ce qui pour mon ame eſt ſouvent un peu rude,
C'eſt de voir Dom Alvar ne prendre aucun ſouci....

D. ELVIRE.

Nous ne le croyions pas ſi proche ; le voici.

❀

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE.

Votre retour surprend; qu'avez-vous à m'apprendre?
Dom Alphonse vient-il, a-t-on lieu de l'attendre?

D. ALVAR.

Oui, Madame, & ce frere en Castille élevé,
De rentrer dans ses droits voit le tems arrivé.
Jusqu'ici Dom Louis, qui vit à sa prudence
Par le feu Roi mourant commettre son enfance,
A caché ses destins aux yeux de tout l'Etat
Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat;
Et bien que le tyran, depuis sa lâche audace,
L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place,
Jamais son zéle ardent n'a pris de sûreté
A l'appas dangereux de sa fausse équité:
Mais les peuples émûs par cette violence
Que vous a voulu faire une injuste puissance,
Ce généreux vieillard a crû qu'il étoit tems
D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans:
Il a tenté Léon, & ses fidéles trames
Des grands, comme du peuple, ont pratiqué les ames.
Tandis que la Castille armoit dix mille bras
Pour redonner ce Prince aux vœux de ses Etats,
Il fait auparavant semer sa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
Que tout prêt à lancer le foudre punisseur
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
On investit Léon, & Dom Sylve en personne
Commande le secours que son pere vous donne.

D. ELVIRE.

Un secours si puissant doit flater notre espoir;
Mais je crains que mon frere y puisse trop devoir.

D. ALVAR.

Mais, Madame, admirez que malgré la tempête
Que votre usurpateur voit gronder sur sa tête,
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
Qu'à la Comtesse Ignés il va donner la main.

D. ELVIRE.

Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
L'appui du grand crédit où se voit sa famille;
Je ne reçois rien d'elle, & j'en suis en souci;
Mais son cœur au tyran fut toujours endurci.

E'LISE.

De trop puissans motifs d'honneur & de tendresse
Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse,
Pour....

D. ALVAR.

Le Prince entre ici.

****

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALVAR, E'LISE.

D. GARCIE.

Je viens m'intéresser,
Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frere qui menace un tyran plein de crimes
Flate de mon amour les transports légitimes:
Son sort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, si le Ciel m'est propice,
La gloire d'un revers que vous doit sa justice,
Qui va faire à vos pieds cheoir l'infidélité,
Et rendre à votre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une atteinte si chère,
C'est que, pour être Roi, le Ciel vous rend ce frère;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oui, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous;
Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
Ses vœux se sont armés contre votre naissance,

Leur chaleur indiſcrette a d'un deſtin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas,
Afin que de ce cœur le noble ſacrifice
Pût du Ciel envers vous réparer l'injuſtice,
Et votre ſort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au ſang dont vous tenez le jour.
Mais puiſqu'enfin les Cieux, de tout ce juſte hom-
mage,
A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'eſpoir
Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir,
Et qu'ils oſent briguer par d'illuſtres ſervices
D'un frere & d'un Etat les ſuffrages propices.

D. ELVIRE.

Je ſçais que vous pouvez, Prince, en vengeant nos
droits,
Faire par votre amour parler cent beaux exploits:
Mais ce n'eſt pas aſſez pour le prix qu'il eſpère
Que l'aveu d'un Etat, & la faveur d'un frère.
Done Elvire n'eſt pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obſtacle plus fort.

D. GARCIE.

Oui, Madame, j'entends ce que vous voulez dire.
Je ſçais bien que pour vous mon cœur en vain ſoupire,
Et l'obſtacle puiſſant qui s'oppoſe à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'eſt pas ſecret pour eux.

D. ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre,
Et par trop de chaleur, Prince, on ſe peut méprendre;
Mais, puiſqu'il faut parler, déſirez-vous ſçavoir
Quand vous pourrez me plaire, & prendre quelque
eſpoir?

D. GARCIE.

Ce me ſera, Madame, une faveur extrême.

D. ELVIRE.

Quand vous ſçaurez m'aimer comme il faut que l'on
aime.

D. GARCIE.

Et que peut-on, hélas! obſerver ſous les Cieux
Qui ne céde à l'ardeur que m'inſpirent vos yeux?

D. ELVIRE.

Quand votre paſſion ne fera rien paroître
Dont ſe puiſſe indigner celle qui l'a fait naître.

D. GARCIE.

C'eſt-là ſon plus grand ſoin.

D. ELVIRE.

Quand tous ſes mouvemens
Ne prendront point de moi de trop bas ſentimens.

D. GARCIE.

Ils vous révérent trop.

D. ELVIRE.

Quand d'un injuſte ombrage
Votre raiſon ſçaura me réparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monſtre affreux
Qui de ſon noir venin empoiſonne vos feux,
Cette jalouſe humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppoſe à leur attente, & contre eux à tous coups
Arme les mouvemens de mon juſte courroux.

D. GARCIE.

Ah ! Madame, il eſt vray, quelque effort que je faſſe,
Qu'un peu de jalouſie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival abſent de vos divins appas
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice ou raiſon, j'ai toujours la croyance
Que votre ame en ces lieux ſouffre de ſon abſence,
Et que, malgré mes ſoins, vos ſoupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais ſi de tels ſoupçons ont de quoi vous déplaire,
Il vous eſt bien facile, hélas! de m'y ſouſtraire;
Et leur banniſſement, dont j'accepte la loi,
Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend de moi.
Oui, c'eſt vous qui pouvez, par deux mots pleins de flâme,
Contre la jalouſie armer toute mon âme;
Et, des pleines clartés d'un glorieux eſpoir,
Diſſiper les horreurs que ce monſtre y fait cheoir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable

Me donne l'assûrance, au fort de tant d'assauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. ELVIRE.

Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande.
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende,
Et n'aime pas ces feux, dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec plus de clarté.
Le premier mouvement qui découvre notre âme
Doit d'un amant discret satisfaire la flâme;
Et c'est à s'en dédire autoriser nos vœux,
Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
Entre Dom Sylve & vous mon ame pourroit faire;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux,
Auroit dit quelque chose à tout autre que vous;
Et je croyois cet ordre un assez doux langage,
Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.
Cependant votre amour n'est pas encor content;
Il demande un aveu qui soit plus éclatant;
Pour l'ôter de scrupule, il me faut à vous-même
En des termes exprès dire que je vous aime:
Et peut-être qu'encor, pour vous en assurer,
Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

D. GARCIE.

Hé bien, Madame, hé bien, je suis trop téméraire.
De tout ce qui vous plaît je dois me satisfaire.
Je ne demande point de plus grande clarté.
Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux,
L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien doux;
Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

D. ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, Prince, & je doute fort
Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il suffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit être inviolable;

Et que l'heur d'obéïr à sa divinité
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
Que le Ciel me déclare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,
Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,
Puissai-je voir sur moi fondre votre courroux;
Si jamais mon amour descend à la foiblesse
De manquer au devoir d'une telle promesse;
Si jamais dans mon ame aucun jaloux transport
Fait....

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, E'LISE, UN PAGE présentant un billet à D. Elvire.

D. ELVIRE.

J'en étois en peine, & tu m'obliges fort.
Que le courier attende.

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, E'LISE.

D. ELVIRE *bas, à part.*

A ces regards qu'il jette;
Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiette?
Prodigieux effet de son tempérament!
[*haut.*]
Qui vous arrête, Prince, au milieu du serment?

D. GARCIE.

J'ai crû que vous aviez quelque secret ensemble,
Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. ELVIRE.

Il me semble

Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
Je vous vois tout-à coup le visage égaré.
Ce changement soudain a lieu de me surprendre,
D'où peut-il provenir, le pourroit-on apprendre?

D. GARCIE.

D'un mal qui tout à-coup vient d'attaquer mon cœur.

D. ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur;
Et quelque promt secours vous seroit nécessaire.
Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire?

D. GARCIE.

Par fois.

D. ELVIRE.

Ah Prince foible! Hé bien, par cet écrit,
Guérissez-le ce mal, il n'est que dans l'esprit.

D. GARCIE.

Par cet écrit, Madame? ah! ma main le refuse.
Je vois votre pensée, & de quoi l'on m'accuse,
Si....

D. ELVIRE.

Lisez-le, vous dis-je, & satisfaites-vous.

D. GARCIE.

Pour me traiter après de foible, de jaloux?
Non, non, je dois ici vous rendre un témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage;
Et bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,
Pour me justifier je ne veux point le voir.

D. ELVIRE.

Si vous vous obstinez à cette résistance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence;
Et c'est assez enfin que vous avoir pressé
De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

D. GARCIE.

Ma volonté toujours vous doit être soumise.
Si c'est votre plaisir que pour vous je le lise,

Je consens volontiers à prendre cet emploi.

D. ELVIRE.

Oui, oui, Prince, tenez, vous le lirez pour moi.

D. GARCIE.

C'est pour vous obéïr au moins, & je puis dire....

D. ELVIRE.

C'est ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

D. GARCIE.

Il est de Done Ignés, à ce que je connoi.

D. ELVIRE.

Oui. Je m'en réjouïs & pour vous & pour moi.

D. GARCIE *lit.*

Malgré l'effort d'un long mépris
Le tyran toujours m'aime, & depuis votre absence,
Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,
Il semble avoir tourné toute sa violence,
Dont il poursuivoit l'alliance
De vous & de son fils.

Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,
Approuvent tous cet indigne lien;
Mais je mourrai plûtôt que de consentir rien.
Puissiez-vous jouïr, belle Elvire,
D'un destin plus doux que le mien.

D. IGNE'S.

Dans la haute vertu son ame est affermie.

D. ELVIRE.

Je vais faire réponse à cette illustre amie.
Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop allarmer.
J'ai calmé votre trouble avec cette lumiere,
Et la chose a passé d'une douce maniere;
Mais, à n'en point mentir, il feroit des momens
Où je pourrois entrer en d'autres sentimens.

D. GARCIE.

Hé quoi? vous croyez donc....

D. ELVIRE.

Je crois ce qu'il faut croire.
Adieu. De mes avis conſervez la mémoire,
Et, s'il eſt vray pour moi que votre amour ſoit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

D. GARCIE.

Croyez que déſormais c'eſt toute mon envie.
Et, qu'avant qu'y manquer, je veux perdre la vie.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ELISE, D. LOPE.

ELISE.

TOUT ce que fait le Prince, à parler franchement;
N'est pas ce qui me donne un grand étonnement;
Car que d'un noble amour une ame bien saisie
En pousse les transports jusqu'à la jalousie,
Que de doutes fréquens ses vœux soient traversés,
Il est fort naturel, & je l'approuve assez:
Mais ce qui me surprend, Dom Lope, c'est d'entendre
Que vous lui préparez les soupçons qu'il doit prendre,
Que votre ame les forme, & qu'il n'est en ces lieux
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, Dom Lope, une ame bien éprise,
Des soupçons qu'elle prend, ne me rend point surprise;
Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,
C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que sur cette conduite à son aise l'on glose,
Chacun régle la sienne au but qu'il se propose:
Et, rebuté par vous des soins de mon amour,
Je songe auprès du Prince à bien faire ma cour.

ELISE.

Mais sçavez-vous qu'enfin il fera mal la sienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'entretienne?

D. LOPE.

Et quand, charmante Elise, a-t-on vû, s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des grands que son propre intérêt?
Qu'un parfait courtisan veuille charger leur suite
D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite;
Et s'aille inquiéter si son discours leur nuit,
Pourvû que sa fortune en tire quelque fruit?

Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grace,
Par la plus courte voye on y cherche une place;
Et les plus promts moyens de gagner leur faveur,
C'est de flater toujours le foible de leur cœur;
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire:
C'est-là le vray secret d'être bien auprès d'eux.
Les utiles conseils font passer pour fâcheux,
Et vous laissent toujours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
Enfin, on voit partout que l'art des courtisans
Ne tend qu'à profiter des foiblesses des grands,
A nourrir leurs erreurs, & jamais dans leur ame
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

E'LISE.

Ces maximes un tems leur peuvent succéder;
Mais il est des revers qu'on doit appréhender;
Et dans l'esprit des grands qu'on tâche de surprendre,
Un rayon de lumiere à la fin peut descendre,
Qui sur tous ces flateurs venge équitablement
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je dirai que votre ame s'explique
Un peu bien librement sur votre politique;
Et ses nobles motifs, au Prince rapportés,
Serviroient assez mal vos assiduités.

D. LOPE.

Outre que je pourrois désavouer sans blâme
Ces libres véritez sur quoi s'ouvre mon âme;
Je sçais fort bien qu'Elise a l'esprit trop discret
Pour aller divulguer cet entretien secret.
Qu'ai-je dit après tout, que sans moi l'on ne sçache?
Et dans mon procédé que faut-il que je cache?
On peut craindre une chûte avec quelque raison,
Quand on met en usage ou ruse, ou trahison.
Mais qu'ai-je à redouter, moi, qui par-tout n'avance
Que les soins approuvés d'un peu de complaisance;
Et qui suis seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le Prince à de jaloux soupçons?
Son ame semble en vivre, & je mets mon étude
A trouver des raisons à son inquiétude,
A voir de tous côtés s'il ne se passe rien
A fournir le sujet d'un secret entretien;

Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle;
C'est lorsque plus il m'aime, & je vois sa raison
D'une audience avide avaler ce poison,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ses jours de bonheur & de gloire.
Mais mon rival paroît, je vous laisse tous deux,
Et, bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma présence
Il reçût des effets de quelque préférence;
Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.

E'LISE.

Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

****

SCENE II.

D. ALVAR, E'LISE.

D. ALVAR.

Enfin nous apprenons que le Roi de Navarre
Pour les désirs du Prince aujourd'hui se déclare;
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux service où son amour prétend.
Je suis surpris pour moi qu'avec tant de vitesse
On ait fait avancer... Mais...

****

SCENE III.

D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Que fait la Princesse?

E'LISE.

Quelques lettres, Seigneur; je le présume ainsi:
Mais elle va sçavoir que vous êtes ici.

D. GARCIE.

J'attendrai qu'elle ait fait.

SCENE IV.

D. GARCIE *seul.*

Près de souffrir sa vûe,
D'un trouble tout nouveau je me sens l'ame émue,
Et la crainte mêlée à mon ressentiment
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
Ne te conduise ici dans quelque précipice,
Et que de ton esprit les désordres puissans
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens:
Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide.
Voi si de tes soupçons l'apparence est solide,
Ne démens pas leur voix; mais aussi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien.
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre,
Et relis posément cette moitié de lettre.
Ah! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour son autre moitié!
Mais après tout, que dis-je? Il suffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

Quoique votre rival....
Vous devez toutefois vous...
Et vous avez en vous à...
L'obstacle le plus grand...

Je chéris tendrement ce...
Pour me tirer des mains de...
Son amour, ses devoirs....
Mais il m'est odieux avec...

Otez donc à vos feux ce...
Méritez les regards que l'on...
Et lorsqu'on vous oblige...
Ne vous obstinez point à...

Oui, mon sort par ces mots est assez éclairci,
Son cœur comme sa main se fait connoître ici;
Et les sens imparfaits de cet écrit funeste,
Pour s'expliquer à moi, n'ont pas besoin du reste.
Toutefois, dans l'abord agissons doucement,
Couvrons à l'infidéle un vif ressentiment;

Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
Confondons son esprit par son propre artifice.
La voici. Ma raison, renferme mes transports,
Et rends-toi pour un tems maîtresse du dehors.

****

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE.

D. ELVIRE.

Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre?

D. GARCIE *bas, à part.*

Ah! qu'elle cache bien....

D. ELVIRE.

On vient de nous apprendre
Que le Roi votre pere approuve vos projets,
Et veut bien que son fils nous rende nos sujets:
Et mon ame en a pris une allegresse extrême.

D. GARCIE.

Oui, Madame, & mon cœur s'en réjouït de même;
Mais...

D. ELVIRE.

Le tyran sans doute aura peine à parer
Les foudres que par-tout il entend murmurer;
Et j'ose me flater que le même courage
Qui put bien me soustraire à sa brutale rage,
Et, dans les murs d'Astorgue arraché de ses mains,
Me faire un sûr azyle à braver ses desseins,
Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
Sous ses nobles efforts faire cheoir cette tête.

D. GARCIE.

Le succès en pourra parler dans quelques jours.
Mais, de grace, passons à quelqu'autre discours.
Puis-je, sans trop oser, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, Madame, soin d'écrire,
Depuis que le destin nous a conduits ici?

D. ELVIRE.

Pourquoi cette demande? & d'où vient ce souci?

D. GARCIE.

D'un désir curieux de pure fantaisie.

D. ELVIRE.

La curiosité naît de la jalousie.

D. GARCIE.

Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez:
Vos ordres de ce mal me défendent assez.

D. ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel intérêt vous presse,
J'ai deux fois à Léon écrit à la Comtesse,
Et deux fois au Marquis Dom Louis à Burgos.
Avec cette réponse êtes-vous en repos?

D. GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelqu'autre personne,
Madame.

D. ELVIRE.

Non, sans doute, & ce discours m'étonne.

D. GARCIE.

De grace songez bien, avant que d'assûrer.
En manquant de mémoire on peut se parjurer.

D. ELVIRE.

Ma bouche sur ce point ne peut être parjure.

D. GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute imposture.

D. ELVIRE.

Prince?

D. GARCIE.

Madame?

D. ELVIRE.

O Ciel! quel est ce mouvement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

D. GARCIE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vûe
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tûe;
Et que j'ai crû trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

D. ELVIRE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

D. GARCIE.

Ah! que ce cœur est double, & sçait bien l'art de
feindre.
Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.
Jettez ici les yeux, & connoissez vos traits.
Sans avoir vû le reste; il m'est assez facile
De découvrir pour qui vous employez ce stile,

D. ELVIRE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

D. GARCIE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

D. ELVIRE.

L'innocence à rougir n'est point accoûtumée.

D. GARCIE.

Il est vray qu'en ces lieux on la voit opprimée.
Ce billet démenti pour n'avoir point de seing....

D. ELVIRE.

Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main?

D. GARCIE.

Encore est-ce beaucoup que, de franchise pure,
Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture;
Mais ce sera sans doute, & j'en serois garant,
Un billet qu'on envoye à quelque indifférent;
Ou du moins, ce qu'il a de tendresse évidente,
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

D. ELVIRE.

Non, c'est pour un amant que ma main l'a formé,
Et, j'ajoute de plus, pour un amant aimé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô perfide....

D. ELVIRE.

Arrêtez, Prince indigne,
De ce lâche transport l'égarement insigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi,
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,

Je veux bien me purger, pour votre ſeul ſupplice,
Du crime que m'impoſe un inſolent caprice.
Vous ſerez éclairci, n'en doutez nullement.
J'ai ma défenſe prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumiere.
Mon innocence ici paroîtra toute entiere;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

D. GARCIE.

Ce ſont propos obſcurs qu'on ne ſçauroit comprendre.

D. ELVIRE.

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Elise, hola.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

Madame.

D. ELVIRE *à D. Garcie.*

Obſervez bien au moins
Si j'oſe à vous tromper employer quelques ſoins;
Si par un ſeul coup d'œil, ou geſte qui l'inſtruiſe,
Je cherche de ce coup à parer la ſurpriſe.
[*à Eliſe.*]
Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promtement, où l'avez-vous laiſſé?

ELISE.

Madame, j'ai ſujet de m'avouer coupable.
Je ne ſçais comme il eſt demeuré ſur ma table;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
Que Dom Lope, venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit ſe permettre,
A fureté par-tout, & trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en ſaiſir promtement, avant qu'il eût rien lû;

Et,

Et, se jettant sur lui, la lettre contestée
En deux justes moitiés dans leurs mains est restée,
Et Dom Lope aussi-tôt prenant un prompt essor,
A dérobé la sienne aux soins de Léonor.

D. ELVIRE.

Avez-vous ici l'autre?

ELISE.

Oui, la voilà, Madame.

[*à D. Garcie.*] D. ELVIRE.

Donnez. Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre moitié rassemblez celle-ci,
Lisez, & hautement; je veux l'entendre aussi.

D. GARCIE.

Au Prince Dom Garcie. Ah!

D. ELVIRE.

Achevez de lire;
Votre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire.

D. GARCIE *lit.*

Quoique votre rival, Prince, allarme votre âme,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui,
Et vous avez en vous à detruire aujourd'hui
L'obstacle le plus grand que trouve votre flâme.
Je chéris tendrement ce qu'a fait Dom Garcie
Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs,
Son amour, ses devoirs ont pour moi des douceurs
Mais il m'est odieux avec sa jalousie.
Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
Méritez les regards que l'on jette sur eux;
Et lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux?
Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être.

D. ELVIRE.

Hé bien, que dites-vous?

D. GARCIE.

Ah! Madame, je dis
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits;
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice

D. ELVIRE.

Il suffit. Apprenez que si j'ai souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté;
C'est pour le démentir, & cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, Prince.

D. GARCIE.

Madame, hélas! où fuyez-vous?

D. ELVIRE.

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, excusez un amant misérable
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable.
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
Eût été plus blâmable à rester innocent.
Car enfin, peut-il être un ame bien atteinte
Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte?
Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point allarmé?
S'il n'avoit point frémi des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre?
Vous-même dites-moi, si cet événement
N'eût pas dans mon erreur jetté tout autre amant;
Si d'une preuve, hélas! qui me sembloit si claire,
Je pouvois démentir...

D. ELVIRE.

Oui, vous le pouviez faire,
Et dans mes sentimens assez bien déclarés
Vos doutes rencontroient des garans assûrés;
Vous n'aviez rien à craindre, & d'autres sur ce gage
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. GARCIE.

Moins on mérite un bien qu'on nous fait espérer,
Plus notre ame a de peine à pouvoir s'assûrer.
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
J'ai douté du bonheur de mes témérités;
J'ai crû que dans ces lieux rangés sous ma puissance
Votre ame se forçoit à quelque complaisance;

Que déguisant pour moi votre sévérité...

D. ELVIRE.

Et je pourrois descendre à cette lâcheté?
Moi, prendre le parti d'une honteuse feinte,
Agir par les motifs d'une servile crainte,
Trahir mes sentimens, &, pour être en vos mains,
D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains?
La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empire?
Vous pouvez le penser, & vous me l'osez dire?
Apprenez que ce cœur ne sçait point s'abaisser,
Qu'il n'est rien sous les Cieux qui puisse l'y forcer,
Et, s'il vous a fait voir par une erreur insigne
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne,
Qu'il sçaura bien montrer, malgré votre pouvoir,
La haine que pour vous il se résout d'avoir;
Braver votre furie, & vous faire connoître
Qu'il n'a point été lâche, & ne veut jamais l'être.

D. GARCIE.

Hé bien, je suis coupable, & ne m'en défends pas;
Mais je demande au nom de la plus vive flâme
Dont jamais deux beaux yeux ayent fait brûler une âme.
Que si votre courroux ne peut être appaisé,
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé;
Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expose,
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
M'arrache à des tourmens que je ne puis souffrir.
Non, ne présumez pas qu'ayant sçû vous déplaire,
Je puisse vivre une heure avec votre colere.
Déjà de ce moment la barbare longueur
Sous ses cuisans remords fait succomber mon cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'est point de pardon que je doive espérer;
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable;
Ce cœur; ce traître cœur dont les perplexités
Ont si fort outragé vos extrêmes bontés:
Trop heureux en mourant, si ce coup légitime
Efface en votre esprit l'image de mon crime,

Et ne laiſſe aucuns traits de votre averſion
Au foible ſouvenir de mon affection :
C'eſt l'unique faveur que demande ma flâme.

D. ELVIRE.

Ah ! Prince trop cruel.

D. GARCIE.

Dites, parlez, Madame.

D. ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

D. GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime,
Et ce que fait l'amour, il l'excuſe lui-même.

D. ELVIRE.

L'amour n'excuſe point de tels emportemens.

D. GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur paſſe en ſes mouvemens,
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine....

D. ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

D. GARCIE.

Vous me haïſſez donc ?

D. ELVIRE.

J'y veux tâcher au moins ;
Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes ſoins,
Et que tout le courroux qu'excite votre offenſe
Ne puiſſe juſques-là faire aller ma vengeance.

D. GARCIE.

D'un ſupplice ſi grand ne tentez point l'effort,
Puiſque pour vous venger je vous offre ma mort ;
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis ſur l'heure.

D. ELVIRE.

Qui ne ſçauroit haïr, ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
N'accordent un pardon à mes témérités.

Résolvez l'un des deux, de punir, ou d'absoudre.

D. ELVIRE

Hélas! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr?

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop; souffrez, adorable Princesse....

D. ELVIRE.

Laissez, je me veux mal d'une telle foiblesse.

D. GARCIE *seul.*

Enfin je suis....

****

SCENE VII.

D. GARCIE, D. LOPE.

D. LOPE.

Seigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'allarmer.

D. GARCIE.

Ne me vien point parler de secret, ni d'allarme
Dans les doux mouvemens du transport qui me charme.
Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter
Il n'est point de soupçons que je doive écouter;
Et d'un divin objet la bonté sans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille:
Ne m'en fai plus.

D. LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît.
Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt.
J'ai crû que le secret que je viens de surprendre
Méritoit bien qu'en hâte on vous le vînt apprendre,
Mais puisque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déjà dans Léon on voit chaque famille
Lever le masque au bruit des troupes de Castille.

Et que fur-tout le peuple y fait pour fon vray Roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

D. GARCIE.

La Caftille du moins n'aura pas la victoire,
Sans que nous effayions d'en partager la gloire;
Et nos troupes auffi peuvent être en état
D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.
Mais quel eft ce fecret dont tu voulois m'inftruire?
Voyons un peu.

D. LOPE.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPE.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait fçavoir;
Et, puifque mes avis ont de quoi vous déplaire,
Je fçaurai déformais trouver l'art de me taire.

D. GARCIE.

Enfin, je veux fçavoir la chofe abfolument.

D. LOPE.

Je ne replique point à ce commandement;
Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zéle
Trahiroit le fecret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre, &, fans rien embraffer,
Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penfer.

Fin du fecond Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

ELISE, que dis-tu de l'étrange foibleſſe
Que vient de témoigner le cœur d'une Princeſſe?
Que dis-tu de me voir tomber ſi promtement
De toute la chaleur de mon reſſentiment?
Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un ſi cruel outrage?

ELISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir,
Une injure ſans doute eſt bien dure à ſouffrir,
Mais que s'il n'en eſt point qui davantage irrite,
Il n'en eſt point auſſi qu'on pardonne ſi vîte,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les promts tranſports du plus bouillant courroux,
D'autant plus aiſément, Madame, quand l'offenſe
Dans un excès d'amour peut trouver ſa naiſſance.
Ainſi quelque dépit que l'on vous ait cauſé,
Je ne m'étonne point de le voir appaiſé;
Et je ſçais quel pouvoir, malgré votre menace,
A de pareils forfaits donnera toujours grace.

D. ELVIRE.

Ah! ſçache, quelque ardeur qui m'impoſe des loix,
Que mon front a rougi pour la derniere fois;
Et que, ſi déſormais on pouſſe ma colere,
Il n'eſt point de retour qu'il faille qu'on eſpere;
Quand je pourrois reprendre un tendre ſentiment,
C'eſt aſſez contre lui que l'éclat d'un ſerment:
Car enfin un eſprit qu'un peu d'orgueil inſpire,
Trouve beaucoup de honte à ſe pouvoir dédire;
Et ſouvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait ſur ſes propres vœux un illuſtre attentat,

S'obſtine par honneur, & n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir ſa parole.
Ainſi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prend point de clartés pour régler l'avenir;
Et, quoiqu'à mes deſtins la fortune prépare,
Croi que je ne puis être au Prince de Navarre,
Que, de ces noirs accès qui troublent ſa raiſon,
Il n'ait fait éclater l'entiere guériſon,
Et réduit tout mon cœur, que ce mal perſécute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechûte.

E'LISE.

Mais quel affront nous fait le tranſport d'un jaloux?

D. ELVIRE.

En eſt-il un qui ſoit plus digne de courroux?
Et, puiſque notre cœur fait un effort extrême
Lorſqu'il ſe peut réſoudre à confeſſer qu'il aime,
Puiſque l'honneur du ſexe, en tout tems rigoureux,
Oppoſe un fort obſtacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obſtacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'eſt-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats?

ELISE.

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occaſions n'a rien qui nous offenſe;
Et qu'il eſt dangereux qu'un cœur qu'on a charmé,
Soit trop perſuadé, Madame, d'être aimé:
Si....

D. ELVIRE.

N'en diſputons plus. Chacun a ſa penſée.
C'eſt un ſcrupule enfin dont mon ame eſt bleſſée;
Et contre mes déſirs, je ſens je ne ſçais quoi
Me prédire un éclat entre le Prince & moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
Mais, ô Ciel! en ces lieux, Dom Sylve de Caſtille!



SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALPHONSE crû D. Sylve, ELISE.

D. ELVIRE.

Ah! Seigneur, par quel sort vous vois-je maintenant?

D. ALPHONSE.

Je sçais que mon abord, Madame, est surprenant,
Et, qu'être sans éclat entré dans cette ville
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile,
Qu'avoir pû me soustraire aux yeux de ses soldats,
C'est un événement que vous n'attendiez pas.
Mais si j'ai dans ces lieux franchi quelques obstacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles;
Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups
Le rigoureux destin d'être éloigné de vous,
Et je n'ai pû nier au tourment qui le tue
Quelques momens secrets d'une si chere vûe.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux Cieux
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux;
Mais parmi les douceurs d'une telle avanture,
Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture
C'est de voir, qu'à mon bras les rigueurs de mon sort
Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
Et fait à mon rival, avec trop d'injustice,
Offrir les doux périls d'un si fameux service.
Oui, Madame, j'avois pour rompre vos liens
Des sentimens sans doute aussi beaux que les siens;
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le Ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

D. ELVIRE.

Je sçais, Seigneur, je sçais que vous avez un cœur
Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur;
Et je ne doute point que ce généreux zéle
Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle,
N'eût contre les efforts d'un indigne projet
Pû faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais, sans cette action dont vous étiez capable,
Mon sort à la Castille est assez redevable,

On sçait ce qu'en ami plein d'ardeur & de foi,
Le Comte votre pere a fait pour le feu Roi;
Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure derniere,
Il donne en ses Etats un azyle à mon frere.
Quatre lustres entiers il y cache son sort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort,
Et, pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,
Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
N'êtes-vous pas content, & ces soins généreux
Ne m'attachent-ils point par d'assez puissans nœuds?
Quoi! votre ame, Seigneur, seroit-elle obstinée
A vouloir asservir toute ma destinée?
Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
L'ombre d'un seul bienfait, qu'il ne vienne de vous?
Ah! souffrez, dans les maux où mon destin m'expose,
Qu'au soin d'un autre aussi je doive quelque chose;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire, où le vôtre n'est pas.

D. ALPHONSE.

Oui, Madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre.
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre,
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur.
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre;
Mais, hélas! de mes maux, ce n'est pas-là le pire,
Le coup, le rude coup dont je suis atterré,
C'est de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre ame emportent la victoire;
Et cette occasion de servir vos appas,
Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée;
Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
Assûré que vos vœux ne seront pas pour moi;
Et que, s'ils sont suivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux succès aux soins de la Navarre.
Ah! Madame, faut-il me voir précipité
De l'espoir glorieux dont je m'étois flaté;

Et ne puis-je sçavoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chûte ?

D. ELVIRE.

Ne me demandez rien, avant que regarder
Ce qu'à mes sentimens vous devez demander;
Et, sur cette froideur qui semble vous confondr
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondı
Car enfin tous vos soins ne sçauroient ignorer
Quels secrets de votre ame on m'a sçû déclarer,
Et je la crois, cette ame, & trop noble & trop haut
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-même, dites-vous s'il est de l'équité
De me voir couronner une infidélité;
Si vous pouvez m'offrir, sans beaucoup d'injusti
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice;
Vous plaindre avec raison, & blâmer mes refu
Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vert
Oui, Seigneur, c'est un crime, & les premieres f
mes
Ont des droits si sacrés sur les illustres âmes,
Qu'il faut perdre grandeurs, & renoncer au jo
Plutôt que de pancher vers un second amour.
J'ai pour vous cette ardeur, que peut prendre l'esti
Pour un courage haut, pour un cœur magnanim
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et soûtenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendr
Vous conserve le cœur de l'aimable Comtesse,
Ce que pour un ingrat, (car vous l'êtes, Seigneu
Elle a d'un choix constant refusé le bonheur,
Quel mépris généreux, dans son ardeur extrên
Elle a fait de l'éclat que donne un diadème;
Voyez combien d'efforts pour vous elle a brav
Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

D. ALPHONSE.

Ah ! Madame, à mes yeux n'offrez point son mér
Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitt
Et si mon cœur vous dit ce que pour elle il s
J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocei
Oui, ce cœur l'ose plaindre, & ne suit pas sans p
L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne,

Aucun espoir pour vous n'a flaté mes désirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs.
Qui n'ait dans ses douceurs fait jetter à mon âme
Quelques tristes regards vers sa premiere flâme:
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire,
Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, & rejetter mon cœur
Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
Mais, après mes efforts, ma constance abbatue
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue;
Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.
Je ne sçaurois souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possédée;
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sçais que je trahis une Princesse aimable;
Mais, Madame, après tout, mon cœur est-il coupable?
Et le fort ascendant que prend votre beauté,
Laisse-t-il aux esprits aucune liberté?
Hélas! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle,
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidéle,
D'un pareil déplaisir on se peut consoler,
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égaler,
J'ai celui de quitter une aimable personne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. ELVIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
Et toujours notre cœur est en notre pouvoir;
Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse:
Mais enfin sur nos sens la raison est maîtresse....



SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALPHONSE crû Dom Sylve.

D. GARCIE.

Madame, mon abord, comme je connois bien;
Assez mal-à-propos trouble votre entretien,
Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

D. ELVIRE.

Cette vûe, en effet, surprend au dernier point,
Et, de même que vous, je ne l'attendois point.

D. GARCIE.

Oui, Madame; je crois que de cette visite,
Comme vous l'assûrez, vous n'étiez point instruite.

[*à Dom Sylve.*]

Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur.
De nous donner avis de ce rare bonheur;
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

D. ALPHONSE.

Les héroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort;
Et des grands conquérans les sublimes pensées,
Sont aux civilités avec peine abaissées.

D. GARCIE.

Mais les grands conquérans, dont on vante les soins;
Loin d'aimer le secret, affectent les témoins:
Leur ame, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée;
Et, s'appuyant toujours sur de hauts sentimens,
Ne s'abaisse jamais à des déguisemens.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques
En passant dans ces lieux par de sourdes pratiques?
Et ne craignez-vous point qu'on puisse aux yeux de tous
Trouver cette action trop indigne de vous?

D. ALPHONSE.

Je ne sçais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite ;
Mais je sçais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité;
Et, quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise,
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires;
Et, d'un sang un peu chaud réprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

D. ELVIRE *à Dom Garcie.*

Prince, vous avez tort, & sa visite est telle
Que vous....

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame, & votre esprit devroit feindre un peu mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux.
Cette chaleur si promte à vouloir la défendre,
Persuade assez mal qu'elle ait pû vous surprendre.

D. ELVIRE.

Quoique vous soupçonniez, il m'importe si peu
Que j'aurois du regret d'en faire un désaveu.

D. GARCIE.

Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que sans hésiter tout votre cœur s'explique;
C'est au déguisement donner trop de crédit.
Ne désavouez rien, puisque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte;
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte,
Que pour vous sa présence a des charmes si doux....

D. ELVIRE.

Et, si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
Avez-vous sur mon cœur quelque empire à prétendre,
Et, pour régler mes vœux, ai-je votre ordre à prendre?
Sçachez que trop d'orgueil a pû vous décevoir
Si votre cœur sur moi s'est crû quelque pouvoir;

Et que mes ſentimens ſont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher, lorſqu'on me les demande.
Je ne vous dirai point ſi le Comte eſt aimé;
Mais apprenez de moi qu'il eſt fort eſtimé;
Que ſes hautes vertus, pour qui je m'intéreſſe,
Méritent mieux que vous les vœux d'une Princeſſe;
Que je garde aux ardeurs, aux ſoins qu'il me fait voir
Tout le reſſentiment qu'une ame puiſſe avoir:
Et que, ſi des deſtins la fatale puiſſance,
M'ôte la liberté d'être ſa récompenſe,
Au moins eſt-il en moi de promettre à ſes vœux;
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux;
Et, ſans vous amuſer d'une attente frivole,
C'eſt-à quoi je m'engage, & je tiendrai parole.
Voilà mon cœur ouvert, puiſque vous le voulez,
Et mes vrays ſentimens à vos yeux étalés.
Etes-vous ſatisfait? & mon ame attaquée
S'eſt-elle, à votre avis, aſſez bien expliquée?
Voyez, pour vous ôter tout lieu de ſoupçonner,
S'il reſte quelque jour encore à vous donner.

[*à Dom Sylve.*]

Cependant ſi vos ſoins s'attachent à me plaire,
Songez que votre bras, Comte, m'eſt néceſſaire;
Et, d'un capricieux quels que ſoient les tranſports,
Qu'à punir nos tyrans il doit tous ſes efforts.
Fermez l'oreille enfin à toute ſa furie,
Et pour vous y porter, c'eſt moi qui vous en prie.

****

SCENE IV.

D. GARCIE, D. ALPHONSE crû D. Sylve.

D. GARCIE.

Tout vous rit, & votre ame en cette occaſion
Jouït ſuperbement de ma confuſion.
Il vous eſt doux de voir un aveu plein de gloire,
Sur les feux d'un rival marquer votre victoire;
Mais c'eſt à votre joye un ſurcroît ſans égal,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival;

Et mes prétentions hautement étouffées,
A vos vœux triomphans sont d'illustres trophées.
Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant;
Mais sçachez qu'on n'est pas encore où l'on prétend.
La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
Et l'on verra peut-être arriver bien des choses.
Un désespoir va loin quand il est échapé,
Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux, pour flater votre flâme,
A jamais n'être à moi vient d'engager son âme,
Je sçaurai bien trouver dans mon juste courroux
Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

D. ALPHONSE.

Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine.
Nous verrons quelle attente en tout cas sera vaine,
Et chacun de ses feux pourra par sa valeur
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme, entre rivaux, l'ame la plus posée
A des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puisse trop échauffer votre esprit & le mien;
Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrette,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. GARCIE.

Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre esprit
A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit.
Quelque juste fureur qui me presse & vous flate,
Je sçais, Comte, je sçais quand il faut qu'elle éclate;
Ces lieux vous sont ouverts, oui, sortez-en, sortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez;
Mais encore une fois, apprenez que ma tête
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

D. ALPHONSE.

Quand nous en serons-là, le sort en notre bras
De tous nos intérêts vuidera les débats.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Retournez, Dom Alvar, & perdez l'espérance
De me persuader l'oubli de cette offense.
Cette playe en mon cœur ne sçauroit se guérir,
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux respects croit-il que je défere?
Non, non, il a poussé trop avant ma colere;
Et son vain repentir qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié. Jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remords n'expia son offense;
Et, si dans sa douleur vous le considériez,
Il toucheroit votre ame, & vous l'excuseriez.
On sçait bien que le Prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvemens où son âme se livre,
Et qu'en un sang bouillant, toutes les passions
Ne laissent guéres place à des réflexions.
Dom Lope, prévenu d'une fausse lumiere,
De l'erreur de son maître a fourni la matiere.
Un bruit assez confus, dont le zéle indiscret
A de l'abord du Comte éventé le secret,
Vous avoit mise aussi de cette intelligence
Qui, dans ces lieux gardés, a donné sa présence.
Le Prince a crû l'avis, & son amour séduit
Sur une fausse allarme a fait tout ce grand bruit;
Mais d'une telle erreur son ame est revenue,
Votre innocence enfin lui vient d'être connue,
Et Dom Lope qu'il chasse, est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

D. ELVIRE.

Ah! c'est trop promtement qu'il croit mon innocence,
Il n'en a pas encore une entiere assûrance;

Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peſer,
Et ne ſe hâter point, de peur de s'abuſer.

D. ALVAR.

Madame, il ſçait trop bien....

D. ELVIRE.

Mais, Dom Alvar, de grace,
N'étendons pas plus loin un diſcours qui me laſſe,
Il réveille un chagrin qui vient, à contretems,
En troubler dans mon cœur d'autres plus importans.
Oui, d'un trop grand malheur la ſurpriſe me preſſe,
Et le bruit du trépas de l'illuſtre Comteſſe
Doit s'emparer ſi bien de tout mon déplaiſir,
Qu'aucun autre ſouci n'a droit de me ſaiſir.

D. ALVAR.

Madame, ce peut être une fauſſe nouvelle,
Mais mon retour, au Prince, en porte une cruelle.

D. ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puiſſe être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCENE II.

D. ELVIRE, E'LISE.

E'LISE.

J'attendois qu'il ſortît, Madame, pour vous dire
Ce qu'il faut maintenant que votre ame reſpire,
Puiſque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du ſort de Done Ignés peut ſe voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait par un des ſiens demander audience.

D. ELVIRE.

Eliſe, il faut le voir, qu'il vienne promtement.

E'LISE.

Mais il veut n'être vû que de vous ſeulement;
Et par cet envoyé, Madame, il ſollicite
Qu'il puiſſe ſans témoins vous rendre ſa viſite.

D. ELVIRE.

Hé bien, nous ferons feuls, & je vais l'ordonner
Tandis que tu prendras le foin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment eft forte!
O deftins! eft-ce joye, ou douleur qu'on m'apporte?

SCENE III.

D. PEDRE, E'LISE.

E'LISE.

Ou...

D. PEDRE.

Si vous me cherchez, Madame, me voici.

E'LISE.

En quel lieu votre maître....

D. PEDRE.

Il eft proche d'ici;
Le ferai-je venir?

E'LISE.

Dites-lui qu'il s'avance,
Affûré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne fe verra d'aucuns yeux éclairé.

[feule.]

Je ne fçais quel fecret en doit être auguré.
Tant de précautions qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déjà.

SCENE IV.

D. IGNE'S déguifée en homme, E'LISE.

E'LISE.

Seigneur, pour vous attendre

On a fait... Mais que voi-je? Ah! Madame, mes
yeux...

D. IGNE'S,

Ne me découvrez point, Elise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée,
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parens;
J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurois souffert une mort véritable;
Et, sous cet équipage, & le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le secret de mon sort
Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite,
Qui pourroit dans ces lieux persécuter ma fuite.

E'LISE.

Ma surprise en public eût trahi vos désirs,
Mais allez là-dedans étouffer des soupirs;
Et, des charmans transports d'une pleine allégresse,
Saisir à votre aspect le cœur de la Princesse;
Vous la trouverez seule, elle-même a pris soin
Que votre abord fût libre & n'eût aucun témoin.

SCENE V.

D. ALVAR, ELISE.

ELISE.

Vois-je pas Dom Alvar?

D. ALVAR.

Le Prince me renvoye
Vous prier que pour lui votre crédit s'employe.
De ses jours, belle Elise, on doit n'espérer rien,
S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien;
Son ame a des transports.... Mais le voici lui-même.



SCENE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

Ah! ſois un peu ſenſible à ma diſgrace extrême;
Eliſe; & prends pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

E'LISE.

C'eſt avec d'autres yeux que ne fait la Princeſſe,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous preſſe;
Mais nous avons du Ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diverſement:
Et puiſqu'elle vous blâme, & que ſa fantaiſie
Lui fait un monſtre affreux de votre jalouſie,
Je ſerois complaiſant, & voudrois m'efforcer
De cacher à ſes yeux ce qui peut les bleſſer.
Un amant ſuit ſans doute une utile méthode,
S'il faut qu'à notre humeur la ſienne s'accommode;
Et cent devoirs font moins que ces ajuſtemens,
Qui font croire en deux cœurs les mêmes ſentimens.
L'art de ces deux rapports fortement les aſſemble,
Et nous n'aimons rien tant, que ce qui nous reſſemble.

D. GARCIE.

Je le ſçais; mais hélas! les deſtins inhumains
S'oppoſent à l'effet de ces juſtes deſſeins;
Et malgré tous mes ſoins viennent toujours me tendre
Un piége, dont mon cœur ne ſçauroit ſe défendre.
Ce n'eſt pas que l'ingrate aux yeux de mon rival
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendreſſe,
Dont le cruel objet me reviendra ſans ceſſe:
Mais comme trop d'ardeur enfin m'avoit ſéduit
Quand j'ai crû qu'en ces lieux elle l'eût introduit,
D'un trop cuiſant ennui je ſentirois l'atteinte,
A lui laiſſer ſur moi quelque ſujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, ſi je m'en vois quitté,
Que ce ſoit de ſon cœur pure infidélité;
Et, venant m'excuſer d'un trait de promtitude,
Dérober tout prétexte à ſon ingratitude.

E'LISE.

Laissez un peu de tems à son ressentiment,
Et ne la voyez point, Seigneur, si promtement.

D. GARCIE.

Ah! si tu me chéris, obtiens que je la voye;
C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroye;
Je ne pars point d'ici, qu'au moins son fier dedain....

E'LISE.

De grace, différez l'effet de ce dessein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

E'LISE *à part.*

Il faut que ce soit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de le faire en aller.

[*à Dom Garcie.*

Demeurez donc, Seigneur, je m'en vais lui parler.

D. GARCIE.

Di-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
Celui dont les avis ont causé mon offense,
Que Dom Lope jamais.

****

SCENE VII.

D. GARCIE *regardant par la porte qu'Elise a laissé entr'ouverte.*

Que vois-je! ô justes Cieux!
Faut-il que je m'assûre au rapport de mes yeux?
Ah! sans doute ils me sont des témoins trop fidéles.
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles?
Voici le coup fatal qui devoit m'accabler.
Et quand par des soupçons je me sentois troubler,
C'étoit, c'étoit le Ciel, dont la sourde menace
Présageoit à mon cœur cette horrible disgrace.

D. ALVAR.

Qu'avez-vous vû, Seigneur, qui vous puisse émouvoir?

D. GARCIE.

J'ai vû ce que mon ame a peine à concevoir,
Et le renversement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette avanture;
C'en est fait.... le destin..je ne sçaurois parler.

D. ALVAR.

Seigneur, que votre esprit tâche à se rappeller.

D. GARCIE.

J'ai vû... Vengeance, ô Ciel!

D. ALVAR.

Quelle atteinte soudaine.

D. GARCIE.

J'en mourrai, Dom Alvar, la chose est bien certaine.

D. ALVAR.

Mais, Seigneur, qui pourroit..

D. GARCIE.

Ah! tout est ruiné,
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné;
Un homme, sans mourir te le puis-je bien dire?
Un homme dans les bras de l'infidéle Elvire!

D. ALVAR.

Ah! Seigneur, la Princesse est vertueuse au point..

D. GARCIE.

Ah! sur ce que j'ai vû ne me conteste point,
Dom Alvar; c'en est trop que soutenir sa gloire
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire.

D. ALVAR.

Seigneur, nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable un objet décevant;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie
Se puisse...

D. GARCIE.

Dom Alvar, laissez-moi je vous prie;

Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

D. ALVAR *à part.*

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche,

D. GARCIE.

Ah! que sensiblement cette atteinte me touche!
Mais il faut voir qui c'est, & de ma main punir...
La voici; ma fureur, te peux-tu retenir?

****

SCENE VIII.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Hé bien, que voulez-vous? & quel espoir de grace,
Après vos procédés, peut flater votre audace?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter?
Et que me direz-vous que je doive écouter?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une ame est capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable,
Que le sort, les démons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

D. ELVIRE.

Ah! vrayment j'attendois l'excuse d'un outrage;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

D. GARCIE.

Oui, oui, c'en est un autre, & vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras,
Qu'un funeste hazard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte, & ma perte.
Est-ce l'heureux amant sur ses pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu?
O Ciel! donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes.
Rougissez maintenant, vous en avez raison,
Et le masque est levé de votre trahison.

Voilà

Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flâme;
Par ces fréquens soupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins, & votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre;
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sçai que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut par tout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur:
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, son arrêt livrant mon espoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flâme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sçauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Non, non, n'espérez rien après un tel outrage,
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage,
Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,
Il faut que mon amour se venge avec éclat,
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon désespoir acheve par moi-même.

D. ELVIRE.

Assez paisiblement vous-t-on écouté,
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté?

D. GARCIE.

Et par quels beaux discours, que l'artifice inspire....

D. ELVIRE.

Si vous avez encor quelque chose à me dire,
Vous pouvez l'ajouter, je suis prête à l'ouïr;
Sinon, faites au moins que je puisse jouïr
De deux ou trois momens de paisible audience.

D. GARCIE.

Hé bien, j'écoute. O Ciel! quelle est ma patience!

D. ELVIRE.

Je force ma colere, & veux, sans nulle aigreur,
Répondre à ce discours si rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'est ce que vous voyez bien....

D. ELVIRE.

Ah! j'ai prêté l'oreille
Autant qu'il vous a plû, rendez-moi la pareille.
J'admire mon destin, & jamais sous les Cieux
Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
Rien, dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un amant, qui, sans se rebuter,
Applique tous ses soins à me persécuter;
Qui, dans tout son amour que sa bouche m'exprime,
Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime,
Rien, au fond de ce cœur qu'ont pû blesser mes yeux,
Qui fasse droit au sang que j'ai reçû des Cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
Oui, je vois...

[*Dom Garcie montre de l'impatience pour parler.*]

Ah! sur-tout ne m'interrompez point.
Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
Qu'un cœur, qui dit qu'il m'aime, & qui doit faire croire
Que, quand tout l'univers douteroit de ma gloire,
Il voudroit contre tous en être le garant,
Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échaper aux soins que prend sa flâme
Aucune occasion de soupçonner mon âme;
Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats
Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas.
Loin d'agir en amant; qui, plus que la mort même,
Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
Qui se plaint doucement, & cherche avec respect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect;
A toute extrémité dans ses doutes il passe,
Et ce n'est que fureur, qu'injure, & que menace;
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devroit me le rendre odieux,

Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer son salut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir
Part de ce qu'à vos yeux le hazard vient d'offrir,
J'aurois tort de vouloir démentir votre vûe,
Et votre ame sans doute a dû paroître émûe.

D. GARCIE.

Et n'est-ce pas....

D. ELVIRE.

Encore un peu d'attention,
Et vous allez sçavoir ma résolution.
Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse;
Vous êtes maintenant sur un grand précipice,
Et ce que votre cœur pourra délibérer
Va vous y faire cheoir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pû surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre;
Et ne demandez point d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi:
Si de vos sentimens la promte déférence,
Veut sur ma seule foi croire mon innocence;
Et de tous vos soupçons démentir le crédit
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
Cette soumission, cette marque d'estime
Du passé dans ce cœur efface tout le crime;
Je retracte, à l'instant, ce qu'un juste courroux
M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous,
Et, si je puis un jour choisir ma destinée
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour, & mes vœux, & ma main:
Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire.
Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire,
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assûrance
Que vous peuvent donner mon cœur, & ma naissance;
Et que de votre esprit les ombrages puissans
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincere à qui l'on fait outrage;

Je suis prête à le faire, & vous serez content :
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
A mes vœux, pour jamais renoncer de vous-même ;
Et j'atteste du Ciel la puissance suprême
Que, quoique le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plûtôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire ;
Avisez maintenant celui qui peut vous plaire.

D. GARCIE.

Juste Ciel ! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice, & de déloyauté ?
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de si noir que cette perfidie ?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarasser un cœur ?
Ah ! que vous sçavez bien contre moi-même,
Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Parce qu'on est surprise, & qu'on manque d'excuse,
D'une offre de pardon on emprunte la ruse :
Votre feinte douceur forge un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment ;
Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner ;
Et votre âme, feignant une innocence entiere,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumiere
Qu'à des conditions, qu'après d'ardens souhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais ;
Mais vous serez trompée en me croyant surprendre.
Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vû justifier l'horreur.

D. ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
De ne plus rien prétendre au cœur de Done Elvire.

D. GARCIE.

Soit, je souscris à tout, & mes vœux aussi-bien,
En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.

D. ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. GARCIE.

Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites
Et c'est moi bien plûtôt qui dois vous avertir
Que quelqu'autre dans peu se pourra repentir;
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

D. ELVIRE.

Ah! c'est trop en souffrir, & mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté;
Abandonnons l'ingrât à son propre caprice,
Et puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.
Élise. [*à Dom Garcie.*] A cet éclat vous voulez me forcer,
Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.

****

SCENE IX.

D. ELVIRE, D. GARCIE, E'LISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE *à Elise.*

Faites un peu sortir la personne chérie....
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. GARCIE.

Et je puis....

D. ELVIRE.

Attendez, vous serez satisfait.

ELISE *à part en sortant.*

Voici de son jaloux sans doute un nouveau trait.

D. ELVIRE.

Prenez garde qu'au moins cette noble colere
Dans la même fierté, jusqu'au bout persévere;
Et sur-tout désormais songez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

SCENE X.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. IGNE'S, déguisée en homme, E'LISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE *à D. Garcie, en lui montrant D. Ignès.*

Voici, graces au Ciel, ce qui les a fait naître
Ces soupçons obligeans que l'on me fait paroître;
Voyez bien ce visage, &, si de Done Ignés
Vos yeux au même instant n'y connoissent les traits.

D. GARCIE.

O Ciel!

D. ELVIRE.

Si la fureur, dont votre ame est émûe,
Vous trouble jusques-là l'usage de la vûe,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée;
Et, sous un tel habit, elle cachoit son sort
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.

[*à Done Ignès.*]

Madame, pardonnez, s'il faut que je consente
A trahir vos secrets, & tromper votre attente;
Je me vois exposée à sa témérité,
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,
Et mon honneur en butte aux soupçons qu'il peut prendre.
Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos deux embrassemens, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
Et l'assûré témoin qu'on produit de ma honte.

[*à D. Garcie.*]

Jouissez à cette heure en tyran absolu
De l'éclaircissement que vous avez voulu;
Mais sçachez que j'aurai sans cesse la mémoire
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire:
Et, si je puis jamais oublier mes sermens,
Tombent sur moi du Ciel les plus grands châtimens;

Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre
Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre.
Allons, Madame, allons, ôtons-nous de ces lieux ;
Qu'infectent les regards d'un monstre furieux,
Fuyons-en promtement l'atteinte envenimée,
Evitons les effets de sa rage animée,
Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
Que pour nous voir bientôt affranchir de ses mains.

D. IGNE'S *à D. Garcie.*

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
A la même vertu vient de faire une offense.

SCENE XI.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Quelles tristes clartés, dissipant mon erreur,
Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,
Et ne laissent plus voir à mon âme abbattue
Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue!
Ah! Dom Alvar, je vois que vous avez raison,
Mais l'enfer dans mon cœur a soufflé son poison;
Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
Qu'une âme consumée ait jamais mis au jour,
Si, par ses mouvemens qui font toute ma peine,
Cet amour à tous coups se rend digne de haine?
Il faut, il faut venger par mon juste trépas
L'outrage que j'ai fait à ses divins appas;
Aussi-bien quel conseil aujourd'hui puis-je suivre?
Ah! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.
Si j'ai pû renoncer à l'espoir de ses vœux,
Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux:

D. ALVAR.

Seigneur....

D. GARCIE.

Non, Dom Alvar, ma mort est nécessaire,
Il n'est soins, ni raisons qui m'en puissent distraire ;

Mais il faut que mon ſort en ſe précipitant
Rende à cette Princeſſe un ſervicc éclatant,
Et je veux me chercher dans cette illuſtre envie
Les moyens glorieux de ſortir de la vie;
Faire par un grand coup qui ſignale ma foi,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi,
Et qu'elle puiſſe dire en ſe voyant vengée,
C'eſt par ſon trop d'amour qu'il m'avoit outragée,
Il faut que de ma main un illuſtre attentat
Porte une mort trop dûe au ſein de Maurégat,
Que j'aille prévenir par une belle audace
Le coup, dont la Caſtille avec bruit le menace,
Et j'aurai la douceur, dans mon inſtant fatal,
De ravir cette gloire à l'eſpoir d'un rival.

D. ALVAR.

Un ſervice, Seigneur, de cette conſéquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offenſe;
Mais hazarder.....

D. GARCIE.

Allons, par un juſte devoir,
Faire à ce noble effort ſervir mon déſeſpoir.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

Oui, jamais il ne fut de si rude surprise.
Il venoit de former cette haute entreprise;
A l'avide désir d'immoler Maurégat,
De son promt désespoir il tournoit tout l'éclat,
Ses soins précipités vouloient à son courage
De cette juste mort assûrer l'avantage,
Y chercher son pardon, & prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidéle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival, qu'il vouloit prévenir,
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,
L'a prévenu lui-même, en immolant le traître,
Et poussé dans ce jour Dom Alphonse à paroître,
Qui d'un si promt succès va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la Princesse sa sœur:
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la récompense,
Dont il prétend payer le service éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

E'LISE.

Oui, Done Elvire a sçû ces nouvelles semées,
Et du vieux Dom Loüis les trouve confirmées,
Qui vient de lui mander que Léon dans ce jour
De Dom Alphonse, & d'elle, attend l'heureux retour;
Et que c'est-là qu'on doit par un revers prospere,
Lui voir prendre un époux de la main de ce frere.
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
Que Dom Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

D. ALVAR.

Ce coup au cœur du Prince.....

E'LISE.

Est sans doute bien rude,
Et je le trouve à plaindre en son inquiétude.
Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
Et je n'ai point connu, qu'à ce succès qu'on vante,
La Princesse ait fait voir une âme fort contente
De ce frere qui vient, & la lettre aussi:
Mais....

SCENE II.

D. ELVIRE, D. IGNE'S déguisée en homme, E'LISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Faites, Dom Alvar, venir le Prince ici,
Souffrez que devant vous je lui parle, Madame,
Sur cet événement dont on surprend mon ame,
Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement,
Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
Sa disgrace imprévûe a pris droit de l'éteindre;
Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre,
Et le Ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien servi les sermens de mon cœur.
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée,
A jamais n'être à lui me tenoit engagée;
Mais quand par les destins il est exécuté,
J'y vois pour son amour trop de sévérité;
Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
M'efface son offense, & lui rend ma tendresse:
Oui, mon cœur trop vengé par de si rudes coups
Laisse à leur cruauté désarmer son courroux,
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
A consoler le sort d'un amant misérable;
Et je crois que sa flâme a bien pû mériter
Cette compassion que je lui veux prêter.

D. IGNE'S.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres sentimens qu'on voit qu'il vous inspire,

Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, & sa pâleur
De ce coup surprenant marque assez la douleur.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNE'S déguisée en homme, ELISE.

D. GARCIE.

Madame, avec quel front faut-il que je m'avance
Quand je viens vous offrir l'odieuse présence...

D. ELVIRE.

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment.
Votre sort dans mon ame a fait du changement,
Et par le triste état où sa rigueur vous jette,
Ma colere est éteinte, & notre paix est faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait sur lui du Ciel éclater le courroux,
Bien que ces noirs soupçons ayent offensé ma gloire
Par des indignités qu'on auroit peine à croire,
J'avouerai toutefois que je plains son malheur
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur;
Que je hais les faveurs de ce fameux service,
Lorsqu'on veut de mon cœur lui faire un sacrifice,
Et voudrois bien pouvoir racheter les momens,
Où le sort contre vous n'armoit que mes sermens:
Mais enfin vous sçavez comme nos destinées
Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,
Et que l'ordre des Cieux pour disposer de moi,
Dans mon frere qui vient, me va montrer mon Roi.
Cédez comme moi, Prince, à cette violence,
Où la grandeur soumet celles de ma naissance,
Et, si de votre amour les déplaisirs sont grands,
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
Et ne se serve point contre un coup qui l'étonne,
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne:
Ce vous seroit sans doute un indigne transport
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort,
Et lorsque c'est envain qu'on s'oppose à sa rage,
La soumission promte est grandeur de courage.

Ne résistez donc point à ses coups éclatans,
Ouvrez les murs d'Astorgue au frere que j'attens,
Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi prétendre.
Ce que mon triste cœur a résolu de rendre;
Et ce fatal hommage, où mes vœux sont forcés,
Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

D. GARCIE.

C'est faire voir, Madame, une bonté trop rare
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare,
Sur moi sans de tels soins vous pouvez laisser cheoir
Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je suis, je n'ai rien à vous dire.
J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire,
Et je sçais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrois-je, hélas! dans ma vaste disgrace,
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace?
Mon amour s'est rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux,
Et, lorsque par un juste & fameux sacrifice
Mon bras à votre sang cherche à rendre un service,
Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un rival.
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je suis digne d'un coup que l'on me fait attendre,
Et je le vois venir, sans oser contre lui
Tenter de votre cœur le favorable appui.
Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,
C'est de chercher alors mon reméde en moi-même,
Et faire que ma mort, propice à mes désirs,
Affranchisse mon cœur de tous ses déplaisirs.
Oui, bien-tôt dans ces lieux Dom Alphonse doit être,
Et déjà mon rival commence de paroître:
De Léon vers ces murs il semble avoir volé
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune résistance
Fasse valoir ici ce que j'ai de puissance,
Il n'est effort humain, que, pour vous conserver,
Si vous y consentiez, je ne pusse braver,
Mais ce n'est pas à moi dont on hait la mémoire,
A pouvoir espérer cet aveu plein de gloire,

Et je ne voudrois pas par des efforts trop vains
Jetter le moindre obstacle à vos justes desseins.
Non, je ne contrains point vos sentimens, Madame.
Je vais en liberté laisser toute votre ame,
Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
Et subir de mon sort la derniere rigueur.

****

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. IGNE'S déguisée en homme, E'LISE.

D. ELVIRE.

Madame, au désespoir où son destin l'expose,
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause.
Vous me rendez justice, en croyant que mon cœur
Fait de vos intérêts sa plus vive douleur:
Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,
Et que, si je me plains d'une disgrace horrible,
C'est de voir que du Ciel le funeste courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flâme.
Qui traite indignement les bontés de votre âme.

D. IGNE'S.

C'est un événement dont sans doute vos yeux
N'ont point pour moi, Madame, à quereller les
Cieux;
Si les foibles attraits qu'étale mon visage
M'exposoient au destin de souffrir un volage,
Le Ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups
Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'est servi de vous,
Et mon front ne doit point rougir d'une inconstance
Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pousse des soupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos désirs;
Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite
Qui n'a pû retenir un cœur, dont les tributs
Causent un si grand trouble à vos vœux combattus.

D. ELVIRE.

Accusez-vous plûtôt de l'injuste silence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
Ce secret plûtôt sçû, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles si fâcheux;
Et mes justes froideurs, des désirs d'un volage
Au point de leur naissance ayant banni l'hommage,
Eussent pû renvoyer....

D. IGNE'S.

Madame, le voici.

D. ELVIRE.

Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici,
Ne sortez point, Madame, & dans un tel martyre,
Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

D. IGNE'S.

Madame, j'y consens, quoique je sçache bien
Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

D ELVIRE.

Son succès, si le Ciel seconde ma pensée,
Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

****

SCENE V.

D. ALPHONSE crû D. Sylve, D. ELVIRE, D. IGNE'S déguisée en homme.

D. ELVIRE.

Avant que vous parliez, je demande instamment
Que vous daigniez, Seigneur, m'écouter un moment.
Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles
Porté de votre bras les soudaines merveilles;
Et j'admire avec tous comme en si peu de tems
Il donne à nos destins ces succès éclatans.
Je sçais bien qu'un bienfait de cette conséquence
Ne sçauroit demander trop de reconnoissance,
Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
Qui replace mon frere au trône paternel.

Mais, quoique de ſon cœur vous offrent les hommages,
Uſez en généreux de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette ſur moi, Seigneur, un joug impérieux,
Que votre amour, qui ſçait quel intérêt m'anime,
S'obſtine à triompher d'un refus légitime,
Et veuille que ce frere, où l'on va m'expoſer,
Commence d'être Roi pour me tyranniſer.
Léon a d'autres prix dont, en cette occurrence,
Il peut mieux honorer votre haute vaillance;
Et c'eſt à vos vertus faire un préſent trop bas,
Que vous donner un cœur qui ne ſe donne pas.
Peut-on être jamais ſatisfait en ſoi-même,
Lorſque par la contrainte on obtient ce qu'on aime?
C'eſt un triſte avantage, & l'amant généreux
A ces conditions refuſe d'être heureux,
Il ne veut rien devoir à cette violence
Qu'exercent ſur nos cœurs les droits de la naiſſance,
Et pour l'objet qu'il aime eſt toujours trop zélé,
Pour ſouffrir qu'en victime il lui ſoit immolé.
Ce n'eſt pas que ce cœur, au mérite d'un autre,
Prétende réſerver ce qu'il refuſe au vôtre:
Non, Seigneur, j'en réponds, & vous donne ma foi
Que perſonne jamais n'aura pouvoir ſur moi;
Qu'une ſainte retraite à toute autre pourſuite....

D. ALPHONSE.

J'ai de votre diſcours aſſez ſouffert la ſuite,
Madame, & par deux mots je vous l'euſſe épargné,
Si votre fauſſe allarme eût ſur vous moins gagné.
Je ſçais qu'un bruit commun, qui par-tout ſe fait croire,
De la mort du tyran me veut donner la gloire;
Mais le ſeul peuple enfin, comme on nous fait ſçavoir,
Laiſſant par Dom Louis échauffer ſon devoir,
A remporté l'honneur de cet acte héroïque
Dont mon nom eſt chargé par la rumeur publique;
Et ce qui d'un tel bruit a fourni le ſujet,
C'eſt que, pour appuyer ſon illuſtre projet,
Dom Louis fit ſemer, par une feinte utile,
Que, ſecondé des miens, j'avois ſaiſi la ville,

Et par cette nouvelle il a pouſſé les bras
Qui d'un uſurpateur ont hâté le trépas.
Par ſon zéle prudent il a ſçû tout conduire,
Et c'eſt par un des ſiens qu'il vient de m'en inſtruire;
Mais dans le même inſtant un ſecret m'eſt appris,
Qui va vous étonner autant qu'il ma ſurpris.
Vous attendez un frere, & Léon, ſon vrai maître;
A vos yeux maintenant le Ciel le fait paroître:
Oui, je ſuis Dom Alphonſe; & mon ſort conſervé,
Et ſous le nom du ſang de Caſtille élevé,
Eſt un fameux effet de l'amitié ſincere
Qui fut entre ſon Prince, & le Roi notre pere.
Dom Louis du ſecret a toutes les clartés,
Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
D'autres ſoins maintenant occupent ma penſée:
Non, qu'à votre ſujet elle ſoit traverſée,
Que ma flâme querelle un tel événement,
Et qu'en mon cœur le frere importune l'amant.
Mes feux par ce ſecret ont reçû ſans murmure
Le changement qu'en eux a preſcrit la nature;
Et le ſang qui nous joint m'a ſi bien détaché
De l'amour, dont pour vous mon cœur étoit touché,
Qu'il ne reſpire plus, pour faveur ſouveraine,
Que les cheres douceurs de ſa premiere chaîne,
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignés,
Ce que de ſes bontés a mérité l'excès:
Mais ſon ſort incertain rend le mien miſérable,
Et, ſi ce qu'on en dit ſe trouvoit véritable,
En vain Léon m'appelle, & le trône m'attend;
La couronne n'a rien à me rendre content,
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joye
D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoye;
Et pouvoir réparer par ces juſtes tributs
L'outrage que j'ai fait à ſes rares vertus.
Madame, c'eſt de vous que j'ai raiſon d'attendre
Ce que de ſon deſtin mon ame peut apprendre,
Inſtruiſez-m'en de grace, & par votre diſcours,
Hâtez mon déſeſpoir, ou le bien de mes jours.

D. ELVIRE.

Ne vous étonnez pas ſi je tarde à répondre,
Seigneur, ces nouveautés ont droit de me confondre.

Je n'entreprendrai point de dire à votre amour,
Si Done Ignés est morte ou respire le jour,
Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidéles,
Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles.

D. ALPHONSE *reconnoissant D. Ignés.*

Ah! Madame, il m'est doux en ces perpléxités
De voir ici briller vos célestes beautés.
Mais, vous, avec quels yeux verrez-vous un volage
Dont le crime....

D. IGNE'S.

Ah! gardez de me faire un outrage,
Et de vous hazarder à dire que vers moi
Un cœur, dont je fais cas, ait pû manquer de foi;
J'en refuse l'idée, & l'excuse me blesse,
Rien n'a pû m'offenser auprès de la Princesse,
Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé,
Par un si haut mérite est assez excusé.
Cette flâme vers moi ne vous rend point coupable;
Et, dans le noble orgueil dont je me sens capable,
Sçachez, si vous l'étiez, que ce seroit envain
Que vous présumeriez de fléchir mon dédain,
Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance
Qui gagnât sur mon cœur d'oblier cette offense.

D. ELVIRE.

Mon frere, d'un tel nom souffrez-moi la douceur;
De quel ravissement comblez-vous une sœur!
Que j'aime votre choix, & bénis l'avanture
Qui vous fait couronner une amitié si pure!
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement...

****

SCENE DERNIERE.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNE'S déguisée en homme, D. ALPHONSE crû D. Sylve, ELISE.

D. GARCIE.

De grace, cachez-moi votre contentement,

Madame, & me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sçais que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer,
Vous le voyez assez, & quelle obéïssance
De vos commandemens m'arrache la puissance;
Mais je vous avouerai que cette gayeté
Surprend au dépourvû toute ma fermeté;
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître:
Et je me punirois, s'il m'avoit pû tirer
De ce respect soumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandemens ont prescrit à mon âme
De souffrir sans éclat le malheur de ma flâme,
Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,
Et je prétends mourir en vous obéïssant;
Mais encore une fois, la joye où je vous treuve
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,
Et l'ame la plus sage en ces occasions
Répond malaisément de ses émotions.
Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte,
Donnez-moi par pitié deux momens de contrainte,
Et, quoique d'un rival vous inspirent les soins,
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins:
C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre
Lorsque dans ma disgrace un amant peut descendre.
Je ne l'exige pas, Madame, pour longtems,
Et bien-tôt mon départ rendra vos vœux contens:
Je vais, où de ses feux mon ame consumée
N'apprendra votre hymen que par la renommée;
Ce n'est pas un spectacle où je doive courir,
Madame; sans le voir, j'en sçaurai bien mourir.

D. IGNE'S.

Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.
De vos maux la Princesse a sçû paroître atteinte;
Et cette joye encor, de quoi vous murmurez,
Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés.
Elle goûte un succès à vos désirs prospere,
Et dans votre rival elle trouve son frere;
C'est Dom Alphonse enfin dont on a tant parlé,
Et ce fameux secret vient d'être dévoilé.

D. ALPHONSE.

Mon cœur, graces au Ciel, après un long martyre,
Seigneur, sans vous rien prendre, a tout ce qu'il désire;
Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour,
Qu'il se voit en état de servir votre amour.

D. GARCIE.

Hélas! cette bonté, Seigneur, doit me confondre
A mes plus chers désirs elle daigne répondre;
Le coup que je craignois, le Ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi se verroit fortuné,
Mais ces douces clartés d'un secret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable,
Et, tombé de nouveau dans ces traîtres soupçons
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur si souvent odieuse
Doit prendre tout espoir d'être jamais heureuse,
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison,
Moi-même je me trouve indigne de pardon:
Et, quelque heureux succès que le sort me présente,
La mort, la seule mort est toute mon attente.

D. ELVIRE.

Non, non, de ce transport le soumis mouvement,
Prince, jette en mon ame un plus doux sentiment.
Par lui de mes sermens je me sens détachée,
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont touchée,
J'y vois par-tout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie est digne de pitié.
Je vois, Prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts, où du Ciel fait pancher l'influence,
Et, pour tout dire enfin, jaloux, ou non jaloux,
Mon Roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

D. GARCIE.

Ciel! dans l'excès des biens que cet aveu m'octroye,
Rends capable mon cœur de supporter sa joye.

D. ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs, & nos Etats;
Mais ici le tems presse, & Léon nous appelle,
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zéle:
Et, par notre présence, & nos soins différens
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN.

DOM GARCIE DE NAVARRE, OU LE PRINCE JALOUX.

MOLIERE joua le rôle de Don Garcie, & ce fut par cette Piece qu'il apprit qu'il n'avoit point de talent pour le sérieux, comme Acteur. La Piéce & le jeu de Moliere furent très-mal reçus. Cette Piéce, imitée de l'Espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de Moliere souffrit beaucoup de cette disgrace, & ses ennemis triompherent quelque tems. Don Garcie ne fut imprimé qu'après la mort de l'Auteur.



L'ECOLE DES MARIS,

COMÉDIE.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, FRERE UNIQUE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand, & de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, & rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange ; & quelques-uns pourront bien dire, pour exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles & de diamans sur une statue de terre, & faire entrer par des portiques magnifiques & des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, *ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette avanture je n'ai eu aucun choix à faire, & que l'honneur que j'ai d'être à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *m'a imposé une nécessité absolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte ; & les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé,* MONSEIGNEUR, *dédier une bagatelle à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *parce que je n'ai pû m'en dispenser ; & si je me dispense ici de m'étendre sur les belles & glorieuses vérités qu'on pourroit dire d'*ELLE, *c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses ; & tout ce que j'ai prétendu dans cette épitre, c'est de justifier mon action à toute la France, & d'avoir cette gloire de vous*

dire à vous-même, MONSEIGNEUR, *avec toute la soumission possible, que je suis*,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant
& très-fidéle serviteur,
MOLIERE.

ACTEURS.

SGANARELLE, frere d'Ariste.
ARISTE, frere de Sganarelle.
ISABELLE, sœur de Léonor.
LE'ONOR, sœur d'Isabelle.
VALERE, amant d'Isabelle.
LISETTE, suivante de Léonor.
ERGASTE, valet de Valere.
UN COMMISSAIRE.
UN NOTAIRE.
DEUX LAQUAIS.

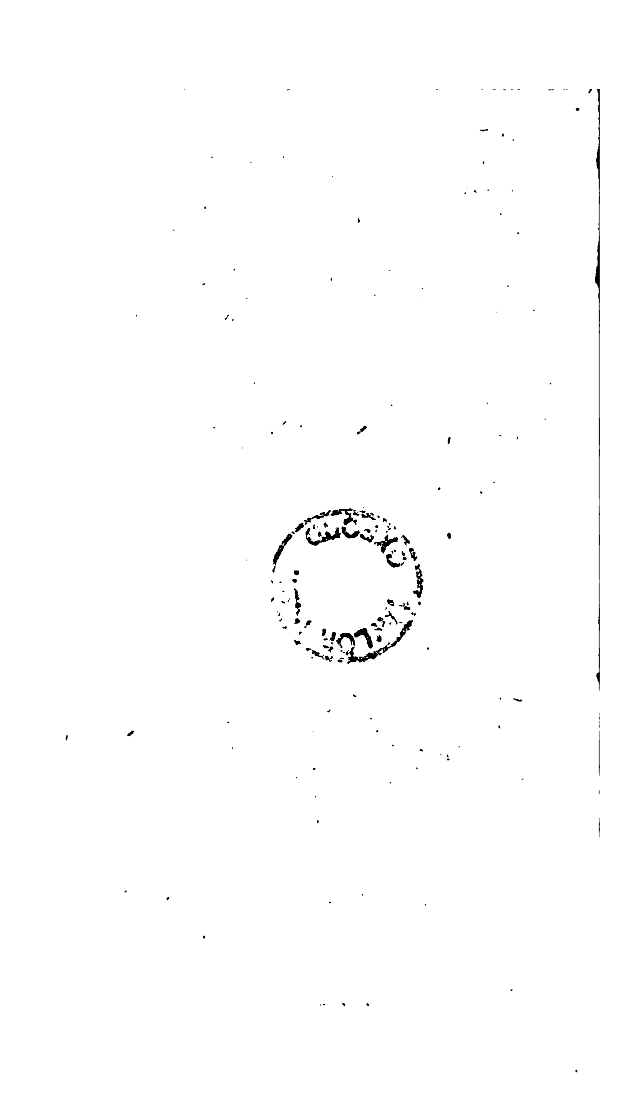
La Scene est à Paris dans une place publique.

L'ECO-



L'ÉCOLE DES MARIS.

J. Punt delin. et fecit, 1738.



L'ECOLE DES MARIS,

COMÉDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

Mon frere, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend;
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections;
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,
Mon frere.

ARISTE.

Grand-merci, le compliment est doux.

SGANARELLE.

Je voudrois bien sçavoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre?

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,

A tous vos procédés inſpire un air bizarre,
Et, juſques à l'habit, rend tout chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il eſt vray qu'à la mode il faut m'aſſujettir,
Et ce n'eſt pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous point par vos belles ſornettes,
Monſieur mon frere aîné, (car Dieu-merci vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler :)
Ne voudriez-vous point, dis-je, ſur ces matieres
De vos jeunes muguets m'inſpirer les manieres,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laiſſent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaſte enflure
Des viſages humains offuſque la figure ?
De ces petits pourpoints ſous les bras ſe perdans,
Et de ces grands colets juſqu'au nombril pendans ?
De ces manches qu'à table on voit tâter les ſauſſes,
Et de ces cotillons appellés haut-de-chauſſes ?
De ces ſouliers mignons de rubans revêtus
Qui vous font reſſembler à des pigeons patus ?
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ſes deux jambes eſclaves,
Et par qui nous voyons ces Meſſieurs les galans
Marcher écarquillés ainſi que des volans ?
Je vous plairois ſans doute équipé de la ſorte,
Et je vous vois porter les ſottiſes qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut ſe faire regarder.
L'un & l'autre excès choque, & tout homme bien ſage
Doit faire des habits, ainſi que du langage,
N'y rien trop affecter, &, ſans empreſſement,
Suivre ce que l'uſage y fait de changement.
Mon ſentiment n'eſt pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir ſur la mode ;
Et qui, dans cet excès dont ils ſont amoureux,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux ;
Mais je tiens qu'il eſt mal, ſur quoi que l'on ſe fonde,
De fuir obſtinément ce que ſuit tout le monde,

Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
Que du sage parti se voir seul contre tous.

SGANARELLE.

Cela sent son vieillard, qui, pour en faire accroire,
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'est un étrange fait du soin que vous prenez,
A me venir toujours jetter mon âge au nez;
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voye
Blâmer l'ajustement, aussi-bien que la joye:
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,
Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
Sans se tenir encore mal-propre & rechignée.

SGANARELLE.

Quoiqu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une cœffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode;
Un bon pour point bien long, & fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomach chaud;
Un haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse,
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos ayeux:
Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

****

SCENE II.

LEONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE & SGANARELLE parlant bas ensemble sur le devant du Théatre sans être apperçûs.

LEONOR *à Isabelle.*

Je me charge de tout en cas que l'on vous gronde.

LISETTE *à Isabelle.*

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde?

ISABELLE.

Il est ainsi bâti.

LEONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE *à Léonor.*

Bien vous prend que son frere ait toute une autre humeur,
Madame, & le destin vous fut bien favorable,
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE.

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui,
Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

LISETTE.

Ma foi, je l'envoyerois au diable avec sa fraize,
Et. . .

SGANARELLE *heurté par Lisette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise?

LEONOR.

Nous ne sçavons encore, & je pressois ma sœur
De venir du beau tems respirer la douceur:
Mais....

SGANARELLE *à Léonor.*

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble,
[*montrant Lisette.*]
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble:
[*à Isabelle.*]
Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARISTE.

Ah! laissez-les, mon frere, aller se divertir.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, mon frere.

ARISTE.

La jeunesse
Veut. . .

SGANARELLE.

La jeunesse est sotte, & par fois la vieillesse.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle eſt mal d'être avec Léonor?

SGANARELLE.

Non pas; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE.

Mais ſes actions de moi doivent dépendre.
Et je ſçais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de ſa ſœur ai-je un moindre intérêt?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raiſonne, & fait comme il lui plaît.
Elles ſont ſans parens, & notre ami, leur pere,
Nous commit leur conduite à ſon heure derniere;
Et (nous chargeant tous deux, ou de les épouſer,
Ou, ſur notre refus, un jour d'en diſpoſer,)
Sur elles par contrat, nous ſçût dès leur enfance;
Et de pere, & d'époux donner pleine puiſſance:
D'élever celle-là vous prîtes le ſouci;
Et moi je me chargeai du ſoin de celle-ci;
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre,
Laiſſez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE.

Il me ſemble...

SGANARELLE.

Il me ſemble, & je le dis tout haut,
Que ſur un tel ſujet c'eſt parler comme il faut.
Vous ſouffrez que la vôtre aille leſte & pimpante,
Je le veux bien: qu'elle ait & laquais & ſuivante,
J'y conſens: qu'elle coure, aime l'oiſiveté,
Et ſoit des damoiſeaux flairée en liberté,
J'en ſuis fort ſatisfait: mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaiſie, & non pas à la ſienne;
Que d'une ſerge honnête elle ait ſon vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours ſeulement;
Qu'enfermée au logis en perſonne bien ſage,
Elle s'applique toute aux choſes du ménage,

A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricotter quelque bas par plaisir;
Qu'aux discours des mugnets elle ferme l'oreille,
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
Enfin la chair est foible; & j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter des cornes, si je puis;
Et, comme à m'épouser la fortune l'appelle,
Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas sujet, que je croi....

SGANARELLE.

Taisez-vous.
Je vous apprendrai bien, s'il faut sortir sans nous.

LEONOR.

Quoi donc, Monsieur?

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, sans langage,
Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

LEONOR.

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gâtez, puisqu'il faut parler net.
Vos visites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LEONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci;
Mais je sçais ce qu'en moi feroit la défiance,
Et, quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,
Nous sommes bien peu sœurs, s'il faut que chaque jour
Vos manieres d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces soins sont des choses infâmes.
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.

Notre honneur eſt, Monſieur, bien ſujet à foibleſſe
S'il faut qu'il ait beſoin qu'on le garde ſans ceſſe.
Penſez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obſtacle à nos intentions?
Et, quand nous nous mettons quelque choſe à la tête,
Que l'homme le plus fin ne ſoit pas une bête?
Toutes ces gardes-là ſont viſions de foux,
Le plus ſûr eſt, ma foi, de ſe fier en nous;
Qui nous gêne, ſe met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut ſe garder lui-même.
C'eſt nous inſpirer preſque un déſir de pécher,
Que montrer tant de ſoins de nous en empêcher,
Et ſi par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer ſa crainte.

SGANARELLE *à Ariſte.*

Voilà, beau *précepteur, votre éducation:*
Et vous ſouffrez cela ſans nulle émotion?

ARISTE.

Mon frere, ſon diſcours ne doit que faire rire,
Elle a quelque raiſon en ce qu'elle veut dire.
Leur ſexe aime à jouir d'un peu de liberté;
On le retient fort mal par tant d'auſtérité,
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes, ni des filles;
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la ſévérité que nous leur faiſons voir.
C'eſt une étrange choſe, à vous parler ſans feinte,
Qu'une femme qui n'eſt ſage que par contrainte.
Envain ſur tous ſes pas nous prétendons regner,
Je trouve que le cœur eſt ce qu'il faut gagner;
Et je ne tiendrois moi, quelque ſoin qu'on ſe donne,
Mon honneur guéres ſûr aux mains d'une perſonne
A qui, dans les déſirs qui pourroient l'aſſaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chanſons que tout cela.

ARISTE.

Soit; mais je tiens ſans ceſſe
Qu'il nous faut en riant inſtruire la jeuneſſe,
Reprendre ſes défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.

Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes;
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes,
A ses jeunes désirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grace au Ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vû les belles compagnies,
Les divertissemens, les bals, les comédies;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout tems
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens;
Et l'Ecole du monde, en l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenser en habits, linge & nœuds.
Que voulez-vous? je tâche à contenter ses vœux,
Et ce sont des plaisirs qu'on peut dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sçais bien que nos ans ne se rapportent guère,
Et je laisse à son choix liberté toute entière.
Si quatre mille écus de rente bien venans,
Une grande tendresse, & des soins complaisans
Peuvent, à son avis, pour un tel mariage
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser; sinon, choisir ailleurs.
Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs,
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
Que si contre son gré sa main m'étoit donnée.

SGANARELLE.

Hé, qu'il est doucereux! c'est tout sucre & tout miel.

ARISTE.

Enfin c'est mon humeur & j'en rends grace au Ciel.
Je ne suivrois jamais ces maximes séveres
Qui font que les enfans comptent les jours des peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
Ne se retranche pas avec facilité,
Et tous ses sentimens suivront mal votre envie
Quand il faudra changer sa maniere de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer?

SGANARELLE.

Pourquoi?

ARISTE.

Oui.

SGANARELLE.

Je ne sçai.

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé?

SGANARELLE.

Quoi? si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre?

ARISTE.

Pourquoi non?

SGANARELLE.

Vos désirs lui seront complaisans,
Jusques à lui laisser & mouches & rubans?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals, & les lieux d'assemblée?

ARISTE.

Oui vrayment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiseaux?

ARISTE.

Et quoi donc?

SGANARELLE.

Qui joueront, & donneront cadeaux?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes

D'un œil à témoigner de n'en être point fou?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.

[*Isabelle.*]

Rentrez pour n'ouïr point cette pratique infâme.

****

SCENE III.

ARISTE, SGANARELLE, LEONOR, LISETTE.

ARISTE.

Je veux m'abandonner à la foi de ma femme;
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaisir quand il sera cocu!

ARISTE.

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître;
Mais je sçais que pour vous, si vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut:
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. Oh! que cela doit plaire
De voir un goguenard presque sexagénaire!

LEONOR.

Du sort dont vous parlez je le garantis moi;
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi;
Il s'en peut assurer; mais sçachez que mon ame
Ne répondroit de rien, si j'étois votre femme.

LISETTE.

C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous;
Mais c'est pain béni, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez langue maudite, & des plus mal apprises.

ARISTE.

Vous vous êtes, mon frere, attiré ces sottises.
Adieu. Changez d'humeur, & soyez averti
Que renfermer sa femme est un mauvais parti:
Je suis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vôtre.

****

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

Oh! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre!
Quelle belle famille! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé,
Une fille maîtresse & coquette suprême,
Des valets impudens; non, la sagesse même
N'en viendroit pas à bout, perdroit sens & raison
A vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourroit perdre dans ces hantises
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises;
Et pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux & nos dindons.

****

SCENE V.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE *dans le fond du Théâtre.*

Ergaste, le voilà cet argus que j'abhorre,
Le sévere tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE *se croyant seul.*

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant?
Que la corruption des mœurs de maintenant?

VALERE.

Je voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance;
Et tâcher de lier avec lui connoissance.

SGANARELLE *se croyant seul.*

Au lieu de voir regner cette sévérité
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté,
La jeunesse en ces lieux, libertine, absolue,
Ne prend....

[*Valere salue Sganarelle de loin.*]

VALERE.

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être est de ce côté-ci:
Passons du côté droit.

SGANARELLE *se croyant seul.*

Il faut sortir d'ici.
Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des...

VALERE *en s'approchant peu à peu.*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE *entendant quelque bruit.*

[*Se croyant seul.*]

Hé? J'ai crû qu'on parloit. Aux champs, graces aux Cieux.
Les sottises du tems ne blessent point mes yeux.

ERASTE *à Valere.*

Abordez-le.

SGANARELLE *entendant encore du bruit.*

[*N'entendant plus rien.*]

Plaît-il? Les oreilles me cornent.

[*Se croyant seul.*]

Là, tous les passe-tems de nos filles se bornent..

[*Il apperçoit Valere qui le salue.*]

Est-ce à nous?

ERGASTE *à Valere.*

Approchez.

SGANARELLE *sans prendre garde à Valere.*

Là nul godelureau

[*Valere le salue encore.*]

Ne vient... Que diable...

[*Il se retourne, & voit Ergaste qui le salue de l'autre côté.*]

Encor? Que de coups de chapeau!

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être.

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoi? l'honneur de vous connoître
M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir
Que de vous saluer j'avois un grand désir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice.
Assûrer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voisins,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais, Monsieur, sçavez vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, & qu'on tient pour fidéles?

SGANARELLE.

Que m'importe?

VALERE.

Il est vray; mais pour les nouveautés,
On peut avoir par fois des curiosités.
Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naissance?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmans qu'on n'a point autre part :
Les provinces auprès sont des lieux solitaires.
A quoi donc passez-vous le tems ?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'esprit veut du relâche, & succombe par fois.
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire ?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute : on ne peut pas mieux dire,
Cette réponse est juste, & le bon sens paroît,
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous passer l'après-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCENE VI.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que dis-tu de ce bizarre fou ?

ERGASTE.

Il a le repart brusque, & l'accueil loup-garou.

VALERE.

Ah ! j'enrage.

ERGASTE.

Et de quoi ?

VALERE.

Dequoi? c'eſt que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un ſauvage,
D'un dragon ſurveillant dont la ſévérité
Ne lui laiſſe jouir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'eſt ce qui fait pour vous, & ſur ces conſéquences,
Votre amour doit fonder de grandes eſpérances.
Apprenez, pour avoir votre eſprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde eſt gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des peres
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'eſt mon moindre talent,
Et de profeſſion je ne ſuis point galant:
Mais j'en ai ſervi vingt de ces chercheurs de proye,
Qui diſoient fort ſouvent que leur plus grande joye
Etoit de rencontrer de ces maris fâcheux
Qui jamais ſans gronder ne reviennent chez eux,
De ces brutaux fieffés qui, ſans raiſon ni ſuite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fièrement ſe parans,
Leur rompent en viſiere aux yeux des ſoupirans.
On en ſçait, diſent-ils, prendre ſes avantages,
Et l'aigreur de la Dame à ces ſortes d'outrages
Dont la plaint doucement le complaiſant témoin,
Eſt un champ à pouſſer les choſes aſſez loin;
En un mot, ce vous eſt une attente aſſez belle
Que la ſévérité du tuteur d'Iſabelle.

VALERE.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ai pour lui parler pû trouver un moment.

ERGASTE.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guères;
Et ſi j'avois été....

VALERE.

Mais qu'aurois-tu pû faire
Puiſque ſans ce brutal on ne la voit jamais;
Et qu'il n'eſt là dedans ſervantes ni valets
Dont, par l'appas flateur de quelque récompenſe,
Je puiſſe pour mes feux ménager l'aſſiſtance?

ERGASTE.

Elle ne ſçait donc pas encor que vous l'aimez ?

VALERE.

C'eſt un point dont mes vœux ne ſont pas informés.
Par tout où ce farouche a conduit cette belle
Elle m'a toujours vû comme une ombre après elle,
Et mes regards aux ſiens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé ; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pû ſe faire entendre ?

ERGASTE.

Ce langage, il eſt vray, peut être obſcur par fois
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALERE.

Que faire pour ſortir de cette peine extrême,
Et ſçavoir ſi la belle a connu que je l'aime ?
Di-m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'eſt ce qu'il faut trouver.
Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

VA, je sçais la maison, & connois la personne
Aux marques seulement que ta bouche me donne.

ISABELLE *à part.*

O Ciel! sois-moi propice, & seconde en ce jour
Le stratagême adroit d'une innocent amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit, qu'il s'appelle Valere?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, sois en repos, rentre & me laisse faire;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE *en s'en allant.*

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi;
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use,
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

****

SCENE II.

SGANARELLE *seul.*

[Il frappe à sa porte, croyant que c'est celle de Valere.]

Ne perdons point de tems; c'est ici. Qui va-là?
Bon, je rêve. Holà, dis-je, holà quelqu'un, holà.
Je ne m'étonne pas, après cette lumiere,
S'il y venoit tantôt de si douce maniere:
Mais je veux me hâter, & de son fol espoir...

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE *à Ergaste qui est sorti brusquement.*

Peste soit du gros bœuf, qui, pour me faire cheoir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche.

VALERE.

Monsieur, j'ai du regret....

SGANARELLE.

Ah! c'est vous que je cherche.

VALERE.

Moi, Monsieur?

SGANARELLE.

Vous. Valere est-il pas votre nom?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALERE.

puis-je être assez heureux pour vous rendre service?

SGANARELLE.

Non; mais je prétends, moi, vous rendre un bon office;
Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALERE.

Chez moi, Monsieur?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'étonner?

VALERE.

J'en ai bien du sujet, & mon ame ravie
De l'honneur....

SGANARELLE.

Laissons-là cet honneur, je vous prie,

VALERE.

Voulez-vous pas entrer ?

SGANARELLE.

Il n'en eſt pas beſoin.

VALERE.

Monſieur, de grace.

SGANARELLE.

Non, je n'irai pas plus loin.

VALERE.

Tant que vous ſerez-là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moi, je n'en veux bouger.

VALERE.

Hé bien, il faut ſe rendre :
Vîte, puiſque Monſieur à cela ſe réſout,
Donnez un ſiége ici.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALERE.

Vous ſouffrir de la ſorte ?

SGANARELLE.

Ah ! contrainte effroyable !

VALERE.

Cette incivilité ſeroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en eſt une, que rien ne ſçauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALERE.

Je vous obéïs donc.

SGANARELLE.

Vous ne ſçauriez mieux faire.

[*Ils font de grandes cérémonies pour ſe couvrir.*]

Tant de cérémonie eſt fort peu néceſſaire.
Voulez-vous m'écouter ?

VALERE.

Sans doute, & de grand cœur.

SGANARELLE.

Sçavez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune, & passablement belle
Qui loge en ce quartier, & qu'on nomme Isabelle?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le sçavez, je ne vous l'apprends pas.
Mais sçavez-vous aussi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche?
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche?

VALERE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc; & qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALERE.

Qui, Moi, Monsieur?

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALERE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'ame atteinte?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALERE.

Mais encore?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALERE.

Elle?

SGANARELLE.

Elle; est-ce assez dit?
Comme une fille honnête, & qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entiere confidence;
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,

Son cœur, qu'avec excès votre pourſuite outrage
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos ſecrets deſirs lui ſont aſſez connus,
Et que c'eſt vous donner des ſoucis ſuperflus
De vouloir davantage expliquer une flâme
Qui choque l'amitié que me garde ſon âme.

VALERE.

C'eſt elle, dites-vous, qui de ſa part vous fait...

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc & net;
Et qu'ayant vû l'ardeur dont votre ame eſt bleſſée,
Elle vous eût plûtôt fait ſçavoir ſa penſée,
Si ſon cœur avoit eu, dans ſon émotion,
A qui pouvoir donner cette commiſſion;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
L'a réduite à vouloir ſe ſervir de moi-même
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
Qu'à tout autre que moi ſon cœur eſt interdit,
Que vous avez aſſez joué de la prunelle,
Et que, ſi vous avez tant ſoit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres ſoins. Adieu, juſqu'au revoir.
Voilà ce que j'avois à vous faire ſçavoir.

VALERE *bas.*

Ergaſte, que dis-tu d'une telle avanture?

SGANARELLE *bas à part.*

Le voilà bien ſurpris!

ERGASTE *bas à Valere.*

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaiſant pour vous,
Qu'un myſtere aſſez fin eſt caché là-deſſous,
Et qu'enfin cet avis n'eſt pas d'une perſonne
Qui veuille voir ceſſer l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE *à part.*

Il en tient comme il faut.

VALERE *bas à Ergaſte.*

Tu crois myſtérieux....

ERGASTE *bas.*

Oui.... Mais il nous obſerve, ôtons-nous de ſes yeux.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

Que sa confusion paroît sur son visage !
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message.
Appellons Isabelle, elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ses soins, & son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

SCENE V.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE *bas en entrant.*

J'ai peur que mon amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention,
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonniere,
Hazarder un qui parle avec plus de lumiere.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien?

SGANARELLE.

Un plein effet
A suivi tes discours, & ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade;
Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord & muet & confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah! que me dites-vous? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plûtôt hors du logis,

Qu'ayant pour prendre l'air la tête à ma fenêtre,
J'ai vû dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bon jour surprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boëte jettée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu sans tarder lui rejetter le tout;
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruse, & la friponnerie!

ISABELLE.

Il est de mon devoir de faire promtement
Reporter boëte & lettre à ce maudit amant,
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne...;
Car, d'oser à vous-même....

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne;
C'est me faire mieux voir ton amour & ta foi,
Et mon cœur avec joye accepte cet emploi;
Tu m'obliges par-là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pû t'écrire.

ISABELLE.

Ah Ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoi?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curiosité qu'on fait lors éclater
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter,
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui soit promtement reportée;
Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,

Que ses feux désormais perdent toute espérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes, elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.
Va, ta vertu me charme, & ta prudence aussi;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre désir.
La lettre est dans vos mains, & vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non je n'ai garde; hélas! tes raisons sont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes;
A quatre pas de-là dire ensuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

Dans quel ravissement est-ce que mon cœur nage,
Lorsque je vois en elle une fille si sage!
C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma maison.
Prendre un regard d'amour pour une trahison,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même!
Je voudrois bien sçavoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frere en useroit ainsi.
Ma foi, les filles sont ce que l'on les fait être.
Holà. [*Il frappe à la porte de Valere.*]

SCENE VII.

SGANARELLE, ERGASTE.

ERGASTE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
Qu'

Qu'il ne s'ingere pas d'oser écrire encor
Des lettres qu'il envoye avec des boëtes d'or,
Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée;
Il connoîtra l'état que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

****

SCENE VIII.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que vient de te donner cette farouche bête?

ERGASTE.

Cette lettre, Monsieur, qu'avecque cette boëte,
On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux.
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre;
Lisez vîte, & voyons si je me puis méprendre.

VALERE *lit.*

Cette lettre vous surprendra sans doute, & l'on peut trouver bien hardi pour moi, & le dessein de vous l'écrire, & la maniere de vous la faire tenir; mais je me vois dans un état à ne plus garder de mesures. La juste horreur d'un mariage dont je suis menacée dans six jours, me fait hazarder toutes choses; &, dans la résolution de m'en affranchir par quelque voye que ce soit, j'ai crû que je devois plûtôt vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyez redevable de tout à ma mauvaise destinée; ce n'est pas la contrainte où je me trouve qui a fait naître les sentimens que j'ai pour vous, mais c'est elle qui en précipite le témoignage, & qui me fait passer sur des formalités où la bienséance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bientôt, & j'attends seulement que vous m'ayez marqué les intentions de votre amour, pour vous faire sçavoir la résolution que j'ai prise: mais, sur-tout, songez que le tems presse, & que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi mot.

ERGASTE.

Hé bien, Monsieur, le tour est-il d'original?
Pour une jeune fille, elle n'en sçait pas mal;
De ces ruses d'amour la croiroit-on capable?

VALERE.

Ah! je la trouve là tout-à-fait adorable;
Ce trait de son esprit, & de son amitié
Accroît pour elle encor mon amour de moitié;
Et joint aux sentimens que sa beauté m'inspire....

ERGASTE.

La duppe vient, songez à ce qu'il vous faut dire.

SCENE IX.

SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

SGANARELLE *se croyant seul.*

O trois & quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtemens le luxe est interdit!
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh! que je sçais au Roi bon gré de ces décris!
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie,
Comme de la guipure & de la broderie!
J'ai voulu l'acheter l'édit expressément,
Afin que d'Isabelle il soit lû hautement;
Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertissement de notre après-soupée.

[*appercevant Valere*]

Envoyerez-vous encor, Monsieur aux blonds cheveux,
Avec des boëtes d'or des billets amoureux?
Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette
Friande de l'intrigue, & tendre à la fleurette?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux:
Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux;
Elle est sage, elle m'aime, & votre amour l'outrage,
Prenez visée ailleurs, & troussez-moi bagage.

VALERE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,
Est à mes vœux, Monsieur, un obstacle trop grand;
Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidéle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE.

Il est vray, c'est folie.

VALERE.

Aussi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas,
Si j'avois pû prévoir que ce cœur misérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

Je n'ai garde à présent d'espérer;
Je vous céde, Monsieur, & c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALERE.

Le droit de la sorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille votre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentimens qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALERE.

Oui, oui, je vous quitte la place:
Mais je vous prie au moins, & c'est la seule grace
Monsieur, que vous demande un misérable amant,
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment,
Je vous conjure donc d'assûrer Isabelle
Que, si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cet amour est sans tache, & n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGANARELLE.

Oui.

VALERE.

Que, ne dépendant que du choix de mon ame,
Tous mes desseins étoient de l'obtenir pour femme,

Si les destins, en vous qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALERE.

Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma mémoire;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir;
Et que, si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'est parler sagement, & je vais de ce pas
Lui faire ce discours qui ne la choque pas;
Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de votre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE *à Valere.*

La duppe est bonne.

****

SCENE X.

SGANARELLE *seul.*

Il me fait grand pitié
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié;
Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête.

[*Sganarelle heurte à sa porte.*]

****

SCENE XI.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater
Au poulet renvoyé sans le décacheter:

Il perd toute espérance enfin & se retire;
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire
Que du moins, en t'aimant, il n'a jamais pensé
A rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,
Et que, ne dépendant que du choix de son ame,
Tous ses désirs étoient de t'obtenir pour femme,
Si les destins, en moi qui captive ton cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur;
Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
Que jamais tes appas sortent de sa mémoire;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il lui faille subir,
Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir;
Et que, si quelque chose étouffe sa poursuite,
C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite.
Ce sont ses propres mots, & loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, & le plains de t'aimer.

ISABELLE *bas.*

Ses feux ne trompent point ma secrette croyance,
Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu?

ISABELLE.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
Un homme que je hais à l'égal de la mort;
Et que, si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE.

Mais il ne sçavoit pas tes inclinations;
Et, par l'honnêteté de ses intentions,
Son amour ne mérite....

ISABELLE.

Est-ce les avoir bonnes
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes?
Est-ce être homme d'honneur de former des desseins
Pour m'épouser de force, en m'ôtant de vos mains?
Comme si j'étois fille à supporter la vie
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

Oui, oui, j'ai sçû que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlévement;
Et j'ignore pour moi les pratiques secrettes
Qui l'ont instruit si-tôt du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fites part:
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

Oh! que pardonnez-moi!
C'est un fort honnête-homme, & qui ne sent pour
moi....

SGANARELLE.

Il a tort; & ceci passe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient sa folie:
S'il vous eût vû tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos transports & mon ressentiment;
Car c'est encor depuis sa lettre méprisée,
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée;
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai sçû,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien reçû,
Que je fuis votre hymen quoi que le monde en croye,
Et me verrois tirer de vos mains avec joye.

SGANARELLE.

Il est fou.

ISABELLE.

Devant vous il sçait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue.
Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,
Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans l'honneur,
Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infâmes entreprises.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le di,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, & renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme,
Je m'en vais le trouver, & lui chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit envain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein;
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
Enfin, que, sans plus perdre & soupirs & momens,
Il doit sçavoir pour vous quels sont mes sentimens;
Et que, si d'un malheur il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela, d'un ton.
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assûrance.

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.
Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure.



SCENE XII.

SGANARELLE *seul.*

Est-il une personne, & plus sage & meilleure?
Ah! que je suis heureux, & que j'ai de plaisir
De trouver une femme au gré de mon désir!
Oui, voilà comme il faut que les femmes soient faites;
Et non, comme j'en sçais, de ces franches coquettes
Qui s'en laissent conter, & font dans tout Paris
Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.

[*Il frappe à la porte de Valere.*]
Holà, notre galant aux belles entreprises.

****

SCENE XIII.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE.

Monsieur, qui vous raméne en ce lieu?

SGANARELLE.

Vos sottises.

VALERE.

Comment?

SGANARELLE.

Vous sçavez bien de quoi je veux parler.
Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer.
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez sous-main des espérances folles.
Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter;
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,
De faire en votre esprit les projets que vous faites?
De prétendre enlever une fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur?

VALERE.

Qui vous a dit, Monsieur, cette étrange nouvelle?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle

Qui vous mande par moi, pour la derniere fois,
Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix,
Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense,
Qu'elle mourroit, plûtôt qu'en souffrir l'insolence;
Et que vous causerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALERE.

S'il est vray qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre;
Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
Et je dois révérer l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si? Vous en doutez donc, & prenez pour des feintes
Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes?
Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur?
J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance.

[*Il va frapper à sa porte.*]

SCENE XIV.

ISABELLE, SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

ISABELLE.

Quoi! vous me l'amenez! Quel est votre dessein?
Prenez-vous contre moi ses intérêts en main?
Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
M'obliger à l'aimer, & souffrir ses visites?

SGANARELLE.

Non, ma mie, & ton cœur pour cela m'est trop
cher:
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air;
Croit que c'est moi qui parle, & te fais, par adresse,
Pleine pour lui de haine, & pour moi de tendresse;
Et par toi-même enfin j'ai voulu, sans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE *à Valere.*

Quoi! mon ame à vos yeux ne se montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute?

VALERE.

Oui, tout ce que Monsieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit.
J'ai douté, je l'avoue, & cet arrêt suprême
Qui décide du sort de mon amour extrême,
Doit m'être assez touchant, pour ne pas s'offenser
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre,
Ce sont mes sentimens qu'il vous a fait entendre,
Et je les tiens fondés sur assez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on sçache, & j'en dois être crue,
Que le sort offre ici deux objets à ma vûe,
Qui m'inspirant pour eux différens sentimens,
De mon cœur agité font tous les mouvemens.
L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse
A toute mon estime & toute ma tendresse;
Et l'autre, pour le prix de son affection,
A tout ma colère, & mon aversion.
La présence de l'un m'est agréable & chere,
J'en reçois dans mon ame une allégresse entiere;
Et l'autre par sa vûe inspire dans mon cœur
De secrets mouvemens & de haine & d'horreur.
Me voir femme de l'un est toute mon envie;
Et plûtôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.
Mais c'est assez montrer mes justes sentimens,
Et trop long-tems languir dans ces rudes tourmens;
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le feras dans peu.

ISABELLE.

Je sçais qu'il est honteux
Aux filles, d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais en l'état où sont mes destinées
De telles libertés doivent m'être données,
Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux
A celui que déjà je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon âme.

ISABELLE.

Qu'il songe donc, de grace, à me prouver sa flâme.

SGANARELLE.

Oui, tien, baise ma main.

ISABELLE.

Que sans plus de soupirs
Il conclue un hymen qui fait tous mes désirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

[*Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle, & donne sa main à baiser à Valere.*]

SGANARELLE.

Hai, hai, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas long-tems, je t'en répond,
Va, chut.

[*à Valere.*]

Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'est qu'après moi seul que son ame respire.

VALERE.

Hé bien, Madame, hé bien, c'est s'expliquer assez.
Je vois par ce discours de quoi vous me pressez,
Et je sçaurai dans peu vous ôter la présence
De celui qui vous fait si grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me ſçauriez faire un plus charmant plaiſir ;
Car enfin cette vûe eſt fâcheuſe à ſouffrir,
Elle m'eſt odieuſe, & l'horreur eſt ſi forte...

SGANARELLE.

Hé, hé?

ISABELLE.

Vous offenſai-je en parlant de la ſorte?
Fais-je...

SGANARELLE.

Mon Dieu, nenni, je ne dis pas cela ;
Mais je plains, ſans mentir, l'état où le voilà,
Et c'eſt trop hautement que ta haine ſe montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALERE.

Oui, vous ſerez contente ; & dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous eſt odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE *à Valere.*

Je plains votre infortune.
Mais...

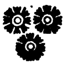
VALERE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune ;
Madame aſſûrément rend juſtice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ſes vœux.
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon ! ſa douleur eſt extrême ;
Venez, embraſſez-moi, c'eſt une autre elle-même.

[*Il embraſſe Valere.*]



SCENE XV.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'eſt point.

SGANARELLE.

Au reſte, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, & je veux qu'il ait ſa récompenſe.
C'eſt trop que de huit jours pour ton impatience,
Dès demain je t'épouſe, & n'y veux appeller...

ISABELLE.

Dès demain?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer;
Mais je ſçais bien la joye où ce diſcours te jette,
Et tu voudrois déjà que la choſe fût faite.

ISABELLE.

Mais....

SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE *à part.*

O Ciel! inſpirez-moi ce qui peut le parer.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

Oui, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre ;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs,
Doit trouver quelque grace auprès de mes censeurs.
Le tems presse, il fait nuit, allons, sans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCENE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Je reviens, & l'on va pour demain de ma part...

ISABELLE.

O Ciel !

SGANARELLE.

C'est toi, mignonne ? Où vas-tu donc si tard ?
Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allois renfermer lorsque je t'ai laissée ;
Et tu m'avois prié même, que mon retour
T'y souffrît en repos jusques à demain jour.

ISABELLE.

Il est vray ; mais...

SGANARELLE.

Hé ? Quoi ?

ISABELLE.

Vous me voyez confuse
Et je ne sçais comment vous en dire l'excuse.

SGANARELLE.

Quoi donc! Que pourroit-ce être?

ISABELLE.

Un secret surprenant.
C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant!
Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

L'eût-on pû croire? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE.

Valere?

ISABELLE.

Eperduement.
C'est un transport si grand qu'il n'en est point de même;
Et vous pouvez juger de sa puissance extrême,
Puisque, seule, à cette heure, elle est venue ici
Me dire absolument qu'elle perdra la vie
Si son ame n'obtient l'effet de son envie,
Que depuis plus d'un an d'assez vives ardeurs
Dans un secret commerce entretenoient leurs cœurs,
Et que même ils s'étoient, leur flâme étant nouvelle,
Donné d'épouser une foi mutuelle.

SGANARELLE.

La vilaine!

ISABELLE.

Qu'ayant appris le désespoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de souffrir que sa flâme
Puisse rompre un départ qui lui perceroit l'âme,
Entretenir ce soir cet amant sous mon nom
Par la petite rue où ma chambre répond,
Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux sentimens dont l'appas le retienne,
Et ménager enfin pour elle, adroitement,
Ce que pour moi l'on sçait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela...

ISABELLE.

Moi? J'en suis courroucée.
Quoi! ma sœur, ai-je dit, êtes-vous insensée?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour?
D'oublier vôtre sexe, & tromper l'espérance
D'un homme dont le Ciel vous donnoit l'alliance?

SGANARELLE.

Il le mérite bien, & j'en suis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin, de cent raisons mon dépit s'est servi
Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuit rejetter ses demandes:
Mais elle m'a fait voir de si pressans désirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
Tant dit qu'au désespoir je porterois son âme
Si je lui refusois ce qu'exige sa flâme,
Qu'à céder, malgré moi, mon cœur s'est vû réduit;
Et, pour justifier cette intrigue de nuit
Où me faisoit du sang rélâcher la tendresse,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrece
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour;
Mais vous m'avez surprise avec ce promt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce mystère.
J'y pourrois consentir à l'égard de mon frere;
Mais on peut être vû de quelqu'un de dehors,
Et celle que je dois honorer de mon corps
Non seulement doit être & pudique & bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée.
Allons chasser l'infâme, & de sa passion....

ISABELLE.

Ah! vous lui donneriez trop de confusion,
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre
Du peu de retenue où j'ai sçû me contraindre;
Puisque de son dessein je dois me départir,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGANARELLE.

Hé bien, fais.

ISABELLE.

Mais sur-tout cachez-vous, je vous prie,
Et, sans lui dire rien, daignez voir sa sortie.

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi je retiens mes transports;
Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans différer, aller trouver mon frere:
J'aurai joye à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bon soir; car tout d'un tems je vais me renfermer.

SGANARELLE.

Jusqu'à demain, ma mie.

[*Seul.*]

En quelle impatience
Suis-je de voir mon frere, & lui conter sa chance!
Il en tient le bon homme avec tout son phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir cent bons écus.

ISABELLE *dans la maison.*

Oui, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible:
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible,
Mon honneur qui m'est cher y court trop de hazard;
Adieu. Retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je crois, peste de belle sorte:
De peur qu'elle revînt, fermons à clé la porte.

ISABELLE *en entrant.*

O Ciel! dans mes desseins ne m'abandonnez pas.

SGANARELLE *à part.*

Où pourra-t-elle aller? Suivons un peu ses pas.

ISABELLE *à part.*

Dans mon trouble du moins la nuit me favorise.

SGANARELLE *à part.*

Au logis du galant! Quelle est son entreprise?

SCENE III.

VALERE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALERE *sortant brusquement.*

Oui, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler... Qui va-là?

ISABELLE *à Valere.*

Ne faites point de bruit,
Valere, on vous prévient, & je suis Isabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne, ce n'est pas elle.
De l'honneur que tu fuis, elle suit trop les loix,
Et tu prends faussement, & son nom & sa voix.

ISABELLE *à Valere.*

Mais à moins de vous voir par un saint hyménée....

VALERE.

Oui, c'est l'unique but où tend ma destinée;
Et je vous donne ici ma foi, que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre sot qui s'abuse!

VALERE.

Entrez en assûrance:
De votre argus duppé je brave la puissance,
Et devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

Ah! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infâme à tes feux asservie;
Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis crû, tu seras son époux.

Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée:
La mémoire du pere, à bon droit respectée,
Joint au grand intérêt que je prends à la sœur,
Veut que du moins l'on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà. [*Il frappe à la porte d'un Commissaire.*]

SCENE V.

SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS avec un flambeau.

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Salut, Monsieur le Commissaire.
Votre présence en robe est ici nécessaire:
Suivez-moi s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSARE.

Nous sortions....

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi?

SGANARELLE.

D'aller là dedans, & d'y surprendre ensemble
Deux personnes, qu'il faut qu'un bon hymen assemble;
C'est une fille à nous que, sous un don de foi,
Un Valere a séduite, & fait entrer chez soi;
Elle sort de famille & noble & vertueuse,
Mais...

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
Puisqu'ici nous avons un Notaire.

SGANARELLE.

Monsieur?

LE NOTARE.

Oui, Notaire Royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,
Et sans bruit ayez l'œil que personne n'en sorte :
Vous serez pleinement contentés de vos soins ;
Mais ne vous laissez pas graisser la patte au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment ? Vous croyez donc qu'un homme de justice....

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frere promtement,
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.
[*à part.*]
Je vais le réjouir cet homme sans colere.
Holà. *Il frappe à la porte d'Ariste.*]

SCENE VI.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

Qui frappe ? Ah, ah ! Que voulez-vous, mon frere ?

SGANARELLE.

Venez beau directeur, suranné damoiseau,
On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE.

Comment ?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoi ?

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle ?

ARISTE.

Pourquoi cette demande ? Elle est, comme je croi,
Au bal chez son amie.

SGANARELLE.

Hé, oui, oui, suivez-moi,

Vous verrez à quel bal la donzelle eſt allée.

ARISTE.

Que voulez-vous conter?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien ſtilée.
Il n'eſt pas bon de vivre en ſévere cenſeur,
On gagne les eſprits par beaucoup de douceur,
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles.
Ne font pas la vertu des femmes, ni des filles:
Nous les portons au mal par tant d'auſtérité,
Et leur ſexe demande un peu de liberté.
Vrayment elle en a pris tout ſon ſaoul, la ruſée,
Et la vertu chez elle eſt fort humaniſée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien?

SGANARELLE.

Allez, mon frere aîné, cela vous ſied fort bien;
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes piſtoles,
Que vous n'euſſiez ce fruit de vos maximes folles:
On voit ce qu'en deux ſœurs nos leçons ont produit,
L'une fuit les galans, & l'autre les pourſuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SGANARELLE.

L'énigme eſt que ſon bal eſt chez Monſieur Valere
Que de nuit je l'ai vûe y conduire ſes pas,
Et qu'à l'heure préſente elle eſt entre ſes bras.

ARISTE.

Qui?

SGANARELLE.

Léonor.

ARISTE.

Ceſſons de railler, je vous pris.

SGANARELLE.

Je raille: il eſt fort bon avec ſa raillerie.
Pauvre eſprit! Je vous dis, & vous redis encor
Que Valere chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle
Avant qu'il eût ſongé de pourſuivre Iſabelle.

ARISTE.

Ce discours d'apparence est si fort dépourvû...

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vû :
J'enrage. Par ma foi, l'âge ne sert de guére
Quand on n'a pas cela.

[Il met le doigt sur son front.]

ARISTE.

Quoi! Voulez-vous, mon frere....

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi seulement;
Votre esprit tout-à-l'heure aura contentement;
Vous verrez si j'impose, & si leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pû consentir!
Moi, qui dans toute chose ai, depuis son enfance,
Montré toujours pour elle entiere complaisance;
Et qui cent fois ai fait des protestations
De ne jamais gêner ses inclinations.

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà Commissaire & Notaire;
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare sur le champ l'honneur qu'elle a perdu:
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche
De vouloir l'épouser avecque cette tache;
Si vous n'avez encor quelques raisonnemens
Pour vous mettre au-dessus de tous les bernemens.

ARISTE.

Moi? Je n'aurai jamais cette foiblesse extrême
De vouloir posséder un cœur malgré lui-même.
Mais je ne sçaurois croire enfin....

SGANARELLE.

Que de discours?
Allons, ce procès-là continueroit toujours.

SCENE VII.

UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

Il ne faut mettre ici nulle force en usage,
Messieurs, & si vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos transports en ce lieu se peuvent appaiser;
Tous deux également tendent à s'épouser,
Et Valere déjà, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille...

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée, & ne veut point sortir
Que vos désirs aux leurs ne veuillent consentir.

****

SCENE VIII.

VALERE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALERE *à la fenêtre de sa maison.*

Non, Messieurs, & personne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous sçavez qui je suis, & j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assûrance,
Sinon, faites état de m'arracher le jour
Plûtôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.
[*bas à part.*]
Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle:
Profitons de l'erreur.

ARISTE *à Valere.*

Mais, eſt ce Léonor ?

SGANARELLE *à Ariſte.*

Taiſez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux ſçavoir...

SGANARELLE.

Encor ?

Vous tairez-vous, vous dis-je ?

VALERE.

Enfin, quoiqu'il avienne,
Iſabelle a ma foi, j'ai de même la ſienne,
Et ne ſuis point un choix, à tout examiner,
Que vous ſoyez reçûs à faire condamner.

ARISTE *à Sganarelle.*

Ce qu'il dit-là n'eſt pas...

SGANARELLE.

Taiſez-vous, & pour cauſe.

[*à Valere.*]

Vous ſçaurez le ſecret. Oui, ſans dire autre choſe,
Nous conſentons tous deux que vous ſoyez l'époux
De celle qu'à préſent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'eſt dans ces termes-là que la choſe eſt conçûe,
Et le nom eſt en blanc pour ne l'avoir point vûe.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALERE.

J'y conſens de la ſorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.

[*à part*]

Nous rirons bien tantôt. Là, ſignez donc, mon frere,
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi, tout ce myſtere...

SGA-

SGANARELLE.

Diantre, que de façons ! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, & vous de Léonor.

SGANARELLE.

N'êtes-vous pas d'accord, mon frere, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foi mutuelle ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc ; j'en fais de même aussi.

ARISTE.

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE *à Ariste.*

Or ça, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

[*Ils se retirent dans le fond du Théâtre.*]

****

SCENE IX.

LEONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE.

LÉONOR.

O L'étrange martyre !
Que tous ces jeunes fous me paroissent fâcheux !
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

LÉONOR.

Et moi, je n'ai rien vû de plus insupportable.

Et je préférerois le plus simple entretien
A tous les contes bleux de ces diseurs de riens;
Ils croyent que tout céde à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard;
Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zéle,
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.
Mais n'apperçois-je pas...

SGANARELLE *à Ariste.*

Oui, l'affaire est ainsi.

[*appercevant Léonor.*]

Ah! je la vois paroître, & sa suivante aussi.

ARISTE.

Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre.
Vous sçavez si jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et si, plus de cent fois, je n'ai pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté:
Cependant votre cœur, méprisant mon suffrage,
De foi comme d'amour à mon insçû s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement;
Mais votre procédé me touche assûrément,
Et c'est une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LE'ONOR.

Je ne sçais pas sur quoi vous tenez ce discours;
Mais croyez que je suis la même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira tous deux.

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frere...

SGANARELLE.

Quoi! vous ne sortez pas du logis de Valere?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui;
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui?

LE'ONOR.

Qui vous a fait de moi de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures?

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, VALERE, LE'ONOR, ARISTE, SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE.

Ma sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom;
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagême;
Votre exemple condamne un tel emportement;
Mais le sort nous traita tous deux diversement.

[*à Sganarelle.*]

Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous faire excuse,
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le Ciel, pour être joints, ne nous fit pas tous deux,
Je me suis reconnue indigne de vos feux,
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALERE *à Sganarelle.*

Pour moi, je mets ma gloire & mon bien souverain
A la pouvoir, Monsieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frere, doucement il faut boire la chose.
D'une telle action vos procédés sont cause,
Et je vois votre sort malheureux à ce point,
Que, vous sçachant duppé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi, je lui sçais bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

LE'ONOR.

Je ne sçais si ce trait se doit faire estimer,
Mais je sçais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au sort d'être cocu son ascendant l'expose,
Et, ne l'être qu'en herbe, est pour lui douce chose.

SGANARELLE *sortant de l'accablement dans lequel il étoit plongé.*

Non, je ne puis sortir de mon étonnement.
Cette ruse d'enfer confond mon jugement,
Et je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle friponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà;
Malheureux qui se fie à femme apres cela:
La meilleure est toujours en malice féconde,
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde;
Je renonce à jamais à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au diable, de bon cœur.

ERGASTE.

Bon.

ARISTE.

Allons tous chez moi. Venez, Seigneur Valere,
Nous tâcherons demain d'appaiser sa colere.

LISETTE *au parterre.*

Vous, si vous connoissez des maris loup-garoux,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

FIN.



L'ECOLE DES MARIS,

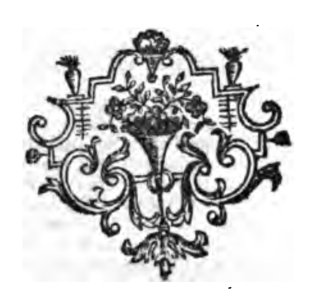
Comédie en vers & en trois Actes, représentée à Paris le 24 Juin 1661.

Il y a grande apparence que Moliere avoit au moins les canevas de ces premieres Pièces déjà préparés, puisqu'elles se succédérent en si peu de tems.

L'Ecole des Maris affermit pour jamais la réputation de Moliere. C'est une Pièce de caractere & d'intrigue. Quand il n'auroit fait que ce seul Ouvrage, il eût pû passer pour un excellent Auteur comique.

On a dit que l'Ecole des Maris étoit une copie des Adelphes de Térence : si cela étoit, Moliere eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé sa Pièce. Mais les Adelphes ont fourni tout au plus l'idée de l'Ecole des Maris. Il y a dans les Adelphes deux Vieillards de différentes humeurs, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élevent; il y a de même dans l'Ecole des Maris deux Tuteurs, dont l'un est sévere, & l'autre indulgent: voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les Adelphes ; celle de l'Ecole des Maris est fine, intéressante & comique. Une des femmes de la Pièce de Térence, qui devroit faire le personnage le plus intéressant, ne paroît sur le Théâtre que pour accoucher. L'Isabelle de Moliere occupe presque toujours la Scene avec esprit & avec grace, & mêle quelquefois de la bienséance, même dans les tours qu'elle joue à son Tuteur. Le dénouement des Adelphes n'a nulle vraisemblance; il n'est point dans la nature, qu'un Vieillard qui a été soixante ans chagrin, févere & avare, devienne tout-à-coup gai, complaisant & libéral. Le dénouement de l'Ecole des Maris est le meilleur de toutes les Pièces

de Moliere. Il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue, &, ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le stile de Térence est pur, sententieux, mais un peu froid; comme César, qui excelloit en tout, le lui a reproché. Celui de Moliere dans cette Pièce est plus châtié que dans les autres. L'Auteur François égale presque la pureté de la diction de Térence, & le passe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractere, dans le dénouement, dans la plaisanterie.



LES
FÂCHEUX,
COMÉDIE-BALLET.

SIRE,

J'ajoute une scene à la Comédie, & c'est une espéce de fâcheux assez insupportable, qu'un homme qui dédie un livre. VOTRE MAJESTÉ *en sçait des nouvelles plus que personne de son Royaume, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'*ELLE *se voit en butte à la furie des Epîtres Dédicatoires. Mais bien que je suive l'exemple des autres, & me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à* VOTRE MAJESTÉ, *que ce que j'en ai fait, n'est pas tant pour lui présenter un livre, que pour avoir lieu de lui rendre graces du succès de cette Comédie. Je le dois,* SIRE, *ce succès qui a passé mon attente, non seulement à cette glorieuse approbation dont* VOTRE MAJESTÉ *honora d'abord la piéce, & qui a entraîné si hautement celle de tout le monde; mais encore à l'ordre qu'*ELLE *me donna d'y ajouter un caractere de fâcheux, dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées* ELLE-*même, & qui a été trouvé par-tout, le plus beau morceau de l'Ouvrage. Il faut avouer,* SIRE, *que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promtement que cet endroit où* VOTRE MAJESTÉ *me commanda de travailler. J'avois une joye à lui obéir, qui me valoit bien mieux qu'Apollon & toutes les Muses; & je conçois par-là ce que je serois capable d'exécuter pour une Comédie entiere, si j'étois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nés en un rang élevé, peuvent se proposer l'honneur de servir* VOTRE MAJESTÉ *dans les grands emplois: mais pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne-là l'ambition de mes souhaits; & je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France, que de contribuer quelque chose au divertissement de son Roi. Quand je n'y réussirai pas, ce ne sera jamais par un défaut de zéle, ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions, & qui sans doute affligeroit sensiblement,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéïssant,

& très-fidéle serviteur,

MOLIERE.

AVERTISSEMENT.

Jamais entreprise au Théâtre ne fut si précipitée que celle-ci ; & c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une Comédie ait été conçue, faite, apprise & représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de *l'impromptu*, & en prétendre de la gloire : mais seulement pour prévenir certaines gens, qui pourroient trouver à redire que je n'aye pas mis ici toutes les espéces de fâcheux qui se trouvent. Je sçais que le nombre en est grand, & à la cour, & dans la ville ; & que sans épisodes, j'eusse bien pû en composer une Comédie de cinq Actes bien fournis, & avoir encore de la matiere de reste. Mais dans le peu de tems qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessein, & de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages, & sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns ; & je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, & que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître ; &, pour lier promtement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pûs trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, & si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les régles. Le tems viendra de faire imprimer mes remarques sur les piéces que j'aurai faites : & je ne désespere pas de faire voir un jour, en grand Auteur, que je puis citer Aristote & Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions de la multitude, & je tiens aussi difficile de combattre un Ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouïssance la piéce fut composée ; & cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler : mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a mêlés avec la Comédie.

Le dessein étoit de donner un ballet aussi ; & comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danseurs excellens, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, & l'avis fut de les jetter dans les entr'actes de la Comédie, afin que ces intervalles donnassent tems aux mêmes baladins, de venir sous d'autres habits. De sorte, que pour ne point rompre aussi le fil de la piéce par ces manieres d'intermédes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, & de ne faire qu'une seule chose du Ballet & de la Comédie : mais comme le tems étoit fort précipité, & que tout cela ne fut pas réglé entierement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la Comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange qui est nouveau pour nos Théâtres, & dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'Antiquité : & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses, qui pourroient être méditées avec plus de loisir.

D'abord que la toile fut levée, un des Acteurs, comme vous pourriez dire, moi, parut sur le Théâtre en habit de ville, & s'adressant au Roi avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en désordre de ce qu'il se trouvoit là seul, & manquoit de tems & d'Acteurs, pour donner à sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En même tems, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vûe ; & l'agréable Nayade qui parut dedans s'avança au bord du Théâtre, & d'un air héroïque, prononça les vers que Monsieur Pélisson avoit faits, & qui servent de Prologue.



PROLOGUE.

Le Théâtre représente un jardin orné de termes & de plusieurs jets d'eau.

UNE NAYADE *sortant des eaux dans une coquille.*

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand Roi du
monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faveur, que la terre ou que l'eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau?
Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible.
Lui-même n'est-il pas un miracle visible?
Son régne si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers?
Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévére, aussi puissant que juste,
Régler, & ses Etats, & ses propres desirs;
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs;
En ses justes projets jamais ne se méprendre;
Agir incessamment, tout voir, & tout entendre;
Qui peut cela, peut tout: il n'a qu'à tout oser,
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
Ces termes marcheront, &, si LOUIS l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôtesses de leurs troncs, moindres Divinités,
C'est LOUIS qui le veut, sortez, Nymphes, sortez,
Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.
Quittez pour quelque tems votre forme ordinaire,
Et paroissons ensemble aux yeux des Spectateurs,
Pour ce nouveau Théâtre, autant de vrais Acteurs.

Plusieurs Driades accompagnées de Faunes & de Satyres sortent des arbres & des termes.

Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude,
Héroïque souci, Royale inquiétude,
Laissez-le respirer, & souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement:

Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéïr les loix, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaise, & semble consentir
A l'unique dessein de le bien divertir.
Fâcheux, retirez-vous; ou s'il faut qu'il vous voye,
Que ce soit seulement pour exciter sa joye.

La Nayade emméne avec elle, pour la Comédie, une partie des gens qu'elle a fait paroître, pendant que le reste se met à danser au son des haut-bois qui se joignent aux violons.



ACTEURS DE LA COMEDIE.

DAMIS, tuteur d'Orphise.
ORPHISE.
ERASTE, amoureux d'Orphise.

ALCIDOR. LISANDRE. ALCANDRE. ALCIPE. ORANTE. CLIMENE. DORANTE. CARITIDES. ORMIN. FILINTE.	} fâcheux.

LA MONTAGNE, valet d'Eraste.
L'EPINE, valet de Damis.
LA RIVIERE, & deux autres Valets d'Eraste.

ACTEURS DU BALLET.

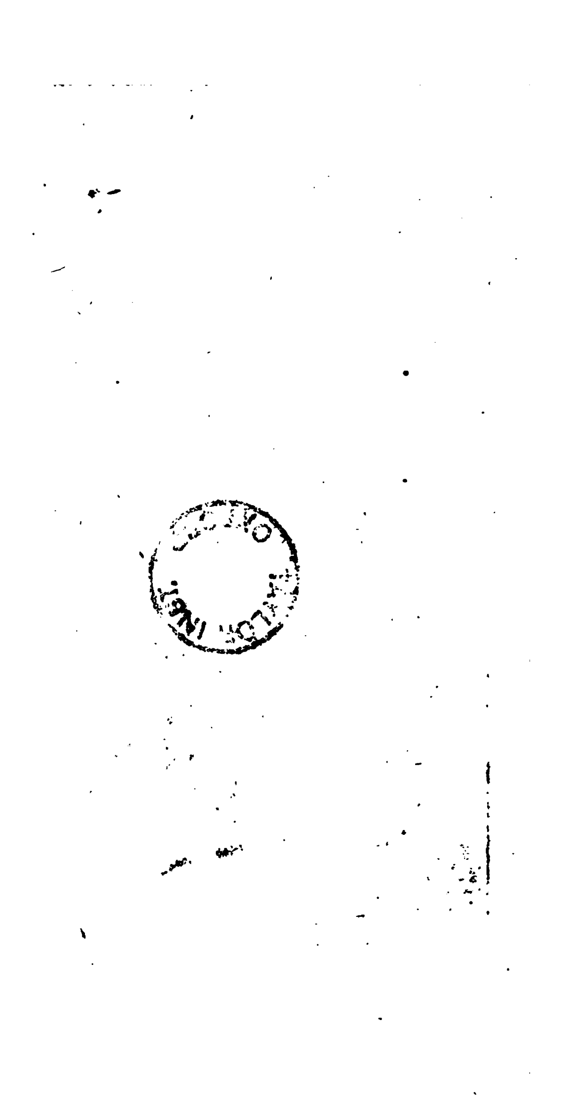
Ier ACTE.	JOUEURS DE MAIL. CURIEUX.
IIe ACTE.	JOUEURS DE BOULE. FRONDEURS. SAVETIERS, ET SAVETIERES. UN JARDINIER.
IIIe ACTE.	SUISSES. QUATRE BERGERS. UNE BERGERE.

La Scene est à Paris.



LES FACHEUX.

J. Punt delin. et fecit 1739.



LES FÂCHEUX.

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Sous quel astre bon Dieu! faut-il que je sois né
Pour être de fâcheux toujours assassiné!
Il semble que par-tout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espéce.
Mais il n'est rien d'egal au fâcheux d'aujourd'hui;
J'ai crû n'être jamais débarrassé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîné de voir la Comédie,
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout ému de colere.
J'étois sur le théâtre en humeur d'écouter.
La piéce, qu'à plusieurs j'avois oui vanter,
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit silence;
Lorsque, d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement,
En criant, holà-ho, un siége promtement,
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la piéce troublée.
Hé, mon Dieu! nos françois, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
Ai-je dit, & faut-il, sur nos défauts extrêmes,
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,

Et confirmions ainsi, par des éclats de foux,
Ce que chez nos voisins on dit par-tout de nous?
Tandis que là-dessus je haussois les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles;
Mais l'homme pour s'asseoir à fait nouveaux fracas,
Et traversant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et, de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte;
Mais lui ferme & constant n'en a fait aucun compte,
Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
Ah! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse.
Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant; mais on en voit paroître,
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissoit, & moi, pour l'arrêter,
Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter.
Tu n'as point vû ceci, Marquis? Ah! Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle, & je n'y suis pas âne;
Je sçais par quelles loix un ouvrage est parfait;
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là-dessus de la piéce il m'a fait un sommaire,
Scene à scene averti de ce qui s'alloit faire,
Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur,
Il me les récitoit tout haut avant l'acteur.
J'avois beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
Et s'est devers la fin levé long-tems d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien, sur-tout, d'ouïr le denouement.
Je rendois grace au Ciel, & croyois de justice
Qu'avec la Comédie eût fini mon supplice:

Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
Disant, qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
Je le remercioit doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête,
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé:
Et sortis de ce lieu, me la donnant plus séche,
Marquis, allons au Cours faire voir ma caléche,
Elle est bien entendue, & plus d'un Duc & Pair
En fait à mon faiseur faire une du même air.
Moi de lui rendre grace, & pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
Ah! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au Maréchal à qui j'avois promis.
De la chere, ai-je dit, la doze est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure:
Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure,
Tu te moques, Marquis, nous nous connoissons tous;
Et je trouve avec toi des passe-tems plus doux.
Je pestois contre moi, l'ame triste & confuse
Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,
Et ne sçavois à quoi je devois recourir,
Pour sortir d'une peine à me faire mourir;
Lorsqu'un carosse fait de superbe maniere,
Et comblé de laquais, & devant & derriere,
S'est avec un grand bruit devant nous arrêté;
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun & lui courant à l'embrassade,
Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
Et tandis que tous deux étoient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire;
Non sans avoir long-tems gémi d'un tel martyre,
Et maudit le fâcheux, dont le zéle obstiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.
Tout ne va pas, Monsieur, au gré de notre envie ;
Le Ciel veut qu'ici bas chacun ait ses fâcheux,
Et les hommes seroient sans cela trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes fâcheux, le plus fâcheux encore
C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et malgré ses bontés lui défend de me voir.
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ERASTE.

Il est vray ; mais je tremble, & mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,
En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé ?

LA MONTAGNE.

Quoi ! Vous doutez encor d'un amour confirmé ?

ERASTE.

Ah ! c'est mal-aisément qu'en pareille matiere,
Un cœur bien enflammé prend assûrance entiere.
Il craint de se flater, &, dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaite, est ce qu'il croit le moins :
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre rabat par devant se sépare.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

ERASTE.

Ouf, tu m'étrangles, fat, laisse-le, comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu...

ERASTE.

Sottise sans pareille!
Tu m'as d'un coup de dent, presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos Canons...

ERASTE.

Laisse-les, tu prends trop de souci.

LA MONTAGNE.

Ils sont tout chifonnés.

ERASTE.

Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, par grace singuliere,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussiere.

ERASTE.

Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par-là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà?

ERASTE.

Mon Dieu, dépêche-toi.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ERASTE *après avoir attendu.*

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ERASTE.

Il me tue.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous êtes-vous fourré?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé?

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ERASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE *laissant tomber le chapeau.*

Hai!

ERASTE.

Le voilà par terre!
Je fais fort avancé. Que la fiévre te serre.

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ote...

ERASTE.

Il ne me plaît pas.
Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
Qui fatigue son maître, & ne fait que déplaire.
A force de vouloir trancher du nécessaire.

****

SCENE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE, LA MONTAGNE.

[*Orphise traverse le fond du Théâtre, Alcidor lui donne la main.*]

ERASTE.

Mais vois-je pas Orphise? Oui, c'est elle qui vient.
Où va-t-elle si vîte; & quel homme la tient!
[*Il la salue comme elle passe, & elle en passant détourne la tête.*]

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Quoi! Me voir en ces lieux devant elle paroître;
Et passer en feignant de ne me pas connoître!
Que croire? Qu'en dis-tu? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ERASTE.

Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un si cruel martyre.
Fai donc quelque réponse à mon cœur abbattu.
Que dois-je présumer? Parle, qu'en penses-tu?
Di-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire;
Et ne désire point trancher du nécessaire.

ERASTE.

Peste l'impertinent! Va-t-en suivre leurs pas,
Voi ce qu'ils deviendront, & ne les quitte pas.

LA MONTAGNE *revenant sur ses pas.*

Il faut suivre de loin?

ERASTE.

Oui.

LA MONTAGNE *revenant sur ses pas.*

Sans que l'on me voye?
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoye?

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE *revenant sur ses pas.*

Vous trouverai-je ici?

ERASTE.

Que le Ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde.

SCENE IV.

ERASTE *seul.*

Ah! que je sens de trouble, & qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer ce fatal rendez-vous.
Je pensois y trouver toutes choses propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

****

SCENE V.

LISANDRE, ERASTE.

LISANDRE.

Sous ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,
Cher Marquis, & d'abord je suis à toi venu.
Comme à de mes amis, il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante,
Qui de toute la Cour contente les experts,
Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
J'ai le bien, la naissance, & quelque emploi passable,
Et fais figure en France assez considérable;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

[*il prélude.*]

La, la, hem, hem: écoute avec soin, je te prie.

[*Il chante sa courante.*]

N'est-elle pas belle?

ERASTE.

Ah!

LISANDRE.

Cette fin est jolie.

[*Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.*]

Comment la trouves-tu?

ERASTE.

Fort belle assûrément.

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément;

Et sur tout la figure a merveilleuse grace.

[*Il chante, parle & danse tout ensemble.*]

Tien, l'homme passe ainsi : puis la femme repasse:
Ensemb'e, puis on quitte, & la femme vient-là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà?
Ce fleuret? Ces coupés courant après la belle?
Dos à dos: face à face, en se pressant sur elle?
Que t'en semble, Marquis?

ERASTE.

Tous ces pas-là sont fins.

LISANDRE.

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ERASTE.

On le voit.

LISANDRE.

Les pas donc?

ERASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LISANDRE.

Veux tu par amitié, que je te les apprenne?

ERASTE.

Ma foi, pour le present, j'ai certain embarras..

LISANDRE.

Hé bien donc, ce sera lorsque tu le voudras.
Si j'avois dessus moi ces paroles nouvelles,
Nous les lirions ensemble, & verrions les plus belles.

ERASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu. Baptiste le très-cher
N'a point vû ma courante, & je le vais chercher:
Nous avons pour les airs de grandes sympathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.

[*Il s'en va chantant toujours.*]

✿

SCENE VI.

ERASTE *seul.*

Ciel ! Faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir !
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences !

****

SCENE VII.

ERASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule & vient de ce côté.

ERASTE.

Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité :
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre raison ne sçait ce qu'elle veut,
Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle d'un mot rajuste bien des choses.

ERASTE.

Hélas ! Je te l'avoue, & déjà cet aspect
A toute ma colere imprime le respect.

****

SCENE VIII.

ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE.

Votre front à mes yeux montre peu d'allegresse ;
Seroit-ce ma présence, Eraste qui vous blesse ?

Qu'eſt-ce donc? Qu'avez-vous? Et ſur quels déplaiſirs,
Lorſque vous me voyez, pouſſez-vous des ſoupirs?

ERASTE.

Hélas! Pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la triſteſſe mortelle?
Et d'un eſprit méchant n'eſt-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vûe
Paſſer....

ORPHISE *riant.*

C'eſt de cela que votre ame eſt émûe?

ERASTE.

Inſultez, inhumaine, encore à mon malheur;
Allez, il vous ſied mal de railler ma douleur,
Et d'abuſer, ingrate, à maltraiter ma flâme,
Du foible que pour vous vous ſçavez qu'a mon âme.

ORPHISE.

Certes il en faut rire, & confeſſer ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainſi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puiſſe me plaire,
Eſt un homme fâcheux dont j'ai ſçû me défaire,
Un de ces importuns, & ſots officieux
Qui ne ſçauroient ſouffrir qu'on ſoit ſeule en des lieux,
Et viennent auſſi-tôt, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon deſſein,
Et juſqu'à mon caroſſe il m'a prêté la main
Je m'en ſuis promtement défaite de la ſorte,
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos diſcours, Orphiſe, ajoûterai-je foi,
Et votre cœur eſt-il tout ſincere pour moi?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
Quand je me juſtifie à vos plaintes frivoles.
Je ſuis bien ſimple encore; & ma ſotte bonté....

ERASTE.

Ah! ne vous fâchez pas, trop ſévere beauté,

Je veux croire en aveugle, étant sous votre Empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, un malheureux amant;
J'aurai pour vous respect jusques au monument.
Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre;
Oui, je souffrirai tout de vos divins appas
J'en mourrai: mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentimens régneront dans votre ame,
Je sçaurai de ma part....

SCENE IX.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

[*à Orphise.*]

Marquis, un mot. Madame,
De grace pardonnez si je suis indiscret.
En osant, devant vous, lui parler en secret,
[*Orphise sort.*]

SCENE. X.

ALCANDRE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

Avec peine, Marquis, je te fais la priere;
Mais un homme vient-là de me rompre en visiere.
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part tu l'ailles appeller.
Tu sçais qu'en pareil cas ce seroit avec joye,
Que je te le rendrois en la même monnoye.

ERASTE *après avoir été quelque tems sans parler.*

Je ne veux point ici faire la capitan,
Mais on m'a vû soldat avant que courtisan;

J'ai servi quatorze ans, & je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace,
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras me puisse être imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture,
Et notre Roi n'est pas un Monarque en peinture.
Il sçait faire obéïr les plus grands de l'Etat,
Et je trouve qu'il fait en digne Potentat.
Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire;
Mais je ne m'en sens point, quand il faut lui déplaire.
Je me fais de son ordre une suprême loi:
Pour lui désobéïr, cherche un autre que moi.
Je te parle, Vicomte, avec franchise entiere,
Et suis ton serviteur en toute autre matiere.
Adieu.

****

SCENE XI.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Cinquante fois au diable les fâcheux!
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE.

Je ne sçais.

ERASTE.

Pour sçavoir où la belle est allée,
Va-t-en chercher par tout, j'attends dans cette allée.

Fin du premier Acte.

****

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

Des joueurs de mail, en criant gâre, obligent Eraste à se retirer.

SECONDE ENTRE'E.

Après que les joueurs de mail ont fini, Eraste revient pour attendre Orphise. Des curieux tournent autour de lui pour le connoître, & font qu'il se retire encore pour un moment.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

Les fâcheux à la fin se sont-ils écartés?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, & les trouve, & pour second martyre,
Je ne sçaurois trouver celle que je désire.
Le tonnerre & la pluye ont promtement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au Ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent!
Le Soleil baisse fort, & je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

Bon jour.

ERASTE *à part.*

Hé quoi! Toujours ma flâme divertie?

ALCIPE.

Console-moi, Marquis, d'une étrange partie,
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain
A qui je donnerois quinze points & la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les joueurs au diable;
Un coup assûrément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un pic,
Je donne, il en prend six, & demande à refaire;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulois rien faire.
Je porte l'as de tréfle, admire mon malheur,
L'as, le Roi, le valet, le huit, & dix de cœur,

Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame, & Roi de carreau, dix & Dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portés la Dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte Major:
Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême,
Des bas carreaux, sur table, étale une sixième.
J'en avois écarté la Dame avec le Roi,
Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
Et croyois bien du moins faire deux points uniques.
Avec les sept carreaux, il avoit quatre piques,
Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne sçavoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jetté l'as de cœur, avec raison, me semble;
Mais il avoit quitté quatre tréfles ensemble;
Et par un six de cœur je me suis vû capot,
Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.
Morbleu! fai-moi raison de ce coup effroyable;
A moins que l'avoir vû, peut-il être croyable?

ERASTE.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.

ALCIPE.

Parbleu! tu jugeras, toi-même, si j'ai tort,
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte;
Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi je porte.
Tien, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit,
Et voici....

ERASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,
Et vois de la justice au transport qui t'agite;
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
Adieu. Console-toi, pourtant de ton malheur.

ALCIPE.

Qui? Moi? J'aurai toujours ce coup-là sur le cœur;
Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.

[*Il s'en va, & rentre en disant.*]

Un six de cœur! Deux points!

ERASTE *seul.*

En quel lieu sommes-nous ?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Ah ! Que tu fais languir ma juste impatience!

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ai pû faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin ?

LA MONTAGNE.

Sans doute, & de l'objet qui fait votre destin.
J'ai par son ordre exprès quelque chose à vous dire.

ERASTE.

Et quoi ? Déjà mon cœur après ce mot soupire.
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de sçavoir ce que c'est ?

ERASTE.

Oui, di vîte.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ERASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?

LA MONTAGNE.

Puisque vous désirez de sçavoir promtement.
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai.... Ma foi, sans vous vanter mon zéle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle,
Et si...

ERASTE.

Peste soit, fat, de tes digressions!

LA MONTAGNE.

Ah! Il faut modérer un peu ses passions;
Et Sénéque...

ERASTE.

Sénéque est un sot dans ta bouche,
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Di-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphise... Une bête est là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire..

ERASTE.

Quoi?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sçais-tu que je ne veux pas rire.

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir
Assûré, que dans peu vous l'y verrez venir.
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

ERASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir.
Mais puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
Laisse-moi méditer.

[*La Montagne sort.*]

J'ai dessein de lui faire
Quelques vers, sur un air où je la vois se plaire.

[*Il rêve.*]

SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE dans un coin du théâtre sans être apperçû.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obstination?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMENE.

Je voudrois qu'on ouît les unes & les autres.

ORANTE *appercevant Eraste.*

J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant:
Il pourra nous juger sur notre différend.
Marquis; de grace, un mot: souffrez qu'on vous appelle
Pour être entre nous deux juge d'une querelle,
D'un débat, qu'ont émû nos divers sentimens
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amans.

ERASTE.

C'est une question à vuider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites-là d'inutiles chansons.
Votre esprit fait du bruit, & nous vous connoissons;
Nous sçavons que chacun vous donne à juste titre...

ERASTE.

Hé, de grace...

ORANTE.

En un mot, vous serez notre arbitre,
Et ce sont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMENE *à Orante.*

Vous retenez ici qui vous doit condamner:
Car enfin, s'il est vray ce que j'en ose croire,
Monsieur à mes raisons donnera la victoire.

ERASTE *à part.*

Qui ne puis-je à mon traître inspirer le souci
D'inventer quelque chose à me tirer d'ici !

ORANTE *à Climene.*

Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.
[*à Eraste.*]
Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,
Est de sçavoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée & la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMENE.

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMENE.

Et moi, que si nos vœux doivent paroître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui ; mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie,
Bien mieux dans les respects, que dans la jalousie.

CLIMENE.

Et c'est mon sentiment que qui s'attache à nous,
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

Fi, ne me parlez point pour être amans, Climene,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects & toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux ;
Dont l'ame, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement ;
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement ;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussi-tôt qu'il naît de leur présence ;
Et, lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement ;

Enfin, qui, prenant droit des fureurs de leur zéle,
Ne nous parlent jamais, que pour faire querelle,
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amans que le respect inspire,
Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMENE.

Fi, ne me parlez point, pour être vrays amans,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportemens,
De ces tiédes galans, de qui les cœurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, & laissent chaque jour,
Sur trop de confiance, endormir leur amour.
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.
Un amour si tranquille excite mon courroux,
C'est aimer froidement que n'être point jaloux;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flâme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme,
Et, par de promts transports, donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.
On s'applaudit alors de son inquiétude,
Et, s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir soumis à nos genoux
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pû nous déplaire.
Sont un charme à calmer toute notre colere.

ORANTE.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,
Je sçais qui vous pourroit donner contentement,
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMENE.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
Je sçais certaines gens fort commodes pour vous,
Des hommes en amour d'un humeur si souffrante
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt, vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

[*Orphise paroît dans le fond du théâtre, & voit Eraste entre Orante & Climene.*]

ERASTE.

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire,
Et pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, & l'autre aime bien mieux.

CLIMENE.

L'arrêt est plein d'esprit; mais....

ERASTE.

Suffit; j'en suis quitte.
Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

****

SCENE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE *appercevant Orphise, & allant au devant d'elle.*

Que vous tardez, Madame, & que j'éprouve bien....

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
A tort vous m'accusez d'être trop tard venue;
[*montrant Orante & Climene qui viennent de sortir.*]
Et vous avez de quoi vous passer de ma vûe.

ERASTE.

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir?
Ah! de grace attendez....

ORPHISE.

Laissez-moi, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

SCENE VI.

ERASTE *seul.*

Ciel! Faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses & fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux!
Mais allons sur ses pas malgré sa résistance;
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

****

SCENE VII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Ah! Marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaisirs interrompre le cours!
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ERASTE.

Je cherche ici quelqu'un, & ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu! chemin faisant, je te le veux conter,
Nous étions une troupe assez bien assortie
Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie,
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf, qu'un chacun nous disoit cerf-dixcorps;
Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.
Nous avions comme il faut séparé nos relais,
Et déjeunions en hâte, avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard avec longue rapiere,
Montant superbement sa jument poliniere
Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,

Nous préfentant auffi pour furcroît de colere,
Un grand benêt de fils auffi fot que fon pere.
Il s'eft dit grand chaffeur, & nous a priés tous,
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
Dieu préferve, en chaffant, toute fage perfonne
D'un porteur de huchet, qui mal à propos fonne;
De ces gens qui, fuivis de dix hourets galeux
Difent, ma meute, & font les chaffeurs merveilleux.
Sa demande reçûe, & fes vertus prifées,
Nous avons tous été frapper à nos brifées.
A trois longueurs de trait, tayaut, voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens. J'appuye, & fonne fort.
Mon cerf débuche, & paffe une affez longue plaine,
Et mes chiens après lui; mais fi bien en haleine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un feul jufte-au-corps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute, & moi, je prends en diligence
Mon cheval Alezan. Tu l'as vû?

ERASTE.

Non, je penfe.

DORANTE.

Comment? C'eft un cheval auffi bon qu'il eft beau,
Et que, ces jours paffés, j'achetai de Gaveau. *
Je te laiffe à penfer, fi, fur cette matiere,
Il voudroit me tromper, lui qui me confidere;
Auffi je m'en contente; & jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval, ni meilleur, ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette,
L'encolure d'un cigne, effilée, & bien droite;
Point d'épaules non plus qu'un liévre, court jointé,
Et qui fait dans fon port voir fa vivacité;
Des pieds, morbleu, des pieds! le rein double: à vray dire,
J'ai trouvé le moyen, moi feul, de le réduire,
Et fur lui, quoiqu'aux yeux il montrât beau femblant,
Petit Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant.
Une croupe, en largeur, à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu fçait! Bref, c'eft une merveille,
Et j'en ai refufé cent piftoles, croi moi,
Au retour d'un cheval amené pour le Roi.

* *Fameux marchand de chevaux.*

Je monte donc dessus, & ma joye étoit pleine,
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine,
Je pousse, & je me trouve en un fort, à l'écart,
A la queue de nos chiens moi seul avec Drecart. *
Une heure là dedans notre cerf se fait battre.
J'appuye alors mes chiens, & fais le diable à quatre;
Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
Je le relance seul, & tout alloit des mieux,
Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre;
Une part de mes chiens se sépare de l'autre,
Et je les vois, Marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, & Finaut balancer;
Il se rabat soudain, dont j'eus l'ame ravie,
Il empaume la voye, & moi, je sonne & crie,
A Finaut, à Finaut, j'en revois à plaisir
Sur une taupiniere, & resonne à loisir.
Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour disgrace,
Le jeune cerf, Marquis, à mon campagnard passe.
Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix, tayaut, tayaut, tayaut.
Mes chiens me quittent tous, & vont à ma pécore;
J'y pousse, & j'en revois dans le chemin encore;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jetté l'œil,
Que je connus le change & sentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces de mon cerf, & de ses connoissances,
Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
Que c'est le cerf de meute, & par ce différend
Il donne tems aux chiens d'aller loin. J'en enrage,
Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
Je pousse mon cheval, & par haut & par bas,
Qui plioit des gaulis aussi gros que le bras:
Je raméne les chiens à ma premiere voye,
Qui vont, en me donnant une excessive joye,
Requerir notre cerf, comme s'ils l'eussent vû.
Ils le relancent; mais, ce coup est-il prévû?
A te dire le vray, cher Marquis, il m'assomme;
Notre cerf relancé va passer à nôtre homme
Qui, croyant faire un coup de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,

* *Fameux piqueur.*

Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie, ah ! j'ai mis bas la bête.
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
Pour courre un cerf ? Pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, & ta prudence est rare :
C'est ainsi, des fâcheux, qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chasseur campagnard.

ERASTE.

[*seul.*]

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

Fin du second Acte.

BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

Des joueurs de boule arrêtent Eraste pour mesurer un coup, sur lequel ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, & leur laisse danser un pas, composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

DEUXIEME ENTRE'E.

De petits frondeurs le viennent interrompre, qui sont chassés ensuite.

TROISIEME ENTRE'E.

Des savetiers & des savetieres, leurs peres, & autres sont aussi chassés à leur tour.

QUATRIEME ENTRE'E.

Un jardinier danse seul, & se retire pour faire place au troisiéme Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Il est vray, d'un côté mes soins ont réussi,
Cet adorable objet enfin s'est adouci;
Mais d'un autre on m'accable, & les astres séveres
Ont contre mon amour redoublé leurs coleres.
Oui, Damis son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes voeux,
A son aimable niéce a défendu ma vûe,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvûe.
Orphise toutes fois, malgré son désaveu,
Daigne accorder ce soir une grace à mon feu;
Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime sur tout les secrettes faveurs,
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs,
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grace suprême.
Je vais au rendez-vous, c'en est l'heure à peu près;
Puis je veux m'y trouver plûtôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas?

ERASTE.

Non. Je craindrois que peut-être
A quelques yeux suspects tu me fisses connoître.

LA MONTAGNE.

Mais....

ERASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suivre vos loix:
Mais au moins de si loin....

ERASTE.

Te tairas-tu, vingt fois?

Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode,
De te rendre à toute heure un valet incommode?

SCENE II.

CARITIDES, ERASTE.

CARITIDES.

Monsieur, le tems répugne à l'honneur de vous voir,
Le matin est plus propre à rendre un tel devoir:
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville:
Au moins messieurs vos gens me l'assûrent ainsi,
Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encore est ce un grand heur dont le destin m'honore,
Car deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ERASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi?

CARITIDES.

Je m'acquitte, Monsieur, de ce que je vous doi;
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire,
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDES.

Comme le rang, l'esprit, la générosité
Que chacun vante en vous....

ERASTE.

Oui, je suis fort vanté,
Passons, Monsieur.

CARITIDES.

Monsieur, c'est une peine extrême
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi même,
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avecque poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit merite.

Pour moi, j'aurois voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pû, Monsieur, dire ce que je suis.

ERASTE.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connoître.

CARITIDES.

Oui, je suis un savant charmé de vos vertus,
Non pas de ces savans, dont le nom n'est qu'en *us*:
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine,
Ceux qu'on habille en grec, ont bien meilleure mine,
Et pour en avoir un qui se termine en *ès*,
Je me fais appeller, Monsieur Caritidès.

ERASTE.

Monsieur Caritidès, soit. Qu'avez-vous à dire?

CARITIDES.

C'est un placet, Monsieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au Roi.

ERASTE.

Hé! Monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDES.

Il est vray que le Roi fait cette grace extrême,
Mais par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchans placets, Monsieur, sont présentés
Qu'ils étouffent les bons, & l'espoir où je fonde,
Est qu'on donne le mien, quand le Prince est sans
monde.

ERASTE.

Hé bien, vous le pouvez, & prendre votre tems.

CARITIDES.

Ah! Monsieur. les huissiers sont de terribles gens,
Ils traitent les savans de faquins à nazardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer,
Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçû l'espérance certaine,
Qu'auprès de notre Roi vous serez mon Mécene.
Oüi, votre crédit m'est un moyen assuré...

ERASTE.

Hé bien, donnez-moi donc, je le présenterai.

CARITIDES.

Le voici; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non...

CARITIDES.

C'est pour être instruit, Monsieur, je vous conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE,

Votre très-humble, très-obéïssant, très-fidéle, & très-savant sujet & serviteur, Caritidés, François de nation, Grec de profession, ayant considéré les grands & notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule, & autres lieux de votre bonne Ville de Paris, en ce que certains ignorans, compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse & détestable ortographe, toute sorte de sens & de raison, sans aucun égard d'étimologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand scandale de la République des Lettres, & de la Nation Françoise, qui se décrie & se déshonore par lesdits abus, & notamment envers les Allemans, curieux Lecteurs & Spectateurs desdites Inscriptions.

ERASTE.

Ce Placet est fort long, & pourroit bien fâcher...

CARITIDES.

Ah! Monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

[*Il continue.*]

Supplie humblement VOTRE MAJESTÉ *de créer pour le bien de son Etat, & la gloire de son Empire, une Charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Révisenr, & Restaurateur Général desdites Inscriptions; & d'icelle honorer le Suppliant, tant en considération de son rare & éminent sçavoir, que des grands & signalés services qu'il a rendus à*

l'Etat, & à VOTRE MAJESTÉ, *en faisant l'Anagramme de* VOTREDITE MAJESTÉ *en François, Latin, Grec, Hébreu, Syriaque, Chaldéen, Arabe....*

ERASTE *l'interrompant.*

Fort bien: donnez-le vîte, & faites la retraite:
Il sera vû du Roi; c'est une affaire faite.

CARITIDÈS.

Hélas! Monsieur, c'est tout que montrer mon placet.
Si le Roi le peut voir, je suis sûr de mon fait;
Car, comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.
Au reste, pour porter au Ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom, & surnom,
J'en veux faire un Poëme en forme d'acrostiche,
Dans les deux bouts du vers, & dans chaque hémistiche.

ERASTE.

Oui, vous l'aurez demain, Monsieur Caritidès.
[*Seul.*]
Ma foi de tels savans sont des ânes bien-faits.
J'aurois dans d'autres tems bien ri de sa sottise.

****

SCENE III.

ORMIN, ERASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,
J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien; mais dépêchons; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.

Au Mail, au Luxembourg, & dans les Tuileries,
Il fatigue le monde avec ses rêveries;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces savantas qui ne sont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, Monsieur, faire votre fortune.

ERASTE *bas à part.*

Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et nous viennent toujours promettre tant de bien.
[*haut.*]
Vous avez fait, Monsieur, cette benite pierre
Qui peut seule enrichir tous les Rois de la terre?

ORMIN.

La plaisante pensée, hélas, où vous voilà!
Dieu me garde, Monsieur, d'être de ces fous-là!
Je ne me repais point de visions frivoles,
Et je vous porte ici les solides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au Roi,
Et que tout cacheté je conserve sur moi.
Non de ces sots projets, de ces chimeres vaines,
Dont les Surintendans ont les oreilles pleines:
Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions;
Mais un, qui tous les ans, à si peu qu'on le monte,
En peut donner au Roi quatre cent de bon compte
Avec facilité, sans risque, ni soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon,
Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable,
Et que du premier mot on trouvera faisable.
Oui, pourvû que par vous je puisse être poussé....

ERASTE.

Soit; nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,
Je vous découvrirois cet avis d'importance.

ERASTE.

Non, non, je ne veux point sçavoir votre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,

Et veux avec franchise en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.

[*Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Eraste.*]

Cet avis merveilleux dont je suis l'inventeur,
Est que....

ERASTE.

D'un peu plus loin, & pour cause, Monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
Que de ses ports de mer le Roi tous les ans tire.
Or l'avis, dont encor nul ne s'est avisé,
Est qu'il faut de la France, & c'est un coup aisé,
En fameux ports de mer, mettre toutes les côtes,
Ce seroit pour monter à des sommes très-hautes,
Et si...

ERASTE.

L'avis est bon, & plaira fort au Roi.
Adieu. Nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins, appuyez-moi
Pour en avoir ouvert les premieres paroles.

ERASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux pistoles
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur...

ERASTE.

[*Il donne deux louis à Ormin.*] [*seul.*]

Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pusse me voir quitte!
Voyez quel contre-tems prend ici leur visite.
Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCENE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE.

Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle,

ERASTE.

Quoi?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ERASTE.

A moi?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler?
Je sçais de bonne part qu'on t'a fait appeller;
Et, comme ton ami, quoiqu'il en réussisse,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ERASTE.

Je te suis obligé; mais croi que tu me fais...

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas; mais tu sors sans valets.
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ERASTE *à part.*

Ah! j'enrage.

FILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi?

ERASTE.

Je te jure, Marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye,
Si d'aucun démêlé...

FILINTE.

Tu pense qu'on te croye?

ERASTE.

Hé, mon Dieu! Je te dis, & ne déguise point,
Que...

FILINTE.

Ne me crois pas duppe, & crédule à ce point.

ERASTE.

Veux-tu m'obliger?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laisse-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Une galanterie
En certain lieu, ce soir...

FILINTE.

Je ne te quitte pas.
En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas.

ERASTE.

Parbleu, puisque tu veux que j'aye une querelle,
Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle;
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

C'est fort mal d'un ami recevoir le service:
Mais puisque je vous rends un si mauvais office,
Adieu. Vuidez sans moi tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.

[*seul.*]

Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée!
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

✿

SCENE V.

DAMIS, L'EPINE, ERASTE, LA RIVIERE & ses compagnons.

DAMIS *à l'Evine.*

Quoi ! malgré moi le traitre espère l'obtenir ?
Ah ! mon juste courroux le sçaura prévenir.

ERASTE *à part.*

J'entrevois-là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoi ! Toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise ?

DAMIS *à l'Epine.*

Oui, j'ai sçû que ma niéce, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Eraste sans témoins.

LA RIVIERE *à ses compagnons.*

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?
Approchons doucement, sans nous faire connoître.

DAMIS *à l'Epine.*

Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t-en faire venir ceux que je viens de dire
Pour les mettre en embûche aux lieux que je désire,
Afin qu'au nom d'Eraste, on soit prêt à venger
Mon honneur que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flâme criminelle.

LA RIVIERE *attaquant Damis avec ses compagnons.*

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ERASTE.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse
De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.

[*à Damis.*]

Je suis à vous, Monsieur.

[*Il met l'épée à la main contre la Riviere & ses compagnons qu'il met en fuite.*

DAMIS.

O Ciel! Par quel secours,
D'un trépas assûré, vois-je sauver mes jours?
A qui suis-je obligé d'un si rare service?

ERASTE *revenant.*

Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel! Puis-je à mon oreille ajouter quelque foi?
Est-ce la main d'Eraste....

ERASTE.

Oui, oui, Monsieur, c'est moi,
Trop heureux, que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DAMIS.

Quoi! Celui dont j'avois résolu le trépas,
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras?
Ah! c'en est trop; mon cœur est contraint de se rendre,
Et, quoique votre amour ce soir ait pû prétendre,
Ce trait si surprenant de générosité,
Doit étouffer en moi toute animosité.
Je rougis de ma faute, & blâme mon caprice.
Ma haine trop long-tems vous a fait injustice;
Et, pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE.

ORPHISE *sortant de chez elle avec un flambeau.*

Monsieur, quelle avanture a d'un trouble effroyable...

DAMIS.

Ma niéce, elle n'a rien que de très-agréable,

Puisqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en vous,
C'est elle qui vous donne Eraste pour époux.
Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui, que votre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ERASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux sort, dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir.

[*On frappe à la porte de Damis.*]

ERASTE.

Qui frappe-là si fort ?

****

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ORPHISE, ERASTE, L'EPINE.

L'EPINE.

Monsieur, ce sont des masques,
Qui portent des crins-crins, & des tambours de basques.

[*Les masques entrent qui occupent toute la place.*]

Quoi ! Toujours des fâcheux ? Holà, Suisses, ici,
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

FIN.



BALLET DU TROISIEME ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

Des Suisses avec des halebardes chassent tous les masques fâcheux, & se retirent ensuite pour laisser danser.

DERNIERE ENTRE'E.

Quatre bergers & une bergere ferment le divertissement.

FIN.



LES FACHEUX,

Comédie en vers & en trois Actes, représentée à Vaux devant le Roi, au mois d'Août, & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 4. Novembre de la même année 1661.

NICOLAS FOUQUET, dernier Sur-Intendant des Finances, engagea Moliere à composer cette Comédie pour la fameuse Fête qu'il donna au Roi & à la Reine-Mere, dans sa Maison de Vaux, aujourd'hui appellée Villars. Moliere n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avoit déja quelques Scenes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, & en composa cette Comédie, qui fut, comme il le dit dans la Préface, faite, apprise & représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend un certain Grimarest Auteur d'une Vie de Moliere, que le Roi lui eût alors fourni lui-même le caractere du Chasseur. Moliere n'avoit point encore auprès du Roi un accès assez libre: de plus, ce n'étoit pas ce Prince qui donnoit la Fête, c'étoit Fouquet; & il falloit ménager au Roi le plaisir de la surprise. Cette Piéce fit au Roi un plaisir extrême, quoique les Ballets des Intermedes fussent mal inventés & mal exécutés. Paul Pélisson, homme célébre dans les Lettres, composa le Prologue en vers à la louange du Roi. Ce Prologue fut très applaudi de toute la Cour, & plût beaucoup à Louis XIV. Mais celui qui donna la Fête, & l'Auteur du Prologue, furent tous deux mis en prison peu de tems après. On les vouloit même arrêter au milieu de la Fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de Cour.

Les Fâcheux ne sont pas le premier Ouvrage en Scenes absolument détachées, qu'on ait vu sur notre Théâtre. Les *Visionnaires* de Desmarets étoient dans ce goût, & avoient eu un succès si prodigieux, que tous les Beaux-esprits du tems de Desmarets l'ap-

pelloient l'*Inimitable Comédie*. Le goût du Public s'est tellement perfectionné depuis, que cette Comédie ne paroît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les Comédiens osèrent la jouer en 1719 mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux tombent dans le même décri. On ignoroit le Théâtre, du tems de Desmarets. Les Auteurs étoient outrés en tout, parce qu'ils ne connoissoient point la nature. Ils peignoient au hazard des caracteres chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque, dominoient par-tout. Moliere fut le premier qui fit sentir le vrai, & par conséquent le beau. Cette Piece le fit connoître plus particulierement de la Cour & du Maître; & lorsque, quelque tems après, Moliere donna cette Piece à Saint Germain, le Roi lui ordonna d'y ajouter la Scene du Chasseur. On prétend que ce Chasseur étoit le Comte de Soyecourt. Moliere, qui n'entendoit rien au jargon de la Chasse, pria le Comte de Soyecourt lui-même, de lui indiquer les termes dont il devoit se servir.



L'ECOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

A
MADAME.

Madame,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre, & je me trouve si peu fait au stile d'Epître Dédicatoire, que je ne sçais par où sortir de celle-ci. Un autre Auteur qui seroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, *sur ce Titre de* L'ECOLE DES FEMMES, *& l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moi,* MADAME, *je vous avoue mon foible. Je ne sçais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; & quelques belles lumieres que mes confreres les Auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que* VOTRE ALTESSE ROYALE *pourroit avoir à démêler avec la Comédie que je lui présente. On n'est pas en peine sans doute, comme il faut faire pour vous louer. La matière,* MADAME, *ne saute que trop aux yeux, &, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, & qualités sur qualités. Vous en avez* MADAME, *du côté du rang, & de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des graces, & de l'esprit, & du corps qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voyent. Vous en avez du côte de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'appro-*

cher de vous. Je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez, cette bonté toute obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce sont particulierement ces dernieres pour qui je suis, & dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, *je ne sçais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes, & ce sont choses, à mon avis, & d'une trop vaste etendue & d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une Epître, & les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré,* MADAME, *je ne vois rien à faire ici pour moi, que de vous dédier simplement ma Comédie, & de vous assûrer avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-obligé Serviteur
MOLIERE.

BIEN des gens ont frondé d'abord cette Comédie; mais les rieurs ont été pour elle, & tout le mal qu'on en a pû dire, n'a pû faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente. Je sçais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs, & rende raison de mon Ouvrage; & sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres: mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet, est déjà dans une dissertation que j'ai fait en Dialogue, & dont je ne sçais encore ce que je ferai. L'idée de ce Dialogue, ou si l'on veut, de cette petite Comédie, me vint après les deux ou trois premières représentations de ma piéce. Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un soir; & d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, & qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même, & je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire éxécutée; d'une manière, à la vérité, beaucoup plus galante, & plus spirituelle que je ne puis faire; mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi; & j'eus peur, que si je produisois cet Ouvrage sur notre Théâtre, on ne m'accusât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sçais ce qui en sera, & cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette Préface ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens; car pour moi je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma Comédie, & je souhaite que toutes celles que je pourrai faire, soient traitées par eux comme celle-ci, pourvû que le reste soit de même.

ACTEURS.

ARNOLPHE, *ou* LA SOUCHE.
AGNE'S, fille d'Enrique.
HORACE, amant d'Agnés, fils d'Oronte.
CHRISALDE, ami d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau-frere de Chrisalde, & pere d'Agnés.
ORONTE, pere d'Horace, & ami d'Arnolphe.
UN NOTAIRE.
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.

La Scéne est à Paris, dans une place d'un fauxbourg.



L'ECOLE DES FEMMES.

J. Punt delin. et fecit 1739.

L'ECOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRISALDE.

Nous sommes ici seuls, & l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?
Votre dessein, pour vous me fait trembler de peur;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme, est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il est vray, notre ami. Peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient par-tout l'infaillible appanage.

CHRISALDE.

Ce sont coups du hazard, dont on n'est point garant,
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie:

Car enfin vous ſçavez qu'il n'eſt grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vûs garantis;
Que vos plus grands plaiſirs ſont, par-tout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues ſecrettes...

ARNOLPHE.

Fort bien. Eſt-il au monde une autre ville auſſi,
Où l'on ait des maris ſi patiens qu'ici?
Eſt-ce qu'on n'en voit pas de toutes les eſpéces.
Qui ſont accommodés chez eux de toutes piéces?
L'un amaſſe du bien, dont ſa femme fait part
A ceux qui prennent ſoin de le faire cornard;
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infame,
Voit faire tous les jours des préſens à ſa femme,
Et d'aucun ſoin jaloux n'a l'eſprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'eſt pour ſa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui ſert de guéres,
L'autre en toute douceur laiſſe aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiſeau,
Prend fort honnêtement ſes gands & ſon manteau.
L'une de ſon galant, en adroite femelle,
Fait fauſſe confidence à ſon époux fidéle,
Qui dort en ſûreté ſur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des ſoins qu'il ne perd pas;
L'autre pour ſe purger de ſa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépenſe,
Et le mari benêt, ſans ſonger à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.
Enfin ce ſont par-tout des ſujets de Satyre,
Et comme ſpectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos ſots ..

CHRISALDE.

Oui; mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie auſſi de lui.
J'entends parler le monde, & des gens ſe délaſſent
A venir débiter les choſes qui ſe paſſent:
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je ſuis,
Jamais on ne m'a vû triompher de ces bruits;
J'y ſuis aſſez modeſte, & bien qu'aux occurrences
Je puiſſe condamner certaines tolérances,

Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire :
Car enfin il faut craindre un revers de satyre,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi quand à mon front par un sort qui tout méne,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main:
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compere, il en est autrement;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance,
De tout tems votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vû contr'eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gâre qu'aux carrefours on ne vous timpanise.
Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien rusé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sçais les tours rusés, & les subtiles trames,
Dont, pour nous en planter sçavent user les femmes,
Et comme on est duppé par leurs dextérités,
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Hé, que prétendez vous? Qu'une sotte en un mot.

ARNOLPHE.

Epouser une sotte, est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage,
Et je sçais ce qu'il coûte à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi, j'irois me charger d'une spirituelle,
Qui ne parleroit rien que cercle, & que ruelle?

Qui de profe & de vers feroit de doux écrits,
Et que vifiteroient marquis, & beaux efprits,
Tandis que fous le nom dû mari de Madame,
Je ferois comme un faint que pas un ne reclame?
Non, non, je ne veux point d'un efprit qui foit haut,
Et femme qui compofe en fçait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne en clartés peu fublime,
Même ne fçache pas ce que c'eft qu'une rime;
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à fon tour, qu'y met-on;
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crême;
En un mot qu'elle foit d'une ignorance extrême,
Et c'eft affez pour elle, à vous en bien parler,
De fçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

CHRISALDE.

Une femme ftupide eft donc votre marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien fotte,
Qu'une femme fort belle, avec beaucoup d'efprit.

CHRISALDE.

L'efprit & la beauté....

ARNOLPHE.

L'honnêteté fuffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puiffe jamais fçavoir ce que c'eft qu'être honnête?
Outre qu'il eft affez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute fa vie une bête avec foi.
Penfez-vous le bien prendre, & que, fur votre idée,
La fûreté d'un front puiffe être bien fondée?
Une femme d'efprit peut trahir fon devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle ofe le vouloir;
Et la ftupide au fien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & fans penfer le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce difcours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond;

Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte.
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte,
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode.
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode.
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise & pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien, ni naissance.
Un air doux & posé, parmi d'autres enfans,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans:
Sa mere se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée,
Et la bonne paysanne apprenant mon désir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique,
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on employeroit
Pour la rendre idiotte autant qu'il se pourroit.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
Et grande, je l'ai vûe à tel point innocente,
Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée; & comme ma demeure
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison, où nul ne me vient voir;
Et pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz, pourquoi cette narration?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le résultat de tout, est qu'en ami fidéle,
Ce soir je vous invite à souper avec elle;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on doit me condamner.

CHRISALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez dans cette conférence,
Juger de sa personne & de son innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...,

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et par fois elle en dit, dont je pâme de rire.
L'autre jour, (pourroit-on se le persuader?)
Elle étoit fort en peine, & me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait, se faisoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe....

ARNOLPHE.

Bon!
Me voulez-vous toujours appeller de ce nom?

CHRISALDE.

Ah! malgré que j'en aye, il me vient à bouche,
Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser
A quarante-deux ans de vous débaptiser,
Et, d'un vieux tronc pourri de votre métairie,
Vous faire dans le monde un nom de Seigneurie?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connoît,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaît.

CHRISALDE.

Quel abus de quitter le vray nom de ses peres,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimeres?
De la plûpart des gens c'est la demangeaison;
Et sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sçais un Paysan, qu'on appelloit gros Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte;
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas,
Et m'appeller de l'autre, est ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la plûpart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encor des adresses de lettre....

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous....

CHRISALDE.

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit;
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plûs vous nommer que Monsieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bon jour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRISALDE *à part, en s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manieres.

ARNOLPHE *seul.*

Il est un peu blessé sur certaines matieres.
Chose étrange de voir; comme avec passion,
Un chacun est chaussé de son opinion!

[*Il frappe à sa porte.*]

Holà.

****

SCENE II.

ARNOLPHE, ALAIN & GEORGETTE dans la maison.

ALAIN.

Qui heurte?

ARNOLPHE. *à part*

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joye à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va-là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette.

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Vas-y toi.

ALAIN.

Vas-y toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie

Pour me laisser dehors ! Holà ho, je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain.

ALAIN.

Quoi !

GEORGETTE.

C'est Monsieu.

Ouvre vîte.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,

N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah !

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoi plûtôt que moi ? Le plaisant stratagême !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aye ici l'ame bien patiente !

ALAIN *en entrant.*

Au moins c'est moi, Monsieur.

GEORGETTE *en entrant.*

Je suis votre servante;
C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de Monsieur que voilà,
Je te...

ARNOLPHE *recevant un coup d'Alain.*

Peste !

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaut-là.

ALAIN.

C'est-elle aussi, Monsieur.

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise,
Songez à me répondre, & laissons la fadaise.
Hé bien, Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN.

Monsieur, nous nous....

[*Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.*]

Monsieur, nous nous por...

[*Arnolphe l'ôte encore.*]

Dieu merci.

Nous nous...

ARNOLPHE *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, & le jettant par terre.*]

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête?

ALAIN.

Vous faites bien. J'ai tort.

ARNOLPHE *à Alain.*

Faites descendre Agnès.

SCENE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non?

GEORGETTE

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc?...

GEORGETTE

Oui, je meure.
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNE'S, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main, c'est un bon témoignage.
Hé bien, Agnés, je suis de retour du voyage.
En êtes-vous bien aise?

AGNE'S.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNE'S.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNE'S.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites vous donc là?

AGNE'S.

Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit, & vos coëffes sont faites.

ALAIN.

C'est-elle aussi, Monsieur.

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise,
Songez à me répondre, & laissons la fadaise.
Hé bien, Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN.

Monsieur, nous nous....
[*Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.*]
Monsieur, nous nous por...
[*Arnolphe l'ôte encore.*]
Dieu merci.

Nous nous...

ARNOLPHE *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, & le jettant par terre.*]

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête?

ALAIN.

Vous faites bien. J'ai tort.

ARNOLPHE *à Alain.*

Faites descendre Agnès.

SCENE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non?

GEORGETTE

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc?...

GEORGETTE

Oui, je meure.
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNE'S, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main, c'est un bon témoignage.
Hé bien, Agnés, je suis de retour du voyage.
En êtes-vous bien aise?

AGNE'S.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNE'S.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNE'S.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites vous donc là?

AGNE'S.

Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit, & vos coëffes sont faites.

Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre,
Pour un fait important que ne dit pas sa lettre.

[*Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.*]

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joye à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

[*Après avoir lû la lettre.*]

Il faut pour les amis des lettres moins civiles;
Et tous ces complimens sont choses inutiles.
Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laissons ce stile.
Hé bien, comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtimens,
Et j'en crois merveilleux les divertissemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise;
Mais pour ceux que du nom de galans on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coquetter,
On trouve d'humeur douce, & la brune & la blonde,
Et les maris aussi les plus benins du monde;
C'est un plaisir de Prince, &, des tours que je voi,
Je me donne souvent la Comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'une.
Vous est-il point encore arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine avanture;
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE *à part.*

Bon. Voici de nouveau quelque conte gaillard,
Et ce sera de quoi metre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais de grace qu'au moins ces choses soient secrettes.

ARNOLPHE.

Oh!

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions,
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchise,
Qu'ici d'une beauté mon ame s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès,
Et, sans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE *en riant.*

Hé? C'est?

HORACE *lui montrant le logis d'Agnés.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde;
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir,
Un air tout engageant, je ne sçais quoi de tendre,
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vû
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvû;
C'est Agnés qu'on l'appelle.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! Je créve.

HORACE.

Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zousse, ou Source qu'on le nomme.

Je ne me suis pas fort arrêté sûr le nom;
Riche, à ce qu'on m'a dit; mais des plus sensés, non;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point?

ARNOLPHE *à part.*

La fâcheuse pilule!

HORACE.

Hé! Vous ne dites mot?

ARNOLPHE.

Hé oui... Je le connoi.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas?

ARNOLPHE.

Hé...

HORACE.

Qu'en dites-vous? Quoi?
Hé, c'est-à-dire, oui. Jaloux à faire rire?
Sot? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pû dire.
Enfin l'aimable Agnés a sçû m'assujettir,
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir;
Et ce seroit péché, qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise,
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous sçavez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clé de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me semblez chagrin. Seroit-ce qu'en effet
Vous désaprouveriez le dessein que j'ai fait?

ARNOLPHE.

Non, c'est que je songeois...

HORACE.

Cet entretien vous lasse.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Ah! Faut-il...

HORACE *revenant.*

Derechef, veuillez être discret,
Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Que je sens dans mon ame...

HORACE *revenant.*

Et surtout à mon pere,
Qui s'en feroit peut-être un sujet de colere.

ARNOLPHE *croyant qu'Horace revient encore.*

[*seul.*]

Oh... Oh! Que j'ai souffert durant cet entretien!
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence, & quelle hâte extrême,
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur?
Mais ayant tant souffert, je devois me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et sçavoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons de le rejoindre, il n'est pas loin, je pense;
Tirons-en de ce fait l'entiere confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

Il m'eſt, lorſque j'y penſe, avantageux, ſans doute
D'avoir perdu mes pas, & pû manquer ſa route:
Car enfin, de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pû ſe renfermer tout entier à ſes yeux,
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il ſçût ce qu'il ignore.
Mais je ne ſuis pas homme à gober le morceau,
Et laiſſer un champ libre aux yeux d'un damoiſeau;
J'en veux rompre le cours, &, ſans tarder, apprendre
Juſqu'où l'intelligence entr' eux a pû s'étendre:
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en eſt;
Elle n'a pû faillir ſans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin, eſt ſur mon compte.
Eloignement fatal! Voyage malheureux!

[*Il frappe à ſa porte.*]

****

SCENE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Ah! Monſieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez çà tous deux.
Paſſez-là, paſſez-là. Venez-là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah! vous me faites peur, & tout mon ſang ſe fige.

ARNOLPHE.

C'eſt donc ainſi qu'abſent, vous m'avez obéi?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Hé ! ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure.

A L A I N *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assûre.

A R N O L P H E *à part.*

Ouf. Je ne puis parler, tant je suis prévenu ;
Je suffoque, & voudrois me pouvoir mettre nud.

[*à Alain & Georgette.*]

Vous avez donc souffert, ô canaille maudite,

[*à Alain qui veut s'enfuir.*]

Qu'un homme soit venu... Tu veux prendre la fuite ?

[*à Georgette.*]

Il faut que sur le champ... Si tu bouges... Je veux

[*à Alain.*]

Que vous me disiez... Hé ! Oui, je veux que tous deux...

[*Alain & Georgette se levent, & veulent encore s'enfuir.*]

Quiconque remuera, par la mort, je l'assomme.
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme ?
Hé ? Parlez. Dépêchez ; vîte, promtement, tôt,
Sans rêver, veut-on dire ?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah !

GEORGETTE *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut.

ALAIN *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs.

A R N O L P H E *à part.*

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine :
Il faut que je m'évente, & que je me proméne.
Aurois-je deviné, quand je l'ai vû petit,
Qu'il croîtroit pour cela ? Ciel ! Que mon cœur pâtit !
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre ressentiment ;
Patience, mon cœur, doucement, doucement.

[*à Alain & à Georgette.*]

Levez-vous, & rentrant faites qu'Agnés descende.

[*à part.*]

Arrêtez. Sa surprise en deviendroit moins grande.
Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire sortir.

[*à Alain & à Georgette.*]

Que l'on m'attende ici.

****

SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon Dieu, qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce Monsieur l'a fâché, je te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est cela, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sçauroit voir personne en approcher?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Oüi; mais pourquoi l'est-il? Et pourquoi ce courroux?

ALAIN.

C'est que la jalousie... Entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiéte...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,

ARNOLPHE.

Pourquoi donc?...

GEORGETTE

Oui, je meure.
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNE'S, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main, c'est un bon témoignage.
Hé bien, Agnés, je suis de retour du voyage.
En êtes-vous bien aise?

AGNE'S.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNE'S.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNE'S.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites vous donc là?

AGNE'S.

Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit, & vos coëffes sont faites.

Que, lorfqu'une avanture en colere nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet;
Afin que dans ce tems la bile fe tempere,
Et qu'on ne faffe rien que l'on ne doive faire.
J'ai fuivi fa leçon fur le fujet d'Agnés,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les foupçons de mon efprit malade
Puffent fur le difcours la mettre adroitement,
Et, lui fondant le cœur, s'éclaircir doucement.

****

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNE'S, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Venez, Agnés.
[*à Alain & Georgette.*]
Rentrez.

****

SCENE VI.

ARNOLPHE, AGNE'S.

ARNOLPHE.

La promenade eft belle.

AGNE'S.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour!

AGNE'S.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

AGNE'S.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage; mais quoi?
Nous sommes tous mortels, & chacun est pour soi.
Lorsque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluye?

AGNE'S.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNE'S.

Jamais je ne m'ennuye.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNE'S.

Six chemises, je pense, & six coëffes aussi.

ARNOLPHE *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chere Agnés, est une étrange chose.
Voyez la médisance, & comme chacun cause.
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Etoit en mon absence à la maison venu,
Que vous aviez souffert sa vûe & ses harangues;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit faussement...

AGNE'S.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vrayment.

ARNOLPHE.

Quoi! C'est la vérité qu'un homme...

AGNE'S.

Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE *bas à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité
Me marque pour le moins son ingénuité.

[*haut.*]

Mais il me semble, Agnés, si ma mémoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNE'S.

Oui; mais quand je l'ai vû, vous ignoriez pourquoi,
Et vous en auriez fait sans doute autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être: mais enfin, contez-moi cette histoire.

AGNE'S.

Elle est fort étonnante & difficile à croire.
J'étois sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vûe,
D'une humble révérence aussi-tôt me salue,
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence:
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
Et lui d'une troisiéme aussi-tôt repartant,
D'une troisiéme aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, & toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle:
Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle révérence aussi je lui rendois:
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serois tenue,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNE'S.

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde en parlant de la sorte:
Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits long-tems vous maintenir!
Il ne vous a pas faite une belle personne,
Afin de mal user des choses qu'il vous donne;
Et vous devez sçavoir que vous avez blessé
Un cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! suppôt de Satan, exécrable damnée!

AGNÉS

Moi, j'ai blessé quelqu'un? fis-je toute étonnée.
Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon,
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
Hélas! Qui pourroit, dis-je, en avoir été cause?
Sur lui, sans y penser, fis-je cheoir quelque chose?
Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
Hé, mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde;
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?
Oui, dit-elle, vos yeux pour causer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne sçavez pas.
En un mot, il languit le pauvre misérable;
Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuse un secours,
C'est un homme à porter en terre dans deux jours.
Mon Dieu! J'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande?
Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir & vous entretenir;
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.
Hélas! Volontiers, dis-je, & puisqu'il est ainsi,
Il peut tant qu'il voudra me venir voir ici.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! sorciere maudite, empoisonneuse d'ames,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames!

AGNÉS.

Voilà comme il me vit, & reçût guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison?
Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance?
Moi, qui compâtis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE *bas à part.*

Tout cela n'est parti que d'une ame innocente;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,

Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNE'S.

Qu'avez-vous? Vous grondez, ce me semble, un petit:
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vûe apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNE'S.

Hélas! Si vous sçaviez comme il étoit ravi,
Comme il perdit son mal si-tôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain & Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, & diriez comme nous.

ARNOLPHE.

Oui; mais que faisoit-il étant seul avec vous?

AGNE'S.

Il disoit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, & là dedans remue
Certain je ne sçai quoi, dont je suis toute émue.

ARNOLPHE *bas à part.*

O fâcheux examen d'un mystere fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal!

[*haut.*]

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

AGNE'S.

Oh! tant. Il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnés, quelqu'autre chose?
[*La voyant interdite.*]
Ouf.

AGNE'S.

Hé, il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi?

AGNE'S.

Pris...

ARNOLPHE.

Hé?

AGNE'S.

Le...

ARNOLPHE.

Plaît-il?

AGNE'S.

Je n'ose:
Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNE'S.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu! Non.

AGNE'S.

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNE'S.

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE.

Non.

AGNE'S.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre, que de mystere!
Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNE'S.

Il...

ARNOLPHE *à part.*

Je souffre en damné.

AGNE'S.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné;
A vous dire le vray, je n'ai pû m'en défendre.

ARNOLPHE *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNE'S.

Comment? Est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE.

Non pas.
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le posséde,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre reméde?

AGNE'S.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que, pour le secourir, j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE *bas à part.*

Grace aux bontés du Ciel, j'en suis quitte à bon compte.
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.
[*haut.*]
Chut. De votre innocence, Agnés, c'est un effet,
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait, est fait.
Je sçais qu'en vous flatant le galant ne désire
Que de vous abuser, & puis après s'en rire.

AGNE'S.

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah! vous ne sçavez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les fornettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains, & chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNE'S.

Un péché, dites-vous? Et la raison de grace?

ARNOLPHE.

La raison? La raison est l'arrêt prononcé,
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

AGNE'S.

Courroucé? Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'est une chose, hélas! si plaisante & si douce.
J'admire quelle joye on goûte à tout cela,
Et je ne sçavois point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, & ces douces caresses;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et, qu'en se mariant, le crime en soit ôté.

AGNE'S.

N'est-ce plus un péché, lorsque l'on se marie?

ARNOLPHE.

Non.

AGNE'S.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNE'S.

Est-il possible?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNE'S.

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNE'S.

Vous nous voulez, nous deux...

ARNOLPHE.

Rien de plus assûré.

AGNE'S.

Que, si cela se fait, je vous caresserai.

ARNOLPHE.

Hé, la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous serons mariés?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.

AGNÈS *riant.*

Dès ce soir?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNÈS.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je désire.

AGNÈS.

Hélas! Que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction!

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNÈS.

Avec... Là....

ARNOLPHE.

Là... Là n'est pas mon compte.
A choisir un mari, vous êtes un peu prompte,
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt;
Et quant au Monsieur, là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce,

Que, venant au logis, pour votre compliment
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement.
Et lui jettant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnés? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je ferai le témoin.

AGNE'S.

Las! Il est si bien fait. C'est...

ARNOLPHE.

Ah! Que de langage!

AGNE'S.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNE'S.

Mais, quoi? Voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'est assez.
Je suis maître, je parle, allez, obéïssez.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, AGNE'S, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

OUI, tout a bien été, ma joye est sans pareille,
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin séducteur,
Et voilà de quoi sert un sage directeur.
Votre innocence, Agnés, avoit été surprise:
Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer & de perdition.
De tous ces damoiseaux on sçait trop les coutumes,
Ils ont de beaux canons, force rubans & plumes,
Grands cheveux, belles dents, & des propos fort doux;
Mais comme je vous dis, la griffe est là-dessous,
Et ce sont vrays Satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée:
Mais encore une fois, grace au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vû lui jetter cette pierre
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux, à ne point différer
Les nôces, où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.

[*à Georgette & à Alain.*]

Un siége au frais ici. Vous, si jamais en rien....

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre Monsieur-là nous en faisoit accroire:
Mais....

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire

Auſſi-bien eſt-ce un ſot, il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étoient point de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour ſouper tout ce que je déſire,
Et pour notre contrat, comme je viens de dire;
Faites venir ici l'un ou l'autre au retour
Le notaire qui loge au coin du carrefour.

****

SCENE II.

ARNOLPHE, AGNE'S.

ARNOLPHE *aſſis.*

Agnés, pour m'écouter, laiſſez-là votre ouvrage;
Levez un peu la tête, & tournez le viſage:

[*mettant le doigt ſur ſon front.*]

Là regardez-moi là durant cet entretien;
Et, juſqu'au moindre mot, imprimez-le vous bien.
Je vous épouſe, Agnés, &, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre deſtinée,
Contempler la baſſeſſe où vous avez été,
Et dans le même tems admirer ma bonté,
Qui de ce vil état de pauvre villageoiſe,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoiſe;
Et jouïr de la couche & des embraſſemens
D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens,
Et dont, à vingt partis fort capables de plaire,
Le cœur a refuſé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez ſans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous inſtruiſe
A mériter l'état où je vous aurai miſe,
A toujours vous connoître, & faire qu'à jamais
Je puiſſe me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnés, n'eſt pas un badinage,
A d'auſteres devoirs le rang de femme engage.
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine & prendre du bon tems.

Votre sexe n'est-là que pour la dépendance.
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité:
L'une est moitié suprême, & l'autre subalterne;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne;
Et, ce que le soldat dans son devoir instruit
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son pere,
A son supérieur le moindre petit frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, & de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son Seigneur, & son maître.
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussi-tôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnés, que je vous abandonne;
Que cet honneur est tendre, & se blesse de peu,
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu,
Et qu'il est aux enfers des chaudieres bouillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis-là, ne sont pas des chansons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre ame les suit, & fuit d'être coquette,
Elle sera toujours comme un lys, blanche & nette;
Mais, s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vray partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleste bonté.
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit sçavoir son office,

Entrant au mariage il en faut faire autant:
Et voici dans ma poche un écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'Auteur: mais c'est quelque bonne ame;
Et je veux que ce soit votre unique entretien.

[*Il se léve.*]

Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNE'S *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE,

OU

LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIE'E,

Avec son exercice journalier.

I. MAXIME.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire:
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNE'S *poursuit.*

II. MAXIME.

Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut désirer
Le mari qui la posséde;
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté;
Et pour rien doit être compté,
Que les autres la trouvent laide.

III. MAXIME.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédiens qui font des teins fleuris;
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles;
Et les soins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

IV. MAXIME.

Sous sa coëffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;
Car pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

V. MAXIME.

Hors ceux dont un mari la visite se rend,
La bonne régle défend
De recevoir aucune ame ;
Ceux qui, de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accommodent pas Monsieur.

VI. MAXIME.

Il faut des présens des hommes
Qu'elle se défende bien ;
Car, dans le siécle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

VII. MAXIME.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes :
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

VIII. MAXIME.

Ces sociétés déréglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les esprits ;
En bonne politique on les doit interdire ;
Car c'est-là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

IX. MAXIME.

Tout femme qui veut à l'honneur se vouer ;
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste :
Car le jeu fort décevant
Pousse une femme souvent
A jouer de tout son reste.

X. MAXIME.

Des promenades du tems,
Ou repas qu'on donne aux champs,

Il ne faut point qu'elle essaye.
Selon les prudens cerveaux
Le mari dans ces cadeaux
Est toujours celui qui paye.

XI. MAXIME.

ARNOLPHE.

Vous acheverez seule, &, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire, & ne tarderai guère.
Rentrez, & conservez ce livre chèrement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.

****

SCENE III.

ARNOLPHE *seul.*

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette ame,
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a, péche de ce côté,
De ces sortes d'erreurs le reméde est facile;
Toute personne simple aux leçons est docile,
Et, si du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejetter.
Mais une femme habile est bien une autre bête.
Notre sort ne dépend que de sa seule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignemens ne font-là que blanchir;
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à dupper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue,
Une femme d'esprit est un diable en intrigue,
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas.

Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que
dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos François l'ordinaire défaut;
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune,
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendroient plûtôt que de ne causer pas.
Oh! que les femmes sont du diable bien tentées,
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées:
Et que... Mais le voici. Cachons-nous toujours bien;
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCENE. IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Je reviens de chez vous, & le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment.

ARNOLPHE.

Hé, mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compliment.
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies,
Et, si l'on m'en croyoit, elles feroient bannies.
C'est un maudit usage, & la plûpart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur tems.

[*Il se couvre.*]

Mettons donc, sans façon. Hé bien, vos amourettes?
Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?
J'étois tantôt distrait par quelque vision;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion:
De vos premiers progrès j'admire la vîtesse,
Et dans l'événement mon ame s'intéresse.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur;
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh, oh! Comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon très-grand regret,
Il a sçû de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il si-tôt appris cette avanture?

HORACE.

Je ne sçais: mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure à-peu-près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton & de visage,
Et servante & valet m'ont bouché le passage;
Et d'un, *Retirez-vous, vous nous importunez*,
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez!

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, *Vous n'entrerez point, Monsieur l'a défendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de-là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jetté.

ARNOLPHE.

Comment d'un grès?

HORACE.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre! Ce ne sont pas des prunes que cela:
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vray, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui; mais cela n'est rien,
Et de vous racrocher vous trouverez moyen?

HORACE.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile, & la fille, après tout,
Vous aime.

HORACE.

Assûrément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espere.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute;
Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit-là,
Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, & qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre,

Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître,
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être,
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral;
Un vaillant d'un poltron; un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnés;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès,
Retirez-vous, mon ame aux visites renonce,
Je sçais tous vos discours, & voilà ma réponse,
Cette pierre, ou ce grès dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds:
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots, & la pierre jettée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
L'amour sçait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
Et peut-on me nier que ses flames puissantes
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes?
Que dites-vous du tour, & de ce mot d'écrit?
Hé? N'admirez vous point cette adresse d'esprit?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

[*Arnolphe rit d'un air forcé.*]

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu;
Qui chez lui se retranche, & de grès fait parade,
Comme si j'y voulois monter par escalade,
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi
Anime du dedans tous ses gens contre moi,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême.

Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant autant qu'on sçauroit dire;
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire,
Et vous n'en riez pas assez à mon avis.

ARNOLPHE *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a sçû l'y mettre;
Mais en termes touchans, & tous pleins de bonté,
De tendresse innocente, & d'ingénuité:
De la maniere enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la premiere blessure.

ARNOLPHE *bas à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert,
Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

Je veux vous écrire, & je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerois que vous sçussiez; mais je ne sçais comment faire pour vous les dire, & je me défie de mes paroles. Comme je commence à connoître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, & d'en dire plus que je ne devrois. En vérité, je ne sçais ce que vous m'avez fait; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, & que je serois bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela, mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, & je voudrois que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, & que tout ce que vous me dites, n'est que pour m'abuser; mais je vous assûre que je n'ai pû encore me figurer cela de vous, & je suis si touchée de vos paroles, que je ne sçaurois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est: car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez la

plus grand tort du monde si vous me trompiez, & je pense que j'en mourrois de déplaisir.

ARNOLPHE *à part.*

Hon, chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi? Rien. C'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais vû d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel se peut-il faire voir?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,
De gâter méchamment ce fond d'ame admirable?
D'avoir, dans l'ignorance & la stupidité,
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment? Si vîte?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sçauriez vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourroit avoir accès?
J'en use sans scrupule, & ce n'est pas merveille,
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille.
Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'observer;
Et servante & valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pû prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main
D'un génie, à vray dire, au-dessus de l'humain.
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.

Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

ARNOLPHE.

Non vrayement, &, sans moi, vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

****

SCENE V.

ARNOLPHE *seul.*

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoi! Pour une innocente, un esprit si présent?
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression, il s'est ancré chez elle,
Et c'est mon désespoir, & ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
Et l'amour y pâtit aussi-bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sçais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même :
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel! Puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coëffé?
Elle n'a ni parens, ni support, ni richesse,
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse,
Et cependant je l'aime après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte? Ah! Je créve, j'enrage,
Et je souffletterois mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu : mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.
Ciel! Faites que mon front soit exemt de disgrace ;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidens
La constance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

J'AI peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre & dedans & dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vûe!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émûe,
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillans transports dont s'enflammoit mon cœur,
Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étois aigri, fâché, désespéré contr'elle,
Et cependant jamais je ne la vis si belle;
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçans,
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressans,
Et je sens là-dedans qu'il faudra que je créve,
Si de mon triste sort la disgrace s'achéve.
Quoi? J'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse & de précaution?
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance?
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissans,
Et crû la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou, dont elle s'amourache,
Me la vienne enlever jusques sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi?
Non parbleu, non parbleu; petit sot mon ami:
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point.

SCENE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah! Le voilà. Bon jour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE *se croyant seul, & sans voir ni entendre le Notaire.*]

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçû,
Quittancer le contrat, que vous n'ayez reçû.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Hé bien, il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte!

LE NOTAIRE.

Le douaire se régle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Je l'aime; & cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Quel traitement lui faire en pareille avanture?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers de dot qu'elle a mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Si...

[*Il apperçoit le Notaire.*]

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup, & qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle,
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs,
Ou coutumier, selon les différens vouloirs,
Ou par donation dans le contrat formelle
Qu'on fait ou pure ou simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sçait pas les formes d'un contrat?
Qui me les apprendra? Personne, je présume.
Sçais-je pas qu'étant joints, on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles & conquêts,
A moins que par un Acte on n'y renonce exprès?
Sçais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour...

ARNOLPHE.

Oui, c'est chose sûre,
Vous sçavez tout cela: mais qui vous en a dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule, & faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit de l'homme, & sa chienne de face!

Adieu. C'eſt le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dreſſer un contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé: mais la choſe eſt remiſe;
Et l'on vous mandera quand l'heure ſera priſe.
Voyez quel diable d'homme avec ſon entretien!

LE NOTAIRE *ſeul.*

Je penſe qu'il en tient, & je crois penſer bien.

****

SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE *allant au-devant d'Alain & de Georgette.*

M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connoître:
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'eſt un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

****

SCENE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Monſieur....

ARNOLPHE.

Approchez-vous, vous êtes mes fidéles,
Mes bons, mes vrays amis, & j'en ſçais des nouvelles.

ALAIN.

Le Notaire....

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelqu'autre jour.
On veut à mon honneur jouër d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfans, pourroit-ce être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître?
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit,
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.
Donc, puisqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais, à ses beaux discours, gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh! Vrayement...

GEORGETTE.

Nous sçavons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement, Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur.

ALAIN.

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE.

[*à Georgette.*]

Bon. Georgette ma mignonne,
Tu me parois si douce, & si bonne personne.

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

[*à Alain.*]

Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête, & tout plein de vertu?

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

[*à Georgette.*]

Fort bien. Ma mort est sûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

[*à Alain.*] Fort bien.
Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien.
Je sçais, quand on me sert, en garder la mémoire.
Cependant par avance, Alain, voilà pour boire,
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.
[*Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent.*]
Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE *le poussant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN *le poussant.*

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE *le poussant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà, c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous ſommes pas ſouvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'inſtant nous recommencions ?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puiſque je le déſire.
Je vous laiſſe l'argent. Allez. Je vous rejoins,
Ayez bien l'œil à tout, & ſecondez mes ſoins.

****

SCENE V.

ARNOLPHE *ſeul.*

Je veux pour eſpion qui ſoit d'exacte vûe,
Prendre le ſavetier du coin de notre rue.
Dans ſa maiſon toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, & ſur-tout en bannir
Vendeuſes de rubans, perruquieres, coëffeuſes,
Faiſeuſes de mouchoirs, gantieres, revendeuſes,
Tous ces gens qui ſous main travaillent chaque jour
A faire réuſſir les myſteres d'amour.
Enfin j'ai vû le monde, & j'en ſçais les fineſſes.
Il faudra que mon homme ait de grandes adreſſes,
Si meſſage ou poulet de ſa part peut entrer.

****

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

La place m'eſt heureuſe à vous y rencontrer.
Je viens de l'échaper bien belle, je vous jure.
Au ſortir d'avec vous, ſans prévoir l'avanture,

Seule dans son balcon j'ai vû paroître Agnés
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a sçû faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte :
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux,
Et tout ce qu'elle a pû dans un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord ; je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de tems en tems des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit.
Et jettant brusquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée,
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu,
Du trait qu'elle a joué, quelque jour soit venu.
Enfin, après vingt tours, ayant de la maniere,
Sur ce qui n'en peut mais, déchargé sa colere,
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, & moi, de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage,
C'étoit trop hazarder : mais je dois, cette nuit,
Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
En toussant par trois fois je me ferai connoître,
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, & secondé d'Agnés,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul ami, je veux bien vous l'apprendre.
L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre,
Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sçait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.



SCENE VII.

ARNOLPHE *seul.*

Quoi! L'astre qui s'obstine à me désespérer,
Ne me donnera pas le tems de respirer?
Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilans confondre la prudence,
Et je serai la duppe, en ma maturité,
D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé?
En sage philosophe, on m'a vû vingt années
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidens
Qui font dans le malheur tomber les plus prudens:
Des disgraces d'autrui profitant dans mon ame,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts:
Pour ce noble dessein, j'ai crû mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
Et, comme si du sort il étoit arrêté
Que nul homme ici bas n'en seroit exemté,
Après l'expérience, & toutes les lumieres
Que j'ai pû m'acquerir sur de telles matieres,
Après vingt ans & plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace
Pour me trouver après dans la même disgrace?
Ah! Bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit, je suis encor nanti;
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste,
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piége qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

SCENE VIII.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

Hé bien? Souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce soir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grâce, excusez-moi, j'ai quelqu'autre embarras.

CHRISALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh! Si brusquement! Quels chagrins sont les vôtres?
Seroit-il point, compere, à votre passion,
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois presque à voir votre visage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens,
Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'est un étrange fait qu'avec tant de lumieres,
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matieres,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Etre avare, brutal, fourbe, méchant & lâche,
N'est rien à votre avis auprès de cette tache;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur, quand on n'est point cocu.
A le bien prendre au fonds, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,

Et qu'une ame bien *née* ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne à son choix de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi,
De l'affront que nous fait son manquement de foi?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant-homme une plus douce image,
Que, des coups du hazard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose;
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galans,
En font par tout l'éloge, & prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer-là leur nez.
Ce procedé sans doute est tout-à-fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête & qui gronde,
Attire, au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis, il en est un honnête,
Ou, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête;
Et, quand on le sçait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage,
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le sçavoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE.

Après ce beau discours, toute la confrairie
Doit un remerciement à votre seigneurie,

Et quiconque voudra vous entendre parler,
Montrera de la joye à s'y voir enrôler.

CHRISALDE.

Je ne dis pas cela; car c'est ce que je blâme:
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, &, d'une ame réduite,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire dormir & manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRISALDE.

Vous pensez vous moquer: mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur,
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et, veulent sur le pied de nous être fidéles,
Que nous soyions tenus de tout endurer d'elles?
Encore un coup, compere, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter;
Et plûtôt que subir une telle avanture....

CHRISALDE.

Mon Dieu, ne jurez point de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARNOLPHE.

Moi? Je ferois cocu?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.
Mille gens le font bien, fans vous faire bravade;
Qui de mine, de cœur, de biens & de maifon,
Ne feroient avec vous nulle comparaifon.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune;
Mais cette raillerie en un mot m'importune,
Brifons-là; s'il vous plaît.

CHRISALDE.

Vous êtes en courroux.
Nous en fçaurons la caufe. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que fur ce fujet votre honneur vous infpire,
Que c'eft être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le fera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, & je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon reméde.

[*Il court heurter à fa porte.*]

****

SCENE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'eft ici que j'implore votre aide;
Je fuis édifié de votre affection.
Mais il faut qu'elle éclate en cette occafion;
Et, fi vous m'y fervez felon ma confiance,
Vous êtes affûrés de votre récompenfe.
L'homme que vous fçavez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai fçû, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnés entrer par efcalade;
Mais il lui faut, nous trois, dreffer une embufcade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il fera près du dernier échelon,

(Car dans le tems qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre,)
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune maniere,
Ni faire aucun semblant que je serai derriere.
Auriez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

A L A I N.

S'il ne tient qu'à frapper, Monsieur, tout est à nous,
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

G E O R G E T T E.

La miennne, quoiqu'aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

A R N O L P H E.

Rentrez donc, & sur tout gardez de babiller.

[*seul.*]

Voilà pour le prochain une leçon utile;
Et, si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

TRAÎTRES, qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monsieur, obéïssance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre étoit de le battre, & non de l'assommer;
Et c'étoit sur le dos, & non pas sur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fit cheoir la tempête.
Ciel! Dans quel accident me jette ici le sort!
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maison, & gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pû vous prescrire.

[*seul.*]

Le jour s'en va paroître; & je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas! Que deviendrai-je? Et que dira le pere,
Lorsqu'inopément il sçaura cette affaire?

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

SCENE II.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE *à part.*

Il faut que j'aille un peu reconnoître qui c'est.

ARNOLPHE.

[*se croyant seul.*] [*heurté par Horace qu'il ne reconnoît pas*].

Eût-on jamais prévû.... Qui va-là? s'il vous plaît.

HORACE.

C'est vous, Seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous...

HORACE.

C'est Horace.
Je m'en allois chez vous, vous prier d'une grace.
Vous sortez bien matin?

ARNOLPHE *bas à part.*

Quelle confusion!
Est-ce un enchantement? Est-ce une illusion!

HORACE.

J'étois, à dire vray, dans une grande peine;
Et je bénis du Ciel la bonté souveraine,
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a réussi,
Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne sçais point par où l'on a pû soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit sçû donner;
Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon espoir, vû quelques gens paroître,
Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied, & tomber jusqu'en bas;
Et ma chûte, aux dépens de quelque meurtrissure,
De vingt coups de bâton m'a sauvé l'avanture.
Ces gens-là, dont étoit, je pense mon jaloux,
Ont imputé ma chûte à l'effort de leurs coups,
Et comme la douleur, un assez long espace,
M'a fait, sans remuer, demeurer sur la place,
Ils ont crû tout de bon qu'ils m'avoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussi-tôt alarmé.
J'entendois tout le bruit dans le profond silence,
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence,
Et, sans lumiere aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement tâter si j'étois mort.
Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
J'ai d'un vray trépassé sçû tenir la figure;
Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi,
Et, comme je songeois à me retirer, moi,

De cette feinte mort la jeune Agnés émûe,
Avec empressement est devers moi venue:
Car les discours qu'entr'eux ces gens avoient tenus
Jusques à son oreille étoient d'abord venus,
Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'étoit sauvée:
Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.
Que vous dirai-je enfin? Cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impatience;
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrasée,
J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée;
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sçauroit séparer que la mort.
Je prévois là-dessus l'emportement d'un pere,
Mais nous prendrons le tems d'appaiser sa colere.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie enfin il faut se contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle,
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux;
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourroit faire une exacte poursuite,
Vous sçavez qu'une fille aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon;
Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entiere confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Très-volontiers, vous dis-je, & je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir.
Je rends graces au Ciel de ce qu'il me l'envoye,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joye.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés!
J'avois de votre part craint des difficultés:
Mais vous êtes du monde, & dans votre sagesse
Vous sçavez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? Car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être,
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur,
Mon allée est commode, & je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE *seul.*

Ah fortune! Ce trait d'avanture propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.

[*Il s'enveloppe le nez dans son manteau.*]

****

SCENE III.

AGNE'S, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE *à Agnès.*

Ne soyez point en peine où je vais vous mener;
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi ce seroit tout détruire,
Entrez dans cette porte, & laissez-vous conduire.

[*Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le connoisse.*]

AGNE'S *à Horace.*

Pourquoi me quittez-vous ?

HORACE.

Chere Agnés, il le faut.

AGNE'S.

Songez donc, je vous prie, à revenir bien-tôt.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flâme amoureuse.

AGNE'S.

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de votre présence ; on me voit triste aussi.

AGNE'S.

Hélas ! S'il étoit vray, vous resteriez ici.

HORACE.

Quoi ! Vous pourriez douter de mon amour extrême ?

AGNE'S.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.
[*Arnolphe la tire.*]
Ah ! L'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,
Chere Agnés, qu'en ce lieu nous soyions vûs tous deux ;
Et ce parfait ami, de qui la main vous presse,
Suit le zéle prudent qui pour nous l'interesse.

AGNE'S.

Mais suivre un inconnu que....

HORACE.

N'appréhendez rien.
Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGNE'S.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois...
[*Arnolphe qui la tire encore.*]
Attendez.

HORACE.

Adieu. Le jour me chasse.

AGNE'S.

Quand vous verrai-je donc?

HORACE.

Bien-tôt assûrément.

AGNE'S.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

HORACE *en s'en allant.*

Grace au Ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence;
Et je puis maintenant dormir en assûrance.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNE'S.

ARNOLPHE *caché dans son manteau, & déguisant sa voix.*

Venez, ce n'est pas-là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé,
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
[*se faisant connoître.*]
Me connoissez-vous?

AGNE'S.

Hai!

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous posséde.
[*Agnés regarde si elle ne verra point Horace.*]
N'appellez point des yeux le galant à votre aide,
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah, ah, si jeune encor, vous jouez de ces tours?
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfans par l'oreille,
Et vous sçavez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit?
Tu-Dieu! Comme avec lui votre langue cajole;
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.

Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits,
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
Petit serpent que j'ai rechauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate
Cherche à faire du mal à celui qui le flate.

AGNE'S.

Pourquoi me criez-vous?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet.

AGNE'S.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infame?

AGNE'S.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme.
J'ai suivi vos leçons, & vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre,
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNE'S.

Oui. Mais à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux & pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! Il le fait, lui, si rempli de plaisirs
Que de se marier il donne des désirs.

ARNOLPHE.

Ah! c'est que vous l'aimez traîtresse.

AGNE'S.

Oui, Je l'aime

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même?

AGNE'S.

Et pourquoi, s'il est vray, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNE'S.

Hélas!
Est-ce que j'en puis mais? Lui seul en est la cause,
Et je n'y songeois pas, lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cet amoureux désir.

AGNE'S.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE.

Et ne sçaviez-vous pas que c'étoit me déplaire?

AGNE'S

Moi? Point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE.

Il est vray, j'ai sujet d'en être réjoui.
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

AGNE'S.

Vous?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNE'S.

Hélas! Non.

ARNOLPHE.

Comment, non?

AGNE'S.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, Madame l'impudente!

AGNE'S.

Mon Dieu, ce n'est pas moi que vous devez blâmer;
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer?
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance,

Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNE'S.

Vrayment, il en sçait donc là-dessus plus que vous,
Car, à se faire aimer, il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE *à part.*

Voyez comme raisonne & répond la vilaine!
Peste! Une précieuse en diroit-elle plus?
Ah! Je l'ai mal connue, ou, ma foi, là-dessus
Un sotte en sçait plus que le plus habile homme.

[*à Agnés.*]

Puisqu'en raisonnement votre esprit se consomme.
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long-tems
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNE'S.

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE *bas à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

[*haut.*]

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNE'S.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNE'S.

Vous avez-là dedans bien opéré vrayment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment.
Croit-on que je me flate, & qu'enfin, dans ma tête?
Je ne juge pas bien que je suis une bête?
Moi-même j'en ai honte, &, dans l'âge où je suis,
Je ne veux point passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoiqu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNE'S.

Sans doute.

C'eſt de lui que je ſçais ce que je peux ſçavoir,
Et, beaucoup plus qu'à vous, je penſe lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne ſçais qui me tient qu'avec une gourmade,
Ma main de ce diſcours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois ſa piquante froideur,
Et quelques coups de poing ſatisferoient mon cœur.

AGNE'S.

Hélas! Vous le pouvez, ſi cela vous peut plaire.

ARNOLPHE *à part.*

Ce mot, & ce regard déſarme ma colere,
Et produit un retour de tendreſſe de cœur,
Qui de ſon action efface la noirceur.
Choſe étrange d'aimer, & que, pour ces traîtreſſes,
Les hommes ſoient ſujets à de telles foibleſſes!
Tout le monde connoît leur imperfection,
Ce n'eſt qu'extravagance, & qu'indiſcretion,
Leur eſprit eſt méchant, & leur ame fragile,
Il n'eſt rien de plus foible, & de plus imbécille,
Rien de plus infidéle, &, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

[*à Agnés.*]

Hé bien, faiſons la paix. Va, petite traîtreſſe,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendreſſe,
Conſidére par-là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant ſi bon, en revanche, aime moi.

AGNE'S.

Du meilleur de mon cœur, je voudrois vous complaire;
Que me coûteroit-il, ſi je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux, ſi tu veux.
Ecoute ſeulement ce ſoupir amoureux;
Voi ce regard mourant, contemple ma perſonne,
Et quitte ce morveux, & l'amour qu'il te donne.
C'eſt quelque ſort qu'il faut qu'il ait jetté ſur toi,
Et tu ſeras cent fois plus heureuſe avec moi.
Ta forte paſſion eſt d'être brave & leſte,
Tu le ſeras toujours, va, je te le proteſte.

Sans cesse, nuit & jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai;
Tout comme tu voudras, tu te pourras conduire:
Je ne m'explique point, & cela, c'est tout dire.

[*bas à part.*]

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller?

[*haut.*]

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler.
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? Veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue? Oui, di si tu le veux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flâme.

AGNES.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme;
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah! C'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout,
Mais un cul de Couvent me vengera de tout.

****

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN.

ALAIN.

Je ne sçais ce que c'est, Monsieur, mais il me semble
Qu'Agnés & le corps mort s'en sont allés ensemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.

[*à part.*]

Ce ne sera pas-là qu'il la viendra chercher;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,

[*à Alain.*]

Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et, sur tout, gardez-vous de la quitter des yeux.

[*seul.*]

Peut-être que son ame, étant dépaysée,
Pourra de cet amour être désabusée.

****

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Ah! Je viens vous trouver accablé de douleur.
Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici, mon pere a pris le frais;
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici-près,
Et la cause en un mot d'une telle venue
Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,
C'est qu'il m'a marié, sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-tems plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups;
Il vient avec mon pere achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai dès leurs premiers mots pensé m'évanouïr,
Et d'abord, sans vouloir plus long-tems les ouïr,
Mon pere ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vîte.
De grace, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir,
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-dà.

HORACE.

Conseillez lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espere.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable pere.
Dites-lui que mon âge... Ah! Je le vois venir.
Ecoutez les raisons que je vous puis fournir.

****

SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE,

[*Horace & Arnolphe se retirent dans un coin du Théâtre, & parlent bas ensemble.*]

ENRIQUE *à Chrisalde.*

Aussi-tôt qu'à mes yeux je vous ai vû paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois sçû vous connoître.
J'ai reconnu les traits de cette aimable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur,
Et je serois heureux, si la parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chere présence,
Tâchons de nous résoudre, & de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en est pû rester.
Il vous touche de près, & sans votre suffrage
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi,
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRISALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime.
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE *à part à Horace.*

Oui, je veux vous ſervir de la bonne façon.

HORACE *à part à Arnolphe.*

Gardez encore un coup...

ARNOLPHE *à Horace.*

N'ayez aucun ſoupçon.

[*Arnolphe quitte Horace pour aller embraſſer Oronte.*]

ORONTE *à Arnolphe.*

Ah! Que cette embraſſade eſt pleine de tendreſſe!

ARNOLPHE.

Que je ſens à vous voir une grande allégreſſe!

ORONTE.

Je ſuis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,
Je ſçais ce qui vous méne.

ORONTE.

On vous l'a déjà dit?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymén réſiſte,
Et ſon cœur prévenu n'y voit rien que de triſte,
Il m'a même prié de vous en détourner;
Et moi, tout le conſeil que je vous puis donner,
C'eſt de ne pas ſouffrir que ce nœud ſe differe,
Et de faire valoir l'autorité de pere.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faiſons contr'eux à leur être indulgens.

HORACE *à part.*

Ah! Traître!

CHRISALDE.

Si ſon cœur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire réſiſtance.

Mon frere, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi? Se laissera-t-il gouverner par son fils?
Est-ce que vous voulez qu'un pere ait la mollesse
De ne sçavoir pas faire obéïr la jeunesse?
Il seroit beau vrayment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui.
Non, non, c'est mon intime, & sa gloire est la mienne;
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,
Qu'il fasse voir ici de fermes sentimens,
Et force de son fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, & dans cette alliance,
C'est moi qui vous réponds de son obéïssance.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE.

Je sçais ce que je fais, & dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est...

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit;
C'est Monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE *à part.*

Qu'entends-je?

ARNOLPHE *se tournant vers Horace.*

Oui. C'est-là le mystere,
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE *à part.*

En quel trouble...

SCENE VIII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnés ;
Elle veut à tous coups s'échaper, & peut-être
Quelle se pourroit bien jetter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-là moi venir, aussi bien de ce pas
[*à Horace.*]
Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas.
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe,
Et châcun a son tour, comme dit le proverbe.

HORACE *à part.*

Quels maux peuvent, ô Ciel, égaler mes ennuis !
Et s'est-on jamais vû dans l'abyme où je suis !

ARNOLPHE *à Oronte.*

Pressez vîte le jour de la cérémonie,
J'y prends part, & déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien-là mon dessein.

****

SCENE IX.

AGNE'S, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRISALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE *à Agnés.*

Venez, belle, venez,
Qu'on ne sçauroit tenir, & qui vous mutinez.

Voici votre galant, à qui, pour récompense,
Vous pouvez faire une humble & douce réverence.
[*à Horace.*]
Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNE'S.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sçais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNE'S.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystére-ci.
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où, donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point, comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui. Mais, pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit?
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets eut le seigneur Enrique.
Sur qui votre discours étoit-il donc fondé?

CHRYSALDE.

Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi?

CHRISALDE.

D'un hymen ſecret ma ſœur eut une fille,
Dont on cacha le ſort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, ſous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par ſon époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et, dans ce tems, le ſort lui déclarant la guerre,
L'obligea de ſortir de ſa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller eſſuyer mille périls divers,
Dans ces lieux ſéparés de nous, par tant de mers.

CHRISALDE.

Où ſes ſoins ont gagné ce que dans ſa patrie
Avoient pû lui ravir l'impoſture & l'envie.

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de ſa fille il confia le ſort.

CHRISALDE.

Et cette payſanne a dit avec franchiſe,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remiſe.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait, ſur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

Et lui, plein de tranſport, & d'allégreſſe en l'ame,
A fait juſqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce myſtere éclairci.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je devine à peu près quel eſt votre ſupplice:
Mais le ſort en cela ne vous eſt que propice.
Si n'être point cocu vous ſemble un ſi grand bien,
Ne vous point marier en eſt le vray moyen.

ARNOLPHE *s'en allant tout tranſporté & ne pouvant parler.*]

Ouf.

SCENE DERNIERE.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, AGNE'S, HORACE.

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HORACE.

Ah! mon pere,
Vous sçaurez pleinement ce surprenant mystere.
Le hazard en ces lieux avoit éxécuté
Ce que votre sagesse avoit prémédité.
J'étois, par les doux nœuds d'une amour mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vûe,
Et mon ame depuis n'a cessé d'être émûe
Ah! ma fille, je céde à des transports si doux.

CHRISALDE.

J'en ferois de bon cœur, mon frere, autant que vous;
Mais ces lieux & cela ne s'accommodent guéres.
Allons dans la maison débrouiller ces mystéres,
Payer à notre ami ses soins officieux,
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux.

FIN.



L'ECOLE DES FEMMES.

Comédie en vers & en cinq Actes, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 26 Décembre 1662.

LE Théâtre de Moliere, qui avoit donné naissance à la bonne Comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, & toute l'année 1662, pour certaines Farces moitié Italiennes moitié Françoises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux Pantomime Italien, connu sous le nom de Scaramouche. Les mêmes Spectateurs qui applaudissoient sans réserve à ces Farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour l'Ecole des Femmes, Piéce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art, que tout paroît être en action.

Elle fut très-suivie & très-critiquée, comme le dit la Gazette de Loret:

Piéce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'Ecole des Maris, & sur-tout dans le dénouement, qui est aussi *postiche* dans l'Ecole des Femmes, qu'il est bien amené dans l'Ecole des Maris. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paroissent indignes de Moliere; on désapprouva *le Corbillon, la Tarte à la crême, les Enfans faits par l'oreille.* Mais aussi les connoisseurs admirerent avec quelle adresse Moliere avoit su attacher & plaire pendant cinq Actes, par la seule confidence d'Horace au Vieillard, & par de simples récits. Il sembloit qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un Acte. Mais c'est le caractere du vrai génie, de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, & de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant, que c'est-là le grand art des Tragédies de Racine.

LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

A LA REINE MERE.

MADAME,

Je sçais bien que VOTRE MAJESTE´ *n'a que faire de toutes mes dédicaces, & que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers* ELLE, *sont des hommages, à dire vray, dont* ELLE *nous dispenseroit très-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier* la Critique de l'Ecole des Femmes; *& je n'ai pû refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joye à* VOTRE MAJESTE´ *sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande, & la meilleure Princesse du monde, & nous promet en* ELLE *de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis dans cette allégresse générale, de pouvoir encore avoir l'honneur de divertir* VOTRE MAJESTE´. ELLE MADAME, *qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissemens; qui, de ses hautes pensées, & de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, & ne dédaigne pas de rire de cette même bouche, dont* ELLE *prie si bien Dieu. Je flate, dis-je, mon esprit, de l'espérance de cette gloire; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde, & quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joye que puisse recevoir*,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE´,

Le très-humble, très-obéissant & très-obligé Serviteur
MOLIERE.

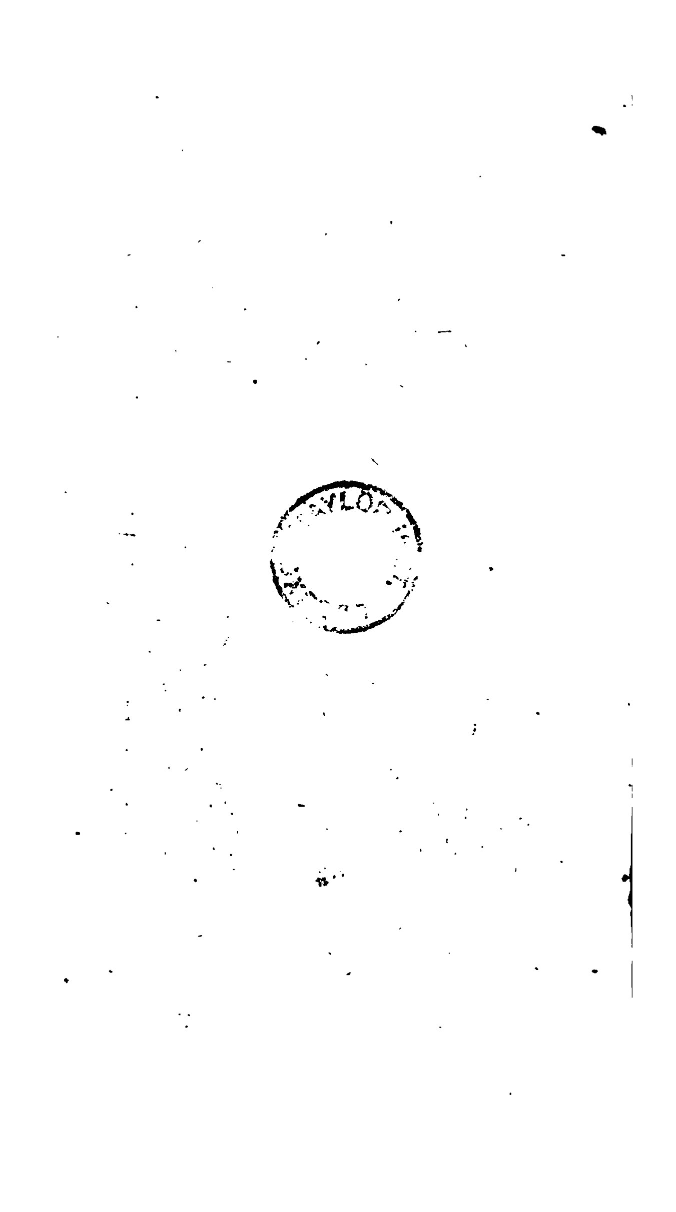
ACTEURS.

URANIE.
ELISE.
CLIMENE.
LE MARQUIS.
DORANTE, *ou* LE CHEVALIER.
LYSIDAS, Poëte.
GALOPIN, laquais.

La Scéne est à Paris dans la maison d'Uranie.



J. Punt delin. et sculp. 1739.



LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

URANIE, ELISE.

URANIE.

QUOI! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ELISE.

Personne du monde.

URANIE.

Vraymeut, voilà qui m'étonne, que nous ayions été seules l'une & l'autre tout aujourd'hui.

ELISE.

Cela m'étonne aussi; car ce n'est guéres notre coutume, & votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéans de la cour.

URANIE.

L'après-dinée, à dire vray, m'a semblé fort longue.

ELISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ELISE.

Ah! Très-humble servante au bel esprit, vous sçavez que n'est pas-là que je vise.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ELISE.

Je l'aime aussi: mais je l'aime choisie, & la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

URANIE.

La délicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

ELISE.

Et la complaisance est trop générale de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

URANIE.

Je goûte ceux qui sont raisonnables, & me divertis des extravagans.

ELISE.

Ma foi, les extravagans ne vont guéres loin sans vous ennuyer, & la plûpart de ces gens-là ne sont plus plaisans dès la seconde visite. Mais à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de votre Marquis incommode? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, & que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles?

URANIE.

Ce langage est à la mode, & l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

ELISE.

Tant pis pour ceux qui le font, & qui se tuent le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer, aux conversations du Louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des halles & de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans, & qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire; Madame, vous êtes dans la place royale, & tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cause que Bonnueil est un village à trois lieues d'ici! Cela n'est-il pas bien galant

lant & bien ſpirituel, & ceux qui trouvent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela auſſi, comme une choſe ſpirituelle, & la plûpart de ceux qui affectent ce langage, ſçavent bien eux-mêmes qu'il eſt ridicule.

ELISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des ſottiſes, & d'être mauvais plaiſans de deſſein formé. Je les en tiens moins excuſables, & ſi j'en étois juge, je ſçais bien à quoi je condamnerois tous ces Meſſieurs les turlupins.

URANIE.

Laiſſons cette matiere qui t'échauffe un peu trop, & diſons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le ſouper que nous devons faire enſemble.

ELISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, & que....

****

SCENE II.

URANIE, ELISE, GALOPIN.

GALOPIN.

Voilà Climéne, Madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE.

Hé, mon Dieu! Quelle viſite!

ELISE.

Vous vous plaignez d'être ſeule; auſſi le Ciel vous en punir.

URANIE.

Vîte, qu'on aille dire que je n'y ſuis pas.

GALOPIN.

On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui eſt le ſot qui l'a dit?

GALOPIN.

Moi, Madame.

URANIE.

Diantre soit le petit vilain? Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, Madame, que vous voulez être sortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, & la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE.

Ah! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!

ELISE.

Il est vray que la Dame est un peu embarrassante de son naturel; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion, &, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE.

L'épithéte est un peu forte.

ELISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, & quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle, ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification?

URANIE.

Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

ELISE.

Il est vray. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose: car enfin elle l'est depuis les pieds jusques à la tête, & la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, & que les mouvemens de ses hanches, de ses épaules, & de sa tête, n'aillent que par ressorts.

Elle affecte toujours un ton de voix languissant & niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, & roule les yeux pour les faire paroître grands.

URANIE.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre....

ELISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours un soir qu'elle eut envie de voir Damon sur la réputation qu'on lui donne, & les choses que le public a vûes de lui. Vous connoissez l'homme, & sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, & jamais il ne parut si sot, parmi une demi douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, & qui le regardoient avec de grands yeux comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire, qu'il devoit faire des impromptu sur tout ce qu'on disoit, & ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence, & la Dame fut aussi mal-satisfaite de lui, que je le suis d'elle.

URANIE.

Tai-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ELISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le Marquis, dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse & d'un turlupin!

URANIE.

Veux-tu te taire? La voici.

****

SCENE III.

CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

URANIE.

Vrayment, c'est bien tard que....

CLIMENE.

Hé, de grace, ma chère, faites-moi vîte donner un siége.

URANIE *à Galopin,*

Un fauteuil promtement.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMENE.

Je n'en puis plus

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris?

CLIMENE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous qu'on vous délace?

CLIMENE.

Mon Dieu, non. Ah!

URANIE.

Quel est donc votre mal? Et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, & je l'ai apporté du Palais Royal.

URANIE.

Comment?

CLIMENE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de l'Ecole des femmes. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, & je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ELISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent, sans qu'on y songe!

URANIE.

Je ne sçais pas de quel tempérament nous sommes ma cousine & moi; mais nous fûmes avanthier à la même piéce, & nous en revinmes toutes deux saines & gaillardes.

CLIMENE.

Quoi! Vous l'avez vûe?

URANIE.

Oui, & écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMENE.

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?

URANIE.

Je ne suis pas si délicate, Dieu merci, & je trouve pour moi que cette Comédie seroit plûtôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu! Que dites-vous-là? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne, qui ait du revenu en sens commun! Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visiere à la raison, &, dans le vray de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfans par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable: *La tarte à la crême* m'a affadi le cœur; & j'ai pensé vomir *au potage*.

ELISE.

Mon Dieu! Que tout cela est dit élégamment! J'arois cru que cette piéce étoit bonne, mais Madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une maniere si agréable, qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance; &, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMENE.

Ah! Vous me faites pitié de parler ainsi; & je ne sçaurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une piéce, qui tient sans cesse la pudeur en alarme, & salit à tout moment l'imagination.

ELISE.

Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, Madame, une rude joueuse en critique, & que je plains le pauvre Moliere de vous avoir pour ennemie!

CLIMENE.

Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement, &, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plû.

URANIE.

Moi, je ne sçais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMENE.

Hélás! Tout; & je mets en fait qu'une honnête femme ne la sçauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures & de saletés.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayiez des lumières que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vû.

CLIMENE.

C'est que vous ne voulez pas en avoir vû, assûrément: car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, & les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ELISE.

Ah!

CLIMENE.

Hai, hai, hai.

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMENE.

Helas! Eſt-il néceſſaire de vous les marquer?

URANIE.

Oui. Je vous demande ſeulement un endroit, qui vous ait fort choquée.

CLIMENE.

En faut-il d'autre que la ſcene de cette Agnés, lorſqu'elle dit ce qu'on lui a pris?

URANIE.

Et que trouvez-vous-là de ſale?

CLIMENE.

Ah!

URANIE.

De grace.

CLIMENE.

Fi.

URANIE.

Mais encore?

CLIMENE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMENE.

Tant-pis pour vous!

URANIE.

Tant-mieux plûtôt, ce me ſemble. Je regarde les choſes du côté qu'on me les montre, & ne les tourne point, pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMENE.

L'honnêteté d'un femme...

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'eſt pas dans les grimaces. Il ſied mal de vouloir être plus ſage, que celles qui ſont ſages. L'affectation en cette matiere eſt pire qu'en toute autre; & je ne vois rien de ſi ridicule, que cette délicateſſe d'honneur qui prend tout en mauvaiſe part, donne un ſens criminel aux plus innocentes paroles, & s'offenſe de l'ombre des

choses. Croyez-moi. Celles qui font tant de façons, n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse, & leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde, contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; & pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette Comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la piéce, leurs détournemens de tête, & leurs cachemens de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; & quelqu'un même des laquais cria tout haut, qu'elles étoient plus chastes des oreilles, que de tout le reste du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut être aveugle dans cette piéce, & ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMENE.

Ah! Je soutiens encore un coup, que les saletés y crévent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoi? La pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnés dans l'endroit dont nous parlons.

URANIE.

Non vrayment. Elle ne dit pas un mot, qui de soi ne soit fort honnête; &, si vous voulez entendre dessous quelqu'autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, & non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMENE.

Ah! Ruban, tant qu'il vous plaira; mais ce, *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce, *le*, d'étranges pensées. Ce, *le*, scandalise furieusement: &, quoique vous puissiez dire,

vous ne ſçauriez defendre l'inſolence de ce, *le*.

ELISE.

Il eſt vray, ma couſine, je ſuis pour Madame contre ce, *le*. Ce, *le*, eſt inſolent au dernier point, & vous avez tort de défendre, ce, *le*.

CLIMENE.

Il a une obſcénité qui n'eſt pas ſupportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce mot-là, Madame?

CLIMENE.

Obſcénité, Madame.

ELISE.

Ah! Mon Dieu! Obſcénité. Je ne ſçais ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMENE.

Enfin, vous voyez comme votre ſang prend mon parti.

URANIE.

Hé, mon Dieu! C'eſt une cauſeuſe qui ne dit pas ce qu'elle penſe. Ne vous y fiez pas beaucoup, ſi vous m'en voulez croire.

ELISE.

Ah! Que vous êtes méchante, de me vouloir rendre ſuſpecte à Madame! Voyez un peu où j'en ſerois, ſi elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je ſi malheureuſe, Madame, que vous euſſiez de moi cette penſée?

CLIMENE.

Non, non, je ne m'arrête pas à ſes paroles, & je vous crois plus ſincère qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah! Que vous avez bien raiſon, Madame, & que vous me rendrez juſtice, quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante perſonne du monde, que j'entre dans tous vos ſentimens, & ſuis charmée de toutes les expreſſions qui ſortent de votre bouche.

CLIMENE.

Hélas! Je parle ſans affectation.

ELISE.

On le voit bien, Madame, & que tout eſt naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, & votre ajuſtement ont je ne ſçais quel air de qualité, qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux & des oreilles; & je ſuis ſi remplie de vous, que je tâche d'être votre ſinge, & de vous contrefaire en tout.

CLIMENE.

Vous vous moquez de moi, Madame.

ELISE.

Pardonnez-moi, Madame. Qui voudroit ſe moquer de vous?

CLIMENE.

Je ne ſuis pas un bon modéle, Madame.

ELISE.

Oh! Que ſi, Madame.

CLIMENE.

Vous me flatez, Madame.

ELISE.

Point du tout, Madame.

CLIMENE.

Epargnez-moi, s'il vous plaît, Madame.

ELISE.

Je vous épargne auſſi, Madame, & je ne dis pas la la moitié de ce que je penſe, Madame.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu! Briſons-là, de grace. Vous me jetteriez dans une confuſion épouvantable.

[*A Uranie.*]

Enfin, nous voilà deux contre vous, & l'opiniâtreté ſied ſi mal aux perſonnes ſpirituelles....



SCENE IV.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN,

GALOPIN *à la porte de la chambre.*

Arrêtez, s'il vous plaît, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN.

Si fait; je vous connois: mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah! Que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans sa chambre.

GALOPIN.

Il est vray, la voilà: mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

C'est votre laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y êtes pas, Madame, & il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à Monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour, de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet insolent! Je vous prie, Monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vû, Madame; &, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ELISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE *à Galopin.*

Un siége donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un?

URANIE.

Approche-le.

[*Galopin pousse le siége rudement & sort.*]

****

SCENE V.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE.

LE MARQUIS.

Votre petit laquais, Madame, a du mépris pour ma personne.

ELISE.

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS.

C'est peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaise mine: [*Il rit.*] hai, hai, hai, hai.

ELISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, Mesdames, lorsque je vous ai interrompues?

URANIE.

Sur la comédie de l'Ecole des Femmes.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en ſortir.

CLIMENE.

Hé bien, Monſieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Tout-à-fait impertinente.

CLIMENE.

Ah! Que j'en ſuis ravie!

LE MARQUIS.

C'eſt la plus méchante choſe du monde. Comment, diable! A peine ai-je pû trouver place. J'ai penſé être étouffé à la porte, & jamais on ne m'a tant marché ſur les pieds. Voyez comme mes canons, & mes rubans en ſont ajuſtés, de grace.

ELISE.

Il eſt vray que cela crie vengeance contre l'Ecole des Femmes, & que vous la condamnez avec juſtice.

LE MARQUIS.

Il ne s'eſt jamais fait, je penſe, une ſi méchante comédie.

URANIE.

Ah! Voici Dorante que nous attendions.

****

SCENE VI.

DORANTE, CLIMENE, URANIE, ELISE, LE MARQUIS.

DORANTE.

Ne bougez, de grace, & n'interrompez point votre diſcours. Vous êtes-là ſur une matiere, qui, depuis quatre jours, fait preſque l'entretien de toutes les maiſons de Paris, & jamais on n'a rien vû ce ſi plaiſant, que la diverſité des jugemens qui ſe

font là-dessus. Car enfin, j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les même choses que j'ai vû d'autres estimer le plus.

URANIE.

Voilà Monsieur le Marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il est vray. Je la trouve détestable, morbleu, détestable, du dernier détestable; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE.

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS.

Quoi, Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette piéce?

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison de grace, cette comédie est-elle cé que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE.

Après cela, il n'y a plus rien à dire, voilà son procès fait. Mais encore instrui-nous, & nous di les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sçais-je moi? Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sçais bien que je n'ai jamais rien vû de si méchant, Dieu me sauve; & Dorilas, contre que j'étois, a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité eſt belle, & te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre choſe pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces meſſieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du ſens commun, & qui ſeroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure choſe du monde? Je vis l'autre jour ſur le théâtre un de nos amis qui ſe rendit ridicule par-là. Il écouta toute la piéce avec un ſérieux le plus ſombre du monde, &, tout ce qui égayoit les autres, ridoit ſon front. A tous les éclats de riſée, il hauſſoit les épaules, & regardoit le parterre en pitié; & quelquefois auſſi le regardant avec dépit, il lui diſoit tout haut, *Ri donc parterre, ri donc.* Ce fut une ſeconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'aſſemblée & chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Appren, Marquis, je te prie, & les autres auſſi, que le bon ſens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi louis d'or, & de la piéce de quinze ſols, ne fait rien du tout au bon goût; que debout ou aſſis l'on peut donner un mauvais jugement; & qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois aſſez à l'approbation du parterre, par la raiſon qu'entre ceux qui le compoſent, il y en a pluſieurs qui ſont capables de juger d'une piéce ſelon les régles, & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui eſt de ſe laiſſer prendre aux choſes, & de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaiſance affectée, ni délicateſſe ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, Chevalier, le défenſeur du parterre? Parbleu, je m'en réjouis, & je ne manquerai pas de l'avertir, que tu es de ſes amis. Hai, hai, hai, hai, hai, hai.

DORANTE.

Ri tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, & ne sçaurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos Marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours & parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connoître; qui, dans une comédie se recrieront aux méchans endroits, & ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même & louent tout à contre sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, & ne manquent jamais de les estropier, & de les mettre hors de place. Hé, morbleu, Messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, & songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu le prends là....

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de Messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manieres extravagantes, & font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible; & je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Di-moi un peu, Chevalier, croi-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE.

Oui, sans doute, & beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demande-lui ce qu'il lui semble de l'Ecole des Femmes. Tu verras qu'il te dira qu'elle ne lui plaît pas

DORANTE.

Hé, mon Dieu! Il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voyent mal les choses à force de lumière, & même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres pour avoir la gloire de décider.

URANIE.

Il est vray. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, & qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit; & je suis sûre que si l'Auteur lui eût montré sa Comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la Marquise Araminte, qui la publie par tout pour épouvantable, & dit qu'elle n'a pû jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE.

Je dirai que cela est digne du caractere qu'elle a pris, & qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voyent qu'elles perdent, & prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse & de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune, & l'habileté de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avoit vû. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, & qu'il n'y a point presque de mots, dont la sévérité de cette Dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE.

Vous êtes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta Comédie,

en faisant la satyre de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette Dame se scandalise à tort....

ELISE.

Tout beau, Monsieur le Chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elle, qui seroient dans les mêmes sentimens.

DORANTE.

Je sçais bien que ce n'est pas vous, au moins, & que, lorsque vous avez vû cette représentation.....

ELISE. [*Montrant Climene.*]

Il est vray; mais j'ai changé d'avis, & Madame sçait appuyer le sien, par des raisons si convaincantes qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE *à Climene.*

Ah! Madame, je vous demande pardon, &, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMENE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison: car enfin cette piéce, à le bien prendre, est tout-à-fait indéfendable, & je ne conçois pas....

URANIE.

Ah! Voici l'Auteur Monsieur Lysidas. Il vient tout-à-propos, pour cette matiere. Monsieur Lysidas, prenez un siége vous-même, & vous mettez-là.

****

SCENE. VII.

LISIDAS, CLIMENE, URANIE, ELISE, DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

Madame, je viens un peu tard: mais il m'a fallu lire ma piéce chez Madame la Marquise, dont

je vous avois parlé, & les louanges qui lui ont été donné, m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

E L I S E.

C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un Auteur.

U R A N I E.

Afféyez-vous donc, Monfieur Lyfidas, nous lirons votre piéce après fouper.

L Y S I D A S.

Tous ceux qui étoient-là doivent venir à fa première repréfentation, & m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

U R A N I E.

Je le crois. Mais, encore une fois, afféyez-vous, s'il vous plaît. Nous fommes ici fur une matière que je ferai bien aife que nous pouffions.

L Y S I D A S.

Je penfe, Madame, que vous retiendrez auffi une loge pour ce jour-là.

U R A N I E.

Nous verrons. Pourfuivons de grace notre difcours.

L Y S I D A S.

Je vous donne avis, Madame, qu'elles font prefque toutes retenues.

U R A N I E.

Voilà qui eft bien. Enfin j'avois befoin de vous, lorfque vous êtes venu, & tout le monde étoit ici contre moi.

E L I S E *à Uranie.*

[*montrant Dorante.*]

Il s'eft mis d'abord de votre côté: mais mainte-
[*montrant Climene.*]
nant qu'il fçait que Madame eft à la tête du parti contraire, je penfe que vous n'avez qu'à chercher un autre fecours.

C L I M E N E.

Non, non, je ne voudrois pas qu'il fît mal fa cour auprès de Madame votre coufine, & je permets à fon efprit d'être du parti de fon cœur.

DORANTE.

Avec cette permiſſion, Madame, je prendrai la hardieſſe de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant ſçachons un peu les ſentimens de Monſieur Lyſidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, Madame?

URANIE.

Sur le ſujet de l'Ecole des Femmes.

LYSIDAS.

Ah, ah!

DORANTE.

Que vous en ſemble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-deſſus; & vous ſçavez qu'entre nous autres Auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonſpection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que penſez-vous de cette comédie.

LYSIDAS.

Moi, Monſieur?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LISIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Aſſûrément?

LYSIDAS.

Aſſûrément. Pourquoi non? N'eſt-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hon, hon, vous êtes un méchant diable, Monſieur Lyſidas; vous ne dites pas ce que vous penſez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon Dieu! Je vous connois. Ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moi, Monsieur?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette piéce n'est que par honnêteté, & que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens, qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS.

Hai, hai, hai.

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS.

Il est vray qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu en tiens, & te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah.

DORANTE.

Pousse, mon cher Marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les sçavans de notre côté.

DORANTE.

Il est vray. Le jugement de Monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais Monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela, & puisque j'ai bien l'audace de me défendre contre

[*Montrant Climene.*]

les sentimens de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ELISE.

Quoi! Vous voyez contre vous, Madame, Monsieur le Marquis, & Monsieur Lysidas, & vous osez résister encore? Fi, que cela est de mauvaise grace.

CLIMENE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des person-

nes raiſonnables ſe puiſſent mettre en tête de donner protection aux ſottiſes de cette piéce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame, elle eſt miſérable depuis le commencement juſqu'à la fin.

DORANTE.

Cela eſt bien-tôt dit, Marquis. Il n'eſt rien plus aiſé que de trancher ainſi, & je ne vois aucune choſe qui puiſſe être à couvert de la ſouveraineté de tes déciſions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres Comédiens qui étoient-là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! Je ne dis plus mot, tu as raiſon, Marquis. Puiſque les autres Comédiens en diſent du mal, il faut les en croire aſſûrément. Ce ſont tous gens éclairés, & qui parlent ſans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je ſçais fort bien que vous ne me perſuaderez point de ſouffrir les immodeſties de cette piéce, non plus que les ſatyres déſobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenſer, & de prendre rien ſur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces ſortes de ſatyres tombent directement ſur les mœurs, & ne frappent les perſonnes que par réfléxion. N'allons point nous appliquer à nous-mêmes les traits d'une cenſure générale, & profitons de la leçon, ſi nous pouvons, ſans faire ſemblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expoſe ſur les Théâtres, doivent être regardées ſans chagrin de tout le monde. Ce ſont miroirs publics où il ne faut jamais témoigner qu'on ſe voye; & c'eſt ſe taxer hautement d'un défaut, que ſe ſcandaliſer qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, & je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ELISE.

Assûrément, Madame, on ne vous y cherchera point. Votré conduite est assez connue, & ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE *à Climene.*

Aussi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous, & mes paroles, comme les satyres de la Comédie, demeurent dans la thése générale.

CLIMENE.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sçais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la piéce; & pour moi, je vous avoue que je suis dans une colere épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux.*

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne sçavez-vous pas que les injures des amans n'offensent jamais, qu'il est des amours emportés aussi-bien que des doucereux, & qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, & quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent?

ELISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne sçaurois digérer cela, non plus que le *potage* & *la tarte à la crême*, dont Madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! Ma foi, oui, *tarte à la crême!* Voilà ce que

j'avois remarqué tantôt ; *tarte à la crême*. Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crême*. Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crême? Tarte à la crême*, morbleu, *tarte à la crême!*

DORANTE.

Hé bien, que veux-tu dire? *Tarte à la crême.*

LE MARQUIS.

Parbleu, *tarte à la crême*, Chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crême!

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême!

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême! Madame.

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crême!*

URANIE.

Ah! Je le quitte.

ELISE.

Monsieur le Marquis s'y prend bien, & vous bourre de la belle maniere. Mais je voudrois bien que Monsieur Lysidas voulût les achever, & leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, & je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que Monsieur le Chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comé-

comédies, & qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles, à la beauté des piéces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela, & l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, & cela est honteux pour la France.

CLIMENE.

Il est vray que le goût des gens est étrangement gâté la-dessus, & que le siécle s'encanaille furieusement.

ELISE.

Celui-là est joli encore, s'encanaille. Est-ce vous qui l'avez inventé, Madame?

CLIMENE.

Hé!

ELISE.

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, Monsieur Lysidas, que tout l'esprit & toute la beauté sont dans les poëmes sérieux, & que les piéces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la Comédie a ses charmes, & je tiens que l'une n'est pas moins difficile que l'autre.

DORANTE.

Assûrément, Madame; & quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la Comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentimens, de braver en vers la fortune, accuser les destins, & dire des injures aux Dieux, que d'entrer, comme il faut, dans le ridicule des hommes, & de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; & vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne

l'essor, & qui souvent laisse le vray pour attraper le merveilleux Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent ; & vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siécle. En un mot, dans les piéces sérieuses ; il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens, & bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter ; & c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMENE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens, & cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vû.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE.

Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as pas trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guéres mieux, & toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela...

LYSIDAS.

Ah ! Monsieur, la cour !

DORANTE.

Achevez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses ; & c'est le refuge ordinaire de vous autres messieurs les auteurs dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siecle, & le peu de lumiere des courtisans. Sçachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres, qu'on peut être habile avec un point de Venise & des plumes, aussi-bien qu'avec une perruque courte, & un petit rabat uni ; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour ; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir ;

qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes, &, sans mettre en ligne de compte tous les gens sçavans qui y sont, que, du simple bon sens naturel & du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une maniere d'esprit, qui, sans comparaison, juge plus finement des choses, que tout le sçavoir enrouillé des pédans.

URANIE.

Il est vray que pour peu qu'on y demeure, il vous passe-là tous les jours assez de choses devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connoître; & sur tout, pour ce qui est de la bonne ou mauvaise plaisanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, & je suis comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; & si l'on joue quelques Marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, & que seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre, que leurs grimaces sçavantes, & leurs rafinemens ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leurs friandises de louanges, leurs ménagemens de pensées, leur trafic de réputation, & leurs ligues offensives & défensives, aussi-bien que leurs guerres d'esprit, & leurs combats de prose & de vers.

LYSIDAS.

Moliere est bien-heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de sçavoir si la piéce est bonne, & je m'offre d'y montrer par tout cent défauts visibles.

URANIE.

C'est une étrange chose de vous autres messieurs les poëtes, que vous condamniez toujours les piéces où tout le monde court, & ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, & pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE.

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais de grace, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point apperçûe.

LYSIDAS.

Ceux qui possédent Aristote & Horace, voyent d'abord, Madame, que cette Comédie péche contre toutes les régles de l'art.

URANIE.

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, & que je ne sçais point les régles de l'art.

DORANTE.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos régles dont vous embarrassez les ignorans, & nous étourdissez tous les jours. Il semble à vous ouïr parler, que ces régles de l'art soient les plus grands mysteres du monde, & cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces-sortes de poëmes; & le même bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait fort aisément tous les jours, sans le secours d'Horace & d'Aristote. Je voudrois bien sçavoir si la grande regle de toutes les régles n'est pas de plaire, & si une piéce de théâtre qui a attrapé son but, n'a pas suivi un bon chemin? Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, & que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là, c'est que ceux qui parlent le plus des régles, & qui les sçavent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassantes. Car enfin, si les piéces qui sont selon les régles ne plaisent pas, & que celles qui plaisent ne soient pas selon les régles, il faudroit de nécessité que les régles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, & ne consultons dans une comédie que l'effet

qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, & ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une Comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; &, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, & si les régles d'Aristote me défendoient de rire.

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sausse excellente, & qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les préceptes du Cuisinier François.

URANIE.

Il est vray; & j'admire les rafinemens de certaines gens, sur des choses que nous devons sentir nous-mêmes.

DORANTE.

Vous avez raison, Madame, de les trouver étranges tous ces rafinemens mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; &, jusqu'au manger & au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monsieur, toute votre raison, c'est que l'Ecole des Femmes a plu; & vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les régles, pourvû....

DORANTE.

Tout beau, Monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, & que cette Comédie ayant plû à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, & qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais avec cela je soutiens qu'elle ne péche contre aucune des régles dont vous parlez. Je les ai lûes, Dieu merci, autant qu'un autre, & je ferois voir aisément, que peut-être n'avons-nous point de piéce au théâtre plus réguliere que celle-là.

ELISE.

Courage, Monſieur Lyſidas, nous ſommes perdus, ſi vous reculez.

LYSIDAS.

Quoi, Monſieur, la protaſe, l'épitaſe, & la péripétie....

DORANTE.

Ah! Monſieur Lyſidas, vous nous aſſommez avec vos grands mots. Ne paroiſſez point ſi ſçavant, de grace. Humaniſez votre diſcours, & parlez pour être entendu. Penſez vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raiſons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût auſſi beau de dire l'expoſition du ſujet, que la protaſe; le nœud, que l'épitaſe; & le denouement, que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce ſont termes de l'art dont il eſt permis de ſe ſervir. Mais puiſque ces mots bleſſent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre *façon*; & je vous prie de répondre poſitivement à trois ou quatre choſes que je vais dire. Peut-on ſouffrir une piéce qui péche contre le nom propre des piéces de théâtre? Car enfin le nom de poëme dramatique vient d'un mot grec qui ſignifie, agir, pour montrer que la nature de ce poëme conſiſte dans l'action; &, dans cette comédie-ci, il ne ſe paſſe point d'actions, & tout conſiſte en des récits que viennent faire, ou Agnés, ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah, ah, Chevalier.

CLIMENE.

Voilà qui eſt ſpirituellement remarqué, & c'eſt prendre le fin des choſes.

LYSIDAS.

Eſt-il rien de ſi peu ſpirituel, où, pour mieux dire, rien de ſi bas, que quelques mots où tout le monde rit, & ſur tout celui *des enfans par l'oreille*?

CLIMENE.

Fort bien.

ELISE.

Ah!

LYSIDAS.

La ſcene du valet & de la ſervante au-dedans de la

maison, n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, & tout-à-fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela est vray.

CLIMENE.

Assûrément.

ELISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Puisque c'est le personnage ridicule de la piéce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS.

Bon. La remarque est encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.

ELISE.

Merveilleuse.

LYSIDAS.

Le sermon & les maximes ne font-elles pas des choses ridicules, & qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMENE.

Voilà parler comme il faut.

ELISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce Monsieur de la Souche enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, & qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique, & de trop outré au cinquième Acte, lorsqu'il explique à Agnés la violence de son amour, avec ces roulemens d'yeux extravagans, ses soupirs ridicules, & ces larmes niaises qui font rire tout le monde?

LE MARQUIS.

Morbleu, merveille!

CLIMENE.

Miracle!

ELISE.

Vivat, Monſieur Lyſidas.

LYSIDAS.

Je laiſſe cent mille autres choſes de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, te voilà mal ajuſté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il....

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie.

DORANTE.

Laiſſe-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu, je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui. Si tu parles toujours.

CLIMENE.

De grace, écoutons ſes raiſons.

DORANTE.

Premièrement, il n'eſt pas vray de dire que toute la piéce n'eſt qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui ſe paſſent ſur la ſcéne; & les récits eux-mêmes y ſont des actions, ſuivant la conſtitution du ſujet; d'autant qu'ils ſont tous faits innocemment, ces récits, à la perſonne intéreſſée, qui par-là entre à tous coups dans une confuſion à réjouir les ſpectateurs, & prend, à chaque nouvelle, toutes les meſures qu'il peut, pour ſe parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du ſujet de l'Ecole des Femmes conſiſte dans cette confidence perpétuelle; & ce qui me paroît aſſez plaiſant, c'eſt

qu'un homme qui a de l'esprit, & qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, & par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMENE.

Foible réponse.

ELISE.

Mauvaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des *enfans par l'oreille*, ils ne sont plaisans que par réfléxion à Arnolphe; & l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot; mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme, & peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnés, comme la chose la plus belle du monde, & qui lui donne une joye inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMENE.

Cela ne satisfait point.

ELISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement; outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, & honnête homme en d'autres. Et, pour la scéne d'Alain & de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue & froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; & de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour long-tems à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit par-tout puni, par les choses dont il a crû faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appellez un sermon, il est certain que de vrays dévots qui l'ont ouï, n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites ; & sans doute que ces paroles d'*enfer* & de *chaudieres bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, & par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquiéme Acte, qu'on accuse d'être trop outré & trop comique, je voudrois bien sçavoir si ce n'est pas faire la satyre des amans, & si les honnêtes gens même & les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses...

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin, si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Ecoute-moi si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la,

[*Il chante.*]

DORANTE.

Quoi ?...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la la.

DORANTE.

Je ne sçais pas si...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il me semble que....

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, & que cela ne feroit pas trop mal à la queue de l'Ecole des Femmes.

DORANTE.

Vous avez raison.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE.

Il est vray, Marquis.

CLIMENE.

Pour moi, je souhaiterois que cela se fit, pourvû qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

ELISE.

Et moi, je fournirois de bon cœur mon personnage

LYSIDAS.

Je ne refuserois pas le mien, que je pense.

URANIE.

Puisque chacun en seroit content, Chevalier, faites un mémoire de tout, & le donnez à Moliere que vous connoissez, pour le mettre en comédie.

CLIMENE.

Il n'auroit garde, sans doute, & ce ne seroient pas des vers à sa louange.

URANIE.

Point, point, je connois son humeur; il ne se soucie pas qu'on fronde ses piéces, pourvû qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénouement pourroit-il trouver à ceci? Car il ne sçauroit y avoir ni mariage, ni reconnoissance, & je ne sçais point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

URANIE.

Il faudroit rêver à quelque incident pour cela.

SCENE DERNIERE.

CLIMENE, URANIE, ELISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

Madame, on a servi sur table.

DORANTE.

Ah! Voilà justement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchons, & l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort & ferme de part & d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende; un petit laquais viendra dire qu'on a servi, on se levera, & chacun ira souper.

URANIE.

La Comédie ne peut pas mieux finir, & nous ferons bien d'en demeurer-là.

FIN.

****

LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES,

Petite Piéce en une Acte & en prose, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le premier Juin 1663.

C'EST le premier Ouvrage de ce genre qu'on connoisse au Théâtre. C'est proprement un Dialogue, & non une Comédie. Moliere y fait plus la satire de ses Censeurs, qu'il ne défend les endroits foibles de l'Ecole des Femmes. On convient qu'il avoit tort de vouloir justifier *la Tarte à la crême*, & quelques autres bassesses de stile qui lui étoient échappées; mais que ses ennemis avoient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon Ouvrage.

Boursault crut se reconnoître dans le portrait de Lysidas. Pour s'en venger, il fit jouer à l'Hôtel de Bourgogne une petite Piéce dans le goût de la Critique de l'Ecole des Femmes, intitulée: *Le Portrait du Peintre*, ou *la Contre-critique*.

L'IMPROMPTU
DE
VERSAILLES,
COMÉDIE.

N° 7

ACTEURS.

MOLIERE, Marquis ridicule.
BRE'COURT, homme de qualité.
LA GRANGE, Marquis ridicule.
DU CROISY, Poëte.
Mademoiſelle DU PARC, Marquiſe façonniere.
Mademoiſelle BEJART, prude.
Mademoiſelle DE BRIE, ſage coquette.
Mademoiſelle MOLIERE, Satyrique ſpirituelle.
Mademoiſelle DU CROISY, peſte doucereuſe.
Mademoiſelle HERVE', ſervante précieuſe.
LA THORILLIERE, Marquis fâcheux.
BE'JART, homme qui fait le néceſſaire.
QUATRE NE'CESSAIRES.

La Scene eſt à Verſailles, dans l'Antichambre du Roi.



L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

J. Punt delin. et fecit 1739.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Mesdemoiselles *DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVÉ.*

MOLIERE *seul, parlant à ses camarades qui sont derriére le Théâtre.*

ALLONS donc, Messieurs & Mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, & ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà, ho, Monsieur de Brécourt.

BRECOURT *derrière le Théâtre.*

Quoi?

MOLIERE.

Monsieur de la Grange.

LA GRANGE *derrière le Théâtre.*

Qu'est-ce?

MOLIERE.

Monsieur du Croisy.

DU CROISY *derrière le Théâtre.*

Plaît-il?

MOLIERE.

Mademoiselle du Parc.

Mademoiselle DU PARC *derrière le Théâtre.*

Hé bien?

MOLIERE.

Mademoiselle Béjart.

Mademoiselle BEJART *derrière le Théâtre.*
Qu'y a-t il?

MOLIERE.

Mademoiselle de Brie.

Mademoiselle DE BRIE *derrière le Théâtre.*
Que veut-on?

MOLIERE.

Mademoiselle du Croisy.

Mademoiselle DU CROISY *derrière le Théâtre.*
Qu'est-ce que c'est?

MOLIERE.

Mademoiselle Hervé.

Mademoiselle HERVE' *derrière le Théâtre.*
On y va.

MOLIERE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé!

[*Brécourt, la Grange, du Croisy, entrent.*]

Têtebleu, Messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui!

BRECOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse! Nous ne sçavons pas nos rôles, & c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIERE.

Ah! Les étranges animaux à conduire que des comédiens.

[*Mesdemoiselles Béjart, du Parc, de Brie, Moliere, du Croisy & Hervé, arrivent.*]

Mademoiselle BEJART.

Hé bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire?

Mademoiselle DU PARC.

Quelle est votre pensée?

Mademoiselle DE BRIE.

De quoi est-il question?

MOLIERE.

De grace, mettons-nous ici, & puisque nous voilà tous habillés, & que le Roi ne doit venir de deux

heures, employons ce tems à répéter notre affaire, & voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce que l'on ne sçait pas?

Mademoiselle DU PARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

Mademoiselle DE BRIE.

Je sçais bien qu'il me faudra souffler le mien, d'un bout à l'autre.

Mademoiselle BEJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

Mademoiselle MOLIERE.

Et moi aussi.

Mademoiselle HERVE'.

Pour moi, je n'ai pas grand' chose à dire.

Mademoiselle DU CROISY.

Ni moi non plus; mais, avec cela, je ne répondrois pas de ne point marquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix pistoles.

BRECOURT.

Et moi pour vingt bons coups de fouet, je vous assûre.

MOLIERE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer. Et que feriez-vous donc si vous étiez à ma place?

Mademoiselle BEJART.

Qui! Vous? Vous n'êtes pas à plaindre, car ayant fait la piéce vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIERE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'ex-

poser quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci, que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, & ne rient que quand elles veulent. Est-il Auteur qui ne doive trembler lorsqu'il vient à cette épreuve, & n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde?

Mademoiselle BEJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, & n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIERE.

Le moyen de m'en défendre, quand un Roi me l'a commandé?

Mademoiselle BEJART.

Le moyen? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de tems qu'on vous donne; & tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, & se seroit bien gardé de se commettre, comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal, & quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

Mademoiselle DE BRIE.

En effet. Il falloit s'excuser avec respect envers le Roi, ou demander du tems davantage.

MOLIERE.

Mon Dieu! Mademoiselle, les Rois n'aiment rien tant qu'une promte obéïssance, & ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le tems qu'ils les souhaitent; & leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, & les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous, nous ne sommes que pour leur plaire; & lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous de-

mandent, que de ne s'en acquitter pas assez-tôt; &, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéï vîte à leurs commandemens. Mais songeons à répeter, s'il vous plaît.

Mademoiselle BEJART.

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne sçavons pas nos rôles?

MOLIERE.

Vous les sçaurez, vous dis-je, &, quand même vous ne les sçauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, & que vous sçavez votre sujet?

Mademoiselle BEJART.

Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers.

Mademoiselle MOLIERE.

Voulez-vous que je vous dise? Vous deviez faire une Comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIERE

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mademoiselle MOLIERE.

Grand merci, Monsieur mon mari. Voilà ce que c'est! Le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIERE.

Taisez-vous, je vous prie.

Mademoiselle MOLIERE.

C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités; & qu'un mari & un galant regardent la même personne avec des yeux si différens.

MOLIERE.

Que de discours!

Mademoiselle MOLIERE.

Ma foi, si je faisois une Comédie, je la ferois sur

ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse, & je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques, aux civilités des galans.

MOLIERE.

Hai! Laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant, nous avons autre chose à faire.

Mademoiselle BEJART.

Mais, puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la Critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette Comédie des Comédiens, dont vous nous avez parlé il y a longtems? C'étoit une affaire toute trouvée, & qui venoit fort bien à la chose, & d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, & que cela auroit pû s'appeller leur portrait, à bien plus juste titre, que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appellé le vôtre. Car vouloir contrefaire un Comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, & se servir des mêmes traits & des mêmes couleurs, qu'il est obligé d'employer aux différens tableaux des caractéres ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un Comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entierement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent, ni les gestes ni les tons de voix ridicules. dans lesquels on le reconnoît.

MOLIERE.

Il est vray; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, & je n'ai pas crû, entre nous, que la chose en valût la peine; & puis, il falloit plus de tems pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de Comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris; je n'ai attrapé de leur maniere de réciter, que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, & j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblans.

Mademoiselle DU PARC.

pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

Mademoiselle DE BRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIERE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, & que j'ai laissée-là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

Mademoiselle DE BRIE.

Dites-la moi un peu; puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIERE.

Nous n'avons pas le tems maintenant.

Mademoiselle DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIERE.

J'avois songé une Comédie, où il y auroit eu un Poëte, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir une piéce à une troupe de Comédiens nouvellement arrivés de campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des Acteurs & des Actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage, car ma piéce est une piéce... Hé! Monsieur, auroient répondu les Comédiens, nous avons des hommes & des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. Et qui fait les Rois parmi vous? Voilà un Acteur qui s'en démêle par fois. Qui? Ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un Roi qui soit gros & gras comme quatre. Un Roi, morbleu, qui soit entripaillé comme il faut. Un Roi d'une vaste circonférence, & qui puisse remplir un Trône de la belle manière. La belle chose qu'un Roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut, mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-dessus le Comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du Roi de Nicoméde,

Te le dirai-je, Araspe! Il m'a trop bien servi,
Augmentant mon pouvoir....

le plus naturellement qu'il lui auroit été possible. Et le Poëte: Comment? Vous appellez cela réciter? C'est se railler; il faut dire les choses avec emphase. Ecoutez-moi.

[*Il contrefait Montfleuri Comédien de l'hôtel de Bourgogne.*

Te le dirai-je, Araspe.... &c.

Voyez-vous cette posture? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, & fait faire le brouhaha. Mais, Monsieur, auroit répondu le Comédien, il me semble qu'un Roi qui s'entretient tout seul avec son Capitaine des Gardes, parle un peu plus humainement, & ne prend guéres ce ton de Démoniaque. Vous ne sçavez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun, Ah! Voyons un peu une Scene d'amant & d'amante. Là-dessus une Comédienne & un Comédien auroient fait une scene ensemble qui est celle de Camille & de Curiace.

Iras-tu, ma chere ame; & ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
Hélas! Je vois trop bien... &c.

tout de même que l'autre, & le plus naturellement qu'ils auroient pû. Et le Poëte aussi-tôt: Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, & voici comme il faut réciter cela.

[*Il imite Mademoiselle de Beauchâteau Comédienne de l'hôtel de Bourgogne.*]

Iras-tu, ma chere ame... &c.
Non, je te connois mieux... &c.

Voyez-vous comme cela est naturel & passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. Enfin, voilà l'idée; & il auroit parcouru de même tous les Acteurs, & toutes les Actrices.

Mademoiselle D E B R I E.

Je trouve cette idée assez plaisante, & j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

M O L I E R E *imitant Beauchâteau Comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du Cid.*

Percé jusques au fond du cœur, &c.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien, dans Pompée de Sertorius?

[*Il contrefait Hauteroche Comédien de l'hôtel de Bourgogne.*]

L'inimitié qui régne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur, &c.

Mademoiselle D E B R I E.

Je le reconnois un peu, je pense.

M O L I E R E.

Et celui-ci?

[*Imitant de Villiers Comédien de l'hôtel de Bourgogne.*]

Seigneur, Polibe est mort.. &c.

Mademoiselle D E B R I E.

Oui, je sçais qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entr'eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

M O L I E R E.

Mon Dieu! Il n'y en a point qu'on ne pût attaper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés; mais vous me faites perdre un tems qui nous est cher. Songeons à nous, de grace, & ne nous amusons pas davantage à discourir.

[*à la Grange.*]

Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de Marquis.

Mademoiselle M O L I E R E.

Toujours des Marquis?

M O L I E R E.

Oui, toujours des Marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractére agréable de Théâtre? Le Marquis aujourd'hui est le plaisant de la Comédie; &, comme dans toutes les Comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait

rire les auditeurs, de même dans toutes nos piéces de maintenant, il faut toujours un Marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

Mademoiselle BEJART.

Il est vray; on ne s'en sçauroit passer.

MOLIERE.

Pour vous, Mademoiselle...

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Pour moi, je m'acquiterai fort mal de mon personnage, & je ne sçais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiselle! Voilà comme vous disiez, lorsque l'on vous donna celui de la Critique de l'Ecole des Femmes; cependant vous vous en êtes acquitté à merveille, & tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait.

Mademoiselle DU PARC.

Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIERE.

C'est vray; & c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes une excellente Comédienne, de bien représenter un personnage, qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractere de vos rôles, & de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

[*à du Croisy.*]

Vous faites le Poëte, vous, & vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sententieux, & cette exactitude de prononciation qui appuye sur toutes les syllabes, & ne laisse échaper aucune lettre de la plus sévére Ortographe.

[*à Brecourt.*]

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme

comme vous avez déjà fait dans la Critique de l'Ecole des Femmes, c'est-à-dire, que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, & gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

[*à la Grange.*]

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

[*à Mademoiselle Béjart.*]

Vous, vous representez une de ces femmes, qui, pourvû qu'elles ne fassent point l'amour, croyent que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, & veûlent que toutes les plus belles qualités que possédent les autres, ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux pour en bien faire les grimaces.

[*à Mademoiselle de Brie.*]

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvû qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croyent que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, sur le pied d'attachement honnête, & appellent amis, ce que les autres nomment galans. Entrez bien dans ce caractère.

[*à Mademoiselle Moliere.*]

Vous, vous faites le même personnage que dans la Critique, & je n'ai rien à vous dire non plus qu'à Mademoiselle du Parc.

[*à Mademoiselle du Croisy.*]

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde, de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, & seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquiterez pas mal de ce rôle.

[*à Mademoiselle Hervé.*]

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieu-

se, qui se mêle de tems en tems dans la conversation, & attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, & voyons comme cela ira. Ah! Voici justement un fâcheux. Il ne nous falloit plus que cela.

****

SCENE II.

LA THORILLIERE, MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROIST, Mesdemoiselles DU PARC, BEJART, DEBRIE, MOLIERE, DU CROIST, HERVE'.

LA THORILLIERE.

Bon jour, Monsieur Moliere.

MOLIERE. [*à part.*]

Monsieur, votre serviteur. La peste soit de l'homme!

LA THORILLIERE.

Comment vous en va?

MOLIERE. [*aux Actrices.*]

Fort bien pour vous servir. Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIERE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIERE [*à part.*]

Je vous suis obligé. Que le diable t'emporte!

[*aux Acteurs.*]

Ayez un peu soin...

LA THORILLIERE.

Vous jouez une piéce nouvelle aujourd'hui?

MOLIERE.

[*aux Actrices.*]

Oui, Monsieur. N'oubliez pas...

LA THORILLIERE.

C'est le Roi qui vous la fait faire?

MOLIERE.

[*aux Acteurs.*

Oui, Monsieur. De grace, songez...

LA THORILLIERE.

Comment l'appellez-vous ?

MOLIERE.

Oui, Monsieur.

LA THORILLIERE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIERE. [*aux Actrices.*]

Ah ! Ma foi, je ne sçais. Il faut, s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIERE.

Comment serez-vous habillés !

MOLIERE.

[*aux Acteurs.*]

Comme vous voyez. Je vous prie...

LA THORILLIERE.

Quand commencez-vous ?

MOLIERE

[*à part.*]

Quand le Roi sera venu. Au diantre le questionneur !

LA THORILLIERE.

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIERE.

La peste m'étouffe ; Monsieur, si je le sais.

LA THORILLIERE.

Sçavez-vous point...

MOLIERE.

Tenez, Monsieur ; je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sçais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure.

[*à part.*]

J'enrage. Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, & ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIERE.

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIERE.

Ah! Bon. Le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIERE *à Mademoiselle du Croisy.*

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui?

[*en regardant Mademoiselle Hervé.*]

Mademoiselle DU CROISY.

Oui, Monsieur.

LA THORILLIERE.

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand' chose.

MOLIERE *bas aux Actrices.*

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme là?

Mademoiselle DE BRIE *à la Thorilliere.*

Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.

LA THORILLIERE.

Ah! Parbleu, je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à poursuivre.

Mademoiselle DE BRIE.

Mais...

LA THORILLIERE.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

Mademoiselle DE BRIE.

Oui; mais....

LA THORILLIERE.

Je suis homme sans céremonie, vous dis-je, & vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIERE.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIERE.

Pourquoi? Il n'y a point de danger pour moi.

MOLIERE.

Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent, &

vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIERE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIERE.

Point du tout, Monsieur, ne vous hâtez pas, de grace.

****

SCENE III.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROIST, Mesdemoiselles DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROIST, HERVE'.

MOLIERE.

Ah! Que le monde est plein d'impertinens! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scene est dans l'antichambre du Roi, car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir-là toutes les personnes qu'on veut, & on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux Marquis qui se rencontrent.

[*à la Grange.*]

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, & grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux Marquis, & ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace.

[*à la Grange.*]

Allons, parlez.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIERE.

Mon Dieu! Ce n'est point là le ton d'un Marquis;

il faut le prendre un peu plus haut, & la plûpart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière pour se distinguer du commun. *Bon jour Marquis.* Recommencez donc.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIERE.

Ah! Marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

Que fais-tu là?

MOLIERE.

Parbleu, tu vois; j'attends que tous ces Messieurs ayent débouché la porte, pour présenter là mon visage.

LA GRANGE.

Têtebleu, quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frotter, & j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIERE.

Il y a là vingt gens qui sont fort assûrés de n'entrer point, & qui ne laissent pas de se presser, & d'occuper toutes les avenues de la porte.

LA GRANGE.

Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous appelle.

MOLIERE.

Cela est bon pour toi; mais, pour moi, je ne veux pas être joué par Moliere.

LA GRANGE.

Je pense pourtant, Marquis, que c'est toi qu'il joue dans la Critique.

MOLIERE.

Moi? Je suis ton valet, c'est toi-même en personne.

LA GRANGE.

Ah! Ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIERE.

Parbleu, je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE *riant.*

Ah, ah, ah! Cela est drôle.

MOLIERE *riant.*

Ah, ah, ah! Cela est bouffon.

LA GRANGE.

Quoi! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue dans le Marquis de la critique?

MOLIERE.

Il est vray; c'est moi. Détestable, morbleu, détestable, tarte à la crême. *C'est moi, c'est moi, assûrément, c'est moi.*

LA GRANGE.

Oui, parbleu, c'est toi, tu n'as que faire de railler; &, si tu veux, nous gagerons, & verrons qui a raison des deux.

MOLIERE.

Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIERE.

Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

Cent pistoles comptant.

MOLIERE.

Comptant. Quatre-ving-dix pistoles sur Amyntas, & dix pistoles comptant.

LA GRANGE.

Je le veux.

MOLIERE.

Cela est fait.

LA GRANGE.

Ton argent court grand risque.

MOLIERE.

Le tien est bien avanturé.

LA GRANGE.

A qui nous en rapporter?

MOLIERE.

[*à Brécourt.*]

Voici un homme qui nous jugera. Chevalier.

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de Marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle, où l'on doit parler naturellement?

BRECOURT.

Il est vray.

MOLIERE.

Allons donc. *Chevalier.*

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRECOURT.

Et quelle?

MOLIERE.

Nous disputions qui est le Marquis de la critique de Molière; il gage que c'est moi. & moi, je gage que c'est lui.

BRECOURT.

Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux, de vouloir vous appliquer ces sortes de choses, & voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeoient de même chose que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir, comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, & que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, & des phantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie pour réjouir les spectateurs; qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit, & que si quelque chose étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, & dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes, à qui il n'a jamais pensé. En effet, je trouve qu'il a raison: car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes & toutes ses paroles, & chercher à lui faire des affaires en disant hautement, il joue

un tel, lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes? Comme l'affaire de la Comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, & principalement des hommes de notre siécle; il est impossible à Moliere de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; & s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes où l'on peut trouver les defauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Moliere, & épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

Point du tout. C'est toi qu'il épargne; & nous trouverons d'autres juges.

MOLIERE.

Soit. Mais di-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Moliere est épuisé maintenant, & qu'il ne trouvera plus de matière pour...

BRECOURT.

Plus de matière? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, & nous ne prenons guéres le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit.

MOLIERE.

Attendez. Il faut marquer davantage tout cet endroit. Ecoutez-le moi dire un peu... *& qu'il ne trouvera plus de matiére pour.... Plus de matiére? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, & nous ne prenons guéres le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes, &, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, & qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre? N'a-t il pas ces adulateurs à outrance, ces flateurs insipides qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, & dont toutes les flateries*

ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité, & vous accablent dans la disgrace? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontens de la cour, ces suivans inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui, pour services, ne peuvent compter que des importunités, & qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le Prince dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui proménent leurs civilités à droit & à gauche, & courent à tous ceux qu'ils voyent, avec les mêmes embrassades, & les mêmes protestations d'amitié? Monsieur, votre très-humble serviteur. Monsieur, je suis tout à votre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher. Faites état de moi comme du plus chaud de vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. Ah! Monsieur, je ne vous voyois pas. Faites-moi la grace de m'employer, soyez persuadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme du monde que je révere le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. Serviteur. Très-humble valet. Va, va, Marquis, Moliere aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra, & tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle, aux prix de ce qui reste. Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRECOURT.

C'est assez.

MOLIERE.

Poursuivez.

BRECOURT.

Voici Climéne & Elise.

MOLIERE.

[*à Mesdemoiselles du Parc, & Moliere.*]

Là-dessus, vous arriverez toutes deux.

[*à Mademoiselle du Parc.*]

Prenez bien garde, vous, à vous déhancher, comme il faut, & à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut par fois se faire violence.

Mademoiselle MOLIERE.

Certes, Madame, je vous ai reconnue de loin, & j'ai bien vû à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

Mademoiselle DU PARC.

Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

Mademoiselle MOLIERE.

Et moi de même.

MOLIERE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

Mademoiselle DU PARC.

Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaît.

Mademoiselle MOLIERE.

Après vous, Madame.

MOLIERE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place, & parlera assis, hors les Marquis qui tantôt se leveront, & tantôt s'asseoiront suivant leur inquiétude naturelle.

Parbleu, Chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes canons.

BRECOURT.

Comment.

MOLIERE.

Ils se portent fort mal.

BRECOURT.

Serviteur à la turlupinade.

Mademoiselle MOLIERE.

Mon Dieu! Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, & les lévres d'une couleur de feu surprenant!

Mademoiselle DU PARC.

Ah! Que dites-vous-là, Madame? Ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

Mademoiselle MOLIERE.

Hé, Madame, levez un peu votre coëffe.

Mademoiselle DU PARC.

Fi. Je suis épouvantable, vous dis-je, & je me fais peur à moi-même.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous êtes si belle.

Mademoiselle DU PARC.

Point, point.

Mademoiselle MOLIERE.

Montrez-vous.

Mademoiselle DU PARC.

Ah! Fi donc, je vous prie.

Mademoiselle MOLIERE.

De grace.

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Non.

Mademoiselle MOLIERE.

Si fait.

Mademoiselle DU PARC.

Vous me desespérez.

Mademoiselle MOLIERE.

Un moment.

Mademoiselle DU PARC.

Hai.

Mademoiselle MOLIERE.

Résolument vous vous montrerez. On ne peut point se passer de vous voir.

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Que vous êtes une étrange personne! Vous voulez furieusement ce que vous voulez.

Mademoiselle MOLIERE.

Ah! Madame, vous n'avez aucun désavantage à paroître au grand jour, je vous jure. Les mechantes gens, qui assuroient que vous mettiez quelque chose! Vrayment, je les démentirai bien maintenant.

Mademoiselle DU PARC.

Hélas! Je ne sçais pas seulement ce qu'on appelle mettre quelque chose. Mais où vont ces Dames?

Mademoiselle DE BRIE.

Vous voulez bien, Mesdames, que nous vous donnions en passant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà Monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une piece contre Moliere, que les grands Comédiens vont jouer.

MOLIERE.

Il est vray, on me l'a voulu lire. C'est un nommé Br... Brou... Broussaut qui l'a faite.

DU CROISY.

Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursaut; mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, & l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les Auteurs & tous les Comédiens regardent Moliere comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait; mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms, il lui auroit été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse; &, pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

Mademoiselle DU PARC.

Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joyes imaginables.

MOLIERE.

Et moi aussi. Par la sang-bleu! le railleur sera raillé; il aura sur les doigts, ma foi.

Mademoiselle DU PARC.

Cela lui apprendra à vouloir satyriser tout. Comment? Cet impertinent ne veut pas que les femmes ayent de l'esprit? Il condamne toutes nos expressions élevées, & prétend que nous parlions toujours terre à terre?

Mademoiselle DE BRIE.

Le langage n'est rien; mais il censure tous nos attachemens, quelques innocens qu'ils puissent être &, de la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du mérite.

Mademoiselle DU CROISY.

Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux, & leur faire prendre garde à des choses, dont ils ne s'avisent pas.

Mademoiselle BEJART.

Passe pour tout cela; mais il satyrise même les fem-

mes de bien, & ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnêtes diablesses.

Mademoiselle MOLIERE.

C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le saoul.

DU CROISY.

La représentation de cette Comédie, Madame, aura besoin d'être appuyée, & les Comédiens de l'hôtel...

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Qu'ils n'appréhendent rien. Je leur garantis le succès de leur piéce, corps pour corps.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous avez raison, Madame. Trop de gens sont intéressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se croyent satyrisés par Moliere, ne prendront pas l'occasion de se venger de lui en applaudissant à cette Comédie.

BRECOURT *ironiquement.*

Sans doute; & pour moi je réponds de douze Marquis, de six précieuses, de vingt coquettes, & de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

Mademoiselle MOLIERE.

En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là, & particulièrement les cocus, qui sont les meilleures gens du monde?

MOLIERE.

Par la sang-bleu! on m'a dit qu'on va le dauber, lui, & toutes ses Comédies, de la belle manière, & que les Comédiens & les Auteurs, depuis le Cédre jusqu'à l'Hyssope, sont diablement animés contre lui.

Mademoiselle MOLIERE.

Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes piéces que tout Paris va voir, & où il peint si bien les gens, que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des Comédies comme celles de Monsieur Lysidas? Il n'auroit personne contre lui, & tous les Auteurs en diroient du bien. Il est vray que de semblables Comédies n'ont pas ce grand concours de monde; mais, en revanche, elles sont toujours bien écrites, personne n'écrit contre elles, & tous ceux qui les voyent, meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

Il est vray que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, & que tous mes ouvrages ont l'approbation des sçavans.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux que tous les applaudissemens du public, & que tout l'argent qu'on sçauroit gagner aux piéces de Moliere. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos Comédies, pourvû qu'elles soient approuvées par Messieurs vos confreres?

LA GRANGE.

Mais quand jouera-t-on le portrait du peintre!

DU CROISY.

Je ne sçais; mais je me prépare fort à paroître des premiers sur les rangs pour crier, Voilà qui est beau!

MOLIERE.

Et moi de même, parbleu!

LA GRANGE.

Et moi aussi, Dieu me sauve!

Mademoiselle DU PARC.

Pour moi, j'y payerai de ma personne, comme il faut; & je réponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra en déroute tous les jugemens ennemis. C'est bien la moindre chose que nous devions faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts.

Mademoiselle MOLIERE.

C'est fort bien dit.

Mademoiselle DE BRIE.

Et ce qu'il nous faut faire toutes.

Mademoiselle BEJART.

Assûrément.

Mademoiselle DU CROISY.

Sans doute.

Mademoiselle HERVE'.

Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier mon ami, il faudra que ton Moliere se cache.

BRECOURT.

Qui? Lui? Je te promets, Marquis, qu'il fait des-

fein d'aller fur le Théâtre, rire avec tous les autres, du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIERE.

Parbleu? ce fera donc du bout des dents qu'il y rira?

BRECOURT.

Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de fujets de rire que tu ne penfes. On m'a montré la piéce, & comme tout ce qu'il y a d'agréable, font effectivement les idées qui ont été prifes de Moliere, la joye que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, fans doute; car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je fuis le plus trompé du monde, fi cela eft approuvé de perfonne; & quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, fur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop reffemblans, outre que cela eft de fort mauvaife grace, je ne vois rien de plus ridicule & de plus mal pris; & je n'avois pas crû jufqu'ici que ce fût un fujet de blâme pour un Comédien, que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

Les Comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient fur la réponfe, & que...

BRECOURT.

Sur la réponfe? Ma foi, je le trouverois un grand fou, s'il fe mettoit en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde fçait affez de quel motif elles peuvent partir; & la meilleure réponfe qu'il leur puiffe faire, c'eft une Comédie qui réüffiffe comme toutes les autres. Voilà le vray moyen de fe venger d'eux, comme il faut; & de l'humeur dont je les connois, je fuis fort affûré qu'une piéce nouvelle qui leur enlévera le monde, les fâchera bien plus que toutes les fatyres qu'on pourroit faire de leurs perfonnes.

MOLIERE.

Mais Chevalier....

Mademoifelle BEJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition.
[*à Moliére.*]
Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois pouffé les chofes autrement. Tout le monde attend de vous une réponfe vi-

goureuſe, &c, après la manière dont on m'a dit que vous êtiez traité dans cette Comédie, vous êtiez en droit de tout dire contre les Comédiens, & vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIERE.

J'enrage de vous ouïr parler de la ſorte, & voilà votre manie à vous autres femmes. Vous voudriez que je priſſe feu d'abord contre eux, & qu'à leur exemple j'allaſſe éclater promtement en invectives & en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, & le grand dépit que je leur ferois! Ne ſe ſont-ils pas préparés de bonne volonté à ces ſortes de choſes, &, lorſqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le portrait du peintre ſur la crainte d'une riſpoſte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu? Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvû que nous gagnions de l'argent. N'eſt-ce pas-là la marque d'une ame fort ſenſible à la honte, & ne me vengerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

Mademoiſelle DE BRIE.

Ils ſe ſont fort plaint toutefois de trois ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la Critique, & dans vos Précieuſes.

MOLIERE.

Il eſt vray, ces trois ou quatre mots ſont fort offenſans, & ils ont grande raiſon de les citer. Allez, allez, ce n'eſt pas cela. Le plus grand mal que je leur aye fait, c'eſt que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu, & tout leur procédé, depuis que nous ſommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche; mais laiſſons les faire tant qu'ils voudront, toutes leurs entrepriſes ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes piéces, tant mieux; & Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaiſe. Ce ſeroit une mauvaiſe affaire pour moi.

Mademoiſelle DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaiſir pourtant à voir déchirer ſes ouvrages.

MOLIERE.

Et qu'est-ce que cela me fait? N'ai-je pas obtenu de ma Comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes, à qui particuliérement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, & toutes leurs censures viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde, maintenant; & lorsqu'on attaque une piéce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plûtôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite?

Mademoiselle DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit Monsieur l'Auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIERE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la Cour que Monsieur Boursaut! Je voudrois bien sçavoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant; & si, quand on le berneroit sur un Théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur, que d'être joué devant une auguste assemblée, il ne demanderoit pas mieux, & il m'attaque de gayeté de cœur, pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, & les Comédiens ne me l'ont déchaîné, que pour m'engager à une sotte guerre, & me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ai à faire, & cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau? Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques, & leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes piéces; j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur Théâtre, & tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, & d'un peu de bonheur que j'ai; j'y consens, ils en ont besoin, & je serai bien aise de contribuer à les

faire subsister, pourvû qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes, & il y a des choses qui ne font rire, ni les Spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, & ma façon de réciter, pour en faire, & dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, & je serai ravi que cela puisse réjouir le monde; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laisser le reste, & de ne point toucher à des matières de la nature de celles, sur lesquelles ont m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs Comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête Monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, & voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

Mademoiselle B E J A R T.

Mais enfin....

M O L I E R E.

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre Comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

Mademoiselle D E B R I E.

Vous en étiez à l'endroit....

M O L I E R E.

Mon Dieu! J'entends du bruit, c'est le Roi qui arrive assûrément. & je vois bien que nous n'aurons pas le tems de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien, faites donc pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

Mademoiselle B E J A R T.

Par ma foi, la frayeur me prend, & je ne sçaurois aller jouer mon rôle, si je ne le répéte tout entier.

M O L I E R E.

Comment? Vous ne sçauriez aller jouer votre rôle?

Mademoiselle B E J A R T.

Non.

Mademoiselle DU PARC.

Ni moi, le mien.

Mademoiselle DE BRIE.

Ni moi non plus.

Mademoiselle MOLIERE.

Ni moi.

Mademoiselle HERVE'.

Ni moi.

Mademoiselle DU CROISY.

Ni moi.

MOLIERE.

Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

SCENE IV.

BEJART, MOLIERE, LA GRANGE, DU CROISY, Mesdemoiselles *DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'.*

BEJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le Roi est venu, & qu'il attend que vous commenciez.

MOLIERE.

Ah! Monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde; je suis désespéré à l'heure que je vous parle. Voici des femmes qui s'effrayent, & qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles, avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grace, encore un moment. Le Roi a de la bonté, & il sçait bien que la chose a été précipitée.

SCENE V.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, à l'exception de Béjart.

MOLIERE.

Hé! De grace, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

Mademoiselle DU PARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIERE.

Comment m'excuser?

****

SCENE VI.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN NECESSAIRE.

UN NECESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Tout à l'heure, Monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, &c.....

****

SCENE VII.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN SECOND NECESSAIRE.

LE SECOND NECESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIERE.

[*à ses camarades.*]

Dans un moment, Monsieur. Hé quoi donc! Voulez-vous que j'aye l'affront.....

SCENE VIII.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN TROISIEME NECESSAIRE.

LE TROISIEME NECESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Oui, Monsieur, nous y allons. Hé ! Que de gens se font de fête, & viennent dire, commencez donc, à qui le Roi ne l'a pas commandé !

****

SCENE IX.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN QUATRIEME NECESSAIRE.

LE QUATRIEME NECESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIERE.

[*à ses camarades.*]

Voilà qui est fait, Monsieur, Quoi donc ! Recevrai-je la confusion.....

****

SCENE DERNIERE.

BEJART, MOLIERE, & les mêmes Acteurs.

MOLIERE.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais....

BEJART.

Non, Messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roi l'embarrras où vous vous trouviez, & que, par une bonté tout particulière, il remet votre nou-

velle Comedie à une autre fois, & se contente pour aujourd'hui de la première que vous pourrez donner.

MOLIERE.

Ah! Monsieur, vous me redonnez la vie. Le Roi nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du tems, pour ce qu'il a souhaité; & nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.

FIN.



L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite Pièce en un Acte & en prose, représentée à Versailles le 14 Octobre 1663, & à Paris le 4 Novembre de la même année.

MOLIERE fit ce petit Ouvrage en partie pour se justifier devant le Roi de plusieurs calomnies, & en partie pour répondre à la Piéce de Boursault. C'est une Satire cruelle & outrée. Boursault y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne Comédie Greeque n'alloit pas plus loin. Il eût été de de la bienséance & *de l'honnêteté publique*, de supprimer la Satire de Boursault & celle de Molière. Il est honteux que les hommes de génie & de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. *Moliere* sentit d'ailleurs la foiblesse de cette petite Comédie, & ne la fit point imprimer.

Fin du Tome Second.



Howes
4.12.87
[VOLT.]

